RAPPORT

DU

PROFESSEUR Dr R.-A. REISS

DE

L'UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

Sur la situation des Macédoniens
et des Musulmans
dans les nouvelles provinces grecques

PARIS
TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1918

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Le présent rapport fut écrit après une enquête exécutée en Macédoine grecque et serbe à la fin de l'année 1914. A ce moment, la Grèce n'était pas en guerre avec la Bulgarie et les rapports diplomatiques entre les deux pays étaient normaux. Malgré l'état de paix, le gouvernement de Ferdinand de Cobourg a traité en ennemis les Grecs habitant son territoire, comme on peut s'en convaincre par la lecture des dépositions de mes témoins.

Aujourd'hui la Grèce libérale et démocratique est en guerre avec les Bulgares. Ceux-ci occupent une partie des terres grecques. Quel est le régime infligé par les Touraniens slavisés aux malheureux habitants des régions de Cavalla, de Drama, de Sérès, etc. ? Une nouvelle enquête, dont le gouvernement d'Athènes m'a chargé, nous l'apprendra.

En attendant, le gouvernement hellénique a jugé opportun de livrer à la publicité mon travail

de 1914-1915. Je pense qu'il fait bien, car, depuis que j'ai exécuté ma première enquête, le problème balkanique n'a fait que devenir de plus en plus important pour la paix européenne générale. Mon enquête d'alors possède encore aujourd'hui toute sa valeur documentaire et ceux qui désirent une paix de justice aussi de ce côté de l'Europe y trouveront des renseignements intéressants et capables de les éclairer sur ce que le président Wilson a dénommé, il y a bientôt un an, à tort d'ailleurs, « les problèmes confus des Balkans ».

R.-A. Reiss.

Salonique, mai 1918.

A Son Excellence le Président du Conseil des ministres

ATHÈNES.

Par l'intermédiaire de M. Sophoulis, gouverneur général de Macédoine, vous m'avez fait l'honneur de me charger de visiter les districts du territoire grec près de la frontière bulgare et cela pour y contrôler l'existence ou la non-existence des faits ayant donné lieu à des récriminations de la part du gouvernement ou des journaux bulgares et, en même temps, pour me rendre compte *de visu* de l'état d'esprit de la population nouvellement acquise par votre pays. En somme vous avez bien voulu me confier la continuation de l'enquête dont j'étais chargé en Serbie par le gouvernement de ce pays.

En date du 25 novembre/8 décembre 1914 j'ai adressé à M. le Gouverneur général de la Macédoine un bref résumé des constatations que j'ai pu faire au courant de mon voyage d'enquête. Aujourd'hui je vous soumets le rapport définitif contenant tout ce que cette enquête m'a permis de constater.

Je suis parti le 12/25 novembre de Salonique avec le Dr Vanvetsos, directeur du service des forêts, et nous avons visité les endroits suivants : Drama, Buk,

Okdjlar, Intzes, Tzarkirli, Prossotsani, Sirnovo, Serrès, Kato-Vrondou, Startista, Loftze, Karakeuy, Kirtchevo, Krouchovo, Demir-Hissar, Saviako, Veterna, Kato-Poroya, Ano-Poroya.

Je ferai remarquer que j'ai choisi tout spécialement les villes et villages près de la frontière bulgare où l'élément bulgarophone (comme vous l'appelez et que je désignerais plutôt comme élément macédonien) est en grand nombre, dans certains endroits même tout à fait prédominant.

Je viens de dire que j'appellerais vos bulgarophones plus volontiers des Macédoniens tout court. Vous donnez à ces gens le nom de bulgarophones à cause de leur langue qui ressemble au bulgare. Mais est-ce du bulgare, est-ce la même langue qu'on parle à Sofia? Non. Le macédonien ressemble autant au serbe qu'au bulgare. Je ne suis pas linguiste et je ne me permettrai pas un jugement personnel, mais des balkanologues désintéressés m'ont affirmé que le macédonien ressemble davantage au serbe qu'au bulgare. Il est probable qu'il y a aussi des linguistes qui soutiennent le contraire. Mais il est un fait que le macédonien n'est parlé ni à Sofia ni à Belgrade. C'est une langue slave à part, comme l'est, chez nous en Suisse, le romanche, parlé dans les Grisons, à côté de l'italien.

Baserez-vous votre appellation « bulgarophones » sur la religion schismatique des Macédoniens? Je ne le crois pas, car vous connaissez comme moi l'histoire du schisme bulgare et son introduction en Macédoine. J'aurai d'ailleurs l'occasion de revenir en détail sur

cette question des Macédoniens schismatiques. Étant donné le fait que vous êtes habitués à l'appellation « bulgarophones », je m'en servirai également dans mon rapport, tout en maintenant mes réserves à ce sujet. Je rappelle que ce rapport fut écrit au commencement de l'année 1915. Depuis lors j'ai séjourné de longs mois parmi les Macédoniens et je n'hésite plus à déclarer que l'épithète « bulgarophone », appliquée aux habitants de la Macédoine, est fausse. Elle doit être remplacée par celle de « macédonien ».

Mes enquêtes en Macédoine grecque et serbe m'ont montré que le vrai Macédonien est un produit de toutes les occupations successives qu'a eu à supporter ce pays. Il a été entre les mains des Grecs, des Serbes, sous Douchan le Grand, des Turcs, etc. Bien malin l'anthropologue qui voudrait établir les seuls signes d'une race unique! La langue a subi aussi les influences des diverses occupations. On y trouve du bulgare, du serbe et du turc. A mon avis on ne peut appeler le Macédonien ni Bulgare, ni Serbe, mais Macédonien tout court. Il est vrai qu'Église et école bulgares ont transformé l'esprit d'une minorité des habitants à un tel point qu'on peut les considérer non pas comme des Bulgares de race, mais comme des Bulgares de sentiment, tout comme l'Église et l'école serbes, beaucoup moins nombreuses que les bulgares, ont créé des serbophiles parmi les Macédoniens. Mais je répète que la grande masse des habitants est restée macédonienne. Las du joug turc et de l'oppression des diverses bandes de comitadjis, le Macédonien ne demande qu'une chose :

qu'on lui laisse enfin gagner sa vie en toute tranquillité. Il lui est indifférent d'être Bulgare, Serbe ou Grec, à condition qu'on le laisse tranquille, qu'il paye des impôts aussi minimes que possible et qu'il ait sa liberté. En plus, n'y étant pas habitué, il n'aime pas le service militaire. Une preuve de l'indifférence des Macédoniens vis-à-vis de la nationalité est le fait que j'ai vu des familles où un frère s'est fait Grec, un autre Bulgare et le troisième Serbe ou Turc.

Enfin le Macédonien, jusqu'alors opprimé, est devenu très méfiant. Il ne se donne pas volontiers. C'est un fait qu'il faut prendre en considération dans la discussion des témoignages obtenus de Macédoniens.

A côté des Macédoniens il y a dans votre nouveau territoire un très grand nombre de vrais Grecs qui ont toujours été Grecs. Ils ont toujours parlé la même langue qu'on parle à Athènes. Finalement vous avez de nombreux musulmans dont je m'occuperai dans un chapitre spécial.

Dans les villes et villages désignés plus haut, j'ai interrogé environ deux cent cinquante personnes. C'étaient, en dehors de quelques rares fonctionnaires, des bulgarophones, des musulmans ou des réfugiés de la Bulgarie. J'ai pris soin d'entendre tout spécialement des Macédoniens connus pour leurs attaches avec les comitadjis ou les agitateurs bulgares ayant travaillé dans le pays lors du régime turc. Les interrogatoires ont été menés aussi impartialement que possible et je me suis enquis partout des plaintes éventuelles que les interrogés avaient à présenter.

Je me suis également occupé de rechercher le bien-fondé des plaintes et récriminations du gouvernement et des journaux bulgares concernant des Macédoniens soi-disant injustement poursuivis par les autorités grecques. L'interrogatoire des gens de leurs villages et l'étude des dossiers de la justice m'ont permis d'éclairer ma religion sur ces faits.

Dans l'intérêt de la bonne compréhension de mon rapport, j'ai jugé utile de diviser la matière en chapitres et en sous-chapitres. Chacune de ces parties sera suivie d'une discussion des résultats. Ainsi le dispositif de mon rapport sera le suivant :

I. BULGAROPHONES

a) Causes du départ des bulgarophones de la Macédoine grecque, et celles du retour au pays;

b) Leur traitement en Bulgarie;

c) Le schisme;

d) Les bulgarophones et l'administration grecque.

II. MUSULMANS

a) Départ des musulmans de la Macédoine grecque;

b) Les musulmans et l'administration grecque, la liberté religieuse.

III. LES AGISSEMENTS DES BULGARES

a) Avant le traité de Bucarest;

b) Les réquisitions;

c) Après le traité de Bucarest (réfugiés);

d) Agitation actuelle des Bulgares en Macédoine grecque;

e) Attaques des bandes bulgares.

Le lieu de domicile de chaque témoin est indiqué avant son nom. Quand il y a plusieurs témoins d'un même endroit, l'indication de la ville ou du village n'est pas répétée.

*
* *

I a.

PROSOTCHANI : Athanase Johannou Toplio, 55 ans, cultivateur, était parti avec l'armée bulgare. Il est revenu au pays le 2 mai. Le témoin est parti de peur de l'armée grecque. Il est revenu au pays parce qu'il a vu que ses craintes n'étaient nullement justifiées. Lors de son départ il est allé jusqu'à Nevrokop. Toplio avait de l'argent avec lui. Tous les réfugiés furent logés dans des maisons turques ou grecques. Le témoin ajoute : « Les Grecs ne peuvent pas vivre là-bas. »

Lors du recrutement pour l'armée grecque, quatre jeunes gens sur quarante se sont enfuis. Ils avaient peur du service militaire. Cinq personnes ont été expulsées judiciairement. Elles avaient fait opposition aux nouvelles dispositions. Mais un nouvel arrêt a annulé le premier et les expulsés sont revenus.

Vasili Theodoro Jungurli, 35 ans, cultivateur, **Tacos** *alias* **Christacos Athanasi Miltschovlo**, 46 ans, cultivateur, **Dimitri Joanno Bosioglou**, 85 ans. Il y a environ quatre-vingts personnes qui sont parties avec l'armée bulgare. Une partie est rentrée. Les autres sont à Nevrokop, mais ils désirent revenir au pays.

SIRNOVO : Dimitri Petros Simonides, 60 ans, agriculteur, peintre-décorateur et, autrefois, instituteur d'abord à l'école grecque, ensuite à l'école bulgare (était instituteur bulgare jusqu'en 1895). Les trois quarts des habitants s'étaient retirés avec l'armée bulgare, la plupart sont revenus. Son beau-frère, **Andréas Dimitri Mantakouka** *alias* **Kiritchi**, est à Nevrokop, mais il désire revenir au pays.

Jani Lambro *alias* **Moreiti**, 70 ans, **Athanase Angelo Tschevgin**, 50 ans, cultivateur, **Jovan Angelo Bojatchi**, 80 ans, **Dimitri Joano Bojo**, 45 ans, cultivateur, **Angelo Constantin Rontcho**, 65 ans, **Maria Angelo Tulio**, 65 ans, déclarent qu'ils ont des parents qui ont émigré en Bulgarie. Ils sont partis avec l'armée bulgare. Les sous-officiers bulgares leur avaient dit que l'armée grecque arriverait et les tuerait.

Le maire, **Evangelos Johanno**, dit que les gens du village sont partis avec l'armée bulgare par peur.

KOUMANITZI : Athanase Velikos, 24 ans, épicier, **Constantin Johannou Dulieris**, 34 ans, cultivateur, **Angelo Johannou Vakari**, 45 ans, cultivateur, **Dimitri**

Ilia Bosa, 37 ans, cultivateur, **Costa Baltchis**, 75 ans, cultivateur, déposent que tous les habitants du village s'étaient retirés avec l'armée bulgare. Tous sont revenus, sauf quinze familles qui sont dans le village Sangarti (district de Nevrokop) et qui désirent aussi rentrer. Ils sont partis parce que les Bulgares avaient de l'artillerie près du village et ils ont eu peur que les Grecs ne bombardassent leurs maisons. On leur avait dit également que les Grecs assassineraient les habitants. Ils sont revenus le 26 mai 1914.

Deux personnes du village se sont enfuies depuis l'occupation grecque : **Ilia Georgiou Spiro** et **Johanno Nedeltcho**. Les deux sont accusés de crime ou délit. On les avait appelés au tribunal. **Ilia** avait extorqué de l'argent à des musulmans. En effet, il s'était aperçu que les soldats demandaient les passeports des gens qui passaient la frontière. En imitant les gendarmes, il demandait alors les passeports des musulmans de l'intérieur et, quand ils n'en avaient pas, il leur extorquait de l'argent. Il a été arrêté et emprisonné, mais il s'est évadé.

BELOTINITZA : Theodoros Johannou Koios, 45 ans, cultivateur, **Georges Constantin Petchos**, 38 ans, **Angelos Athanasiou Schoman**, 45 ans, **Georgios Constantinos Papalis**, 55 ans, sont partis avec l'armée bulgare, excepté **Petchos** qui était en Amérique. Ils sont allés jusque sur les montagnes du Rhodope d'où ils sont rentrés un mois après. Ils se sont enfuis de peur des Grecs. Il y a encore trois ou quatre familles

en Bulgarie, mais celles-ci désirent également rentrer. **Vasili Manoleff**, du village, fut trouvé armé à la frontière et fut arrêté. Il a été cependant mis en liberté et est parti pour la Bulgarie.

KATO-VRONDOU : Dino Petro Curti, 45 ans, adjoint au maire, cultivateur, déclare que l'instituteur bulgare du village était de Nevrokop et y est rentré lors du commencement de la seconde guerre balkanique. Soixante-dix familles sont parties en Bulgarie de peur de l'armée grecque. Beaucoup sont revenues, et celles qui sont restées écrivent qu'elles désirent également rentrer. Sur neuf recrues du village, trois se sont enfuies.

Nicola Pascali Kapka, 45 ans, **Petrus Dimitri Baimaki**, 45 ans, **Nicola Athanasiou Kapka**, 38 ans, cousin du premier, étaient partis avec l'armée bulgare, parce qu'on leur avait dit que les Grecs les assassineraient. Ils sont allés jusqu'à Nevrokop. Pascali est rentré immédiatement après la conclusion de la paix, les deux autres au mois de mars 1914.

STARTISTA : Janaki Dimitriou Vesmeli. Quatre-vingt-six familles se sont retirées avec l'armée bulgare. Après l'occupation grecque deux ou trois femmes, dont les maris étaient déjà partis, sont également parties pour la Bulgarie. Parmi ces femmes se trouve **Angela Philipoff**, dont le frère est le voïvode **Philipoff**. Cinquante familles de ces réfugiés sont rentrées après la paix.

George Terlitis, dont la famille est restée au village, est rentré vers le 25 octobre 1914.

Georgios Lazaro Sterlitchi, 58 ans, s'est retiré avec l'armée bulgare jusqu'à Pasartchik (près de Philipople). Il y est resté un mois et de là il est allé à Nevrokop. Il resta environ six mois dans cette ville et est rentré ensuite au pays il y a un mois. Il déclare qu'il n'a pas voulu rester là-bas parce qu'il « veut vivre dans ce royaume ici ». Le témoin serait revenu plus tôt, mais il était malade. Il a quatre fils de 30, 26, 18 et 15 ans. Trois sont à Startista, celui de 18 ans est à Sofia, adopté par un haut fonctionnaire bulgare. Sterlitchi dit : « Je suis venu dans ce royaume pour y vivre et mourir. » Sa famille, qui était à Startista pendant son absence, a été bien traitée.

LOFTZE : Nicola Papantopoulos, maire du village. Un nommé **Constantin Gospodin** est allé en Bulgarie et a pris part au dernier combat contre les troupes de frontière grecques (vers le 25 novembre 1914). Peut-être l'a-t-on forcé de combattre, car il a des terres sur territoire bulgare. On n'a expulsé personne de Loftze, mais environ quarante familles, qui avaient leurs biens sur territoire bulgare, sont parties pour la Bulgarie.

Tout le village avait d'abord suivi l'armée bulgare, mais les villageois sont rentrés après la fixation de la frontière. Les quarante familles susmentionnées sont reparties ensuite. Il faut dire à ce propos que le village, ou plutôt son territoire, pénètre profondément

en Bulgarie; de sorte que les biens de beaucoup de villageois se trouvent sur territoire de cet État. Les familles parties sont précisément celles qui ont leurs terres en territoire bulgare et elles ne possèdent rien sur territoire grec. De dix-huit jeunes gens, qui se sont présentés au recrutement, seize se sont enfuis en Bulgarie.

Hélène Costa Gospodin, fille d'Ilia Cartoulis, 21 ans, femme de Constantin Gospodin, originaire de Loftze, déclare que son mari a été tué dans le combat du 22 novembre 1914. Il était allé en Bulgarie pour y cultiver ses terres et n'était pas rentré depuis quatre ou cinq mois. Il avait écrit à Hélène pour l'engager à émigrer aussi. Le jour du combat il était avec des comitadjis bulgares et avait l'intention de venir chercher sa femme. D'ailleurs, encore d'autres villageois originaires de Loftze et émigrés en Bulgarie ont pris part au combat. Hélène ne voulait pas partir, car elle connaît le régime bulgare depuis l'occupation de Loftze par ces derniers.

Vosiki Giorgiou Costa, 55 ans, ancien instituteur des villages Pecheresovo et Yourentchik. Les recrues se sont enfuies, d'après lui, parce qu'elles ne parlaient pas le grec. C'est à cause de cela aussi que le témoin a envoyé le cadet de ses cinq garçons (dont quatre mariés) à Serrès pour y apprendre le métier de tailleur : « Ainsi, connaissant la langue, il pourra faire avec succès son service militaire, » ajoute-t-il. Les

soldats bulgares de la frontière se comportent en ennemis avec la population de Loftze. Les réfugiés sur territoire bulgare provoquent cette haine, car ils croient que ce sont ceux qui sont restés qui sont la cause que leurs biens ont été divisés en deux par la frontière. En résumé, la question de la division des biens par la frontière est la cause du départ des villageois et aussi celle du fait que la population se trouve dans une situation fâcheuse.

TERLIZ : Georgiou Nakou, 42 ans, maire du village, originaire de Prosotchani mais demeurant à Terliz depuis huit ans. Tout le village s'était retiré avec l'armée bulgare jusqu'à la frontière de la vieille Bulgarie. Les villageois furent forcés à cela par les soldats, armes en main. Tout le monde est revenu, excepté trente familles qui jouaient un rôle important dans les affaires des comitadjis. Aucune de ces trente familles n'est revenue. De dix recrues, quatre se sont enfuies de Drama : **Tomas Tulio, Vasil Giordien, Dimitrios Ilie, Constantino Dimitriou.** Ces renseignements sont confirmés par **Vasilius Lazaro Matchos**, 34 ans, **Dimitrius Johano Lachos**, 44 ans, **Johanes Johano Gemas**, 34 ans, **Dimitrius Johano Vatachis**, 29 ans.

Quatre habitants du village furent condamnés par le tribunal à la déportation : **Velika Rondchou** (femme), **Gieorgius Spachis, Sotirius Vasiliou** et **Stoyanis Simeon**, pour avoir aidé et soutenu le brigand **Zacharia Rondchou**, fils de Velika. Zacharia avait commis un

brigandage et un assassinat, le premier entre les villages Anavrodou et Banitza contre quelques habitants de Karakeui, auxquels il a enlevé environ 60 livres turques. L'assassinat fut commis par lui entre Prosotchani et Volaka. En plus, Zacharia a été accusé aussi du crime de lèse-majesté. Les quatre déportés sont à l'île de Naxos.

Stoyan Tulio *alias* **Tulie**, 52 ans, agriculteur. Le fils du témoin s'est enfui lorsqu'il a été appelé à faire son service militaire. Stoyan dit ne pas connaître la cause de cette fuite et ne pas connaître non plus la résidence actuelle de son fils, qui avait 22 ans. Il raconte qu'il avait envoyé son fils pour faire le service pour qu'il puisse rester dans le pays, puisqu'il avait besoin de lui pour le travail; mais ce dernier s'est enfui de Drama. Stoyan suppose qu'une des autres recrues du village, qui se sont enfuies, avait persuadé le jeune homme de faire de même. Lorsqu'il partit de Terliz, il ne paraissait pas avoir des idées de fuite.

KROUCHEVO : Constantinos Papachristo, maire, 24 ans. Dix familles sont parties avec l'armée bulgare, dix autres sont parties en Bulgarie après l'occupation grecque. Elles avaient des parents en Bulgarie et ont pris avec elles tout leur mobilier. Quelques-unes ont laissé à Krouchevo leurs enfants pour administrer leurs immeubles et leurs terres. Sur douze recrues, quatre se sont enfuies par peur du service militaire.

Johanis Samaris, 65 ans, cultivateur, s'était retiré avec l'armée bulgare à Nevrokop, mais il est rentré après deux ou trois mois. Il ne pouvait pas vivre en Bulgarie : « parce que nous ne sommes pas Bulgares pour pouvoir y vivre, » comme il dit. Il avait cependant un frère officier de gendarmerie en Bulgarie avec lequel il n'a plus de relations, « car il appartient aux Bulgares qui ont commis tant de cruautés ». La question de nationalité, d'après lui, a d'ailleurs désuni beaucoup de familles. Personne ne l'ennuie à cause de sa parenté bulgare.

Anna Ilia Hatzi, 8 ans, **Neranze Georgi Kotzuli**, 6 ans, **Pascalia Joano Hatchi**, 12 ans, **Maria Charalampo Galanouchi**, 12 ans, déclarent que leurs pères sont en Bulgarie pendant que leurs mères sont à Krouchevo. Les pères écrivent, et c'est l'instituteur grec qui leur lit les lettres. Leurs pères sont partis parce qu'ils faisaient partie de bandes de comitadjis. Interrogées sur ce que sont les comitadjis, les fillettes répondent que « les comitadjis vivent sur la montagne, portent un fusil et tuent ». Elles voudraient bien que leurs pères rentrent parce qu'elles trouvent que c'est mal d'être comitadji. Elles ajoutent qu'elles vont à l'école et qu'elles trouvent les soldats gentils !

SAVIAKO : Frère Arsenius, du monastère de Prodrona. Le village a deux cent cinquante familles, dont quatre à cinq se sont retirées avec l'armée bulgare et ne sont plus rentrées. Leur départ est attribuable au

fait qu'elles étaient des amis des comitadjis. **Pascalis Johano**, 40 ans, pope du village, déclare que sur quinze ou vingt recrues de Saviako une dizaine se sont enfuies en Bulgarie. Ces jeunes gens avaient peur du service militaire. Leurs parents sont restés. Cinq familles sont parties avec l'armée bulgare et ne sont plus revenues.

VETERNA : Constantinos Velikos, 35 ans, originaire de Kirsislik. Environ trente-huit familles de son village se sont retirées avec l'armée bulgare, deux seulement sont restées.

KATO-POROYA : Dimitrius Ilie Hatchichristo, 53 ans, commerçant de l'endroit. Lors de l'occupation bulgare ceux-ci ont enrôlé les jeunes gens dans l'armée. Parmi ces jeunes gens il y avait son fils qui fut ensuite nommé employé à la Banque Coopérative à Sofia avec un salaire de 140 francs par mois. Hatchichristo a écrit à son fils de rentrer au pays, parce qu'il y a assez de travail. Quatre-vingts familles se sont retirées avec l'armée bulgare, dont quinze à vingt sont revenues. Après l'occupation grecque, quatre à cinq jeunes gens sont partis pour la Bulgarie.

MATINZE : Dane Vasil, 52 ans. Quatre à cinq familles se sont retirées avec l'armée bulgare, mais « ces familles avaient commis des crimes pendant le régime turc ». Sur neuf recrues, trois se sont enfuies en Bulgarie. Il croit que cette fuite est imputable à la peur de ces gens du service militaire.

Jovan Dane, 60 ans, dit que des familles de son village sont parties avec l'armée bulgare pour la Bulgarie.

Beaucoup de bulgarophones sont donc partis avec l'armée bulgare lorsque celle-ci a quitté le territoire appartenant actuellement à la Grèce. Il est certain que les Macédoniens bulgarophones, des contrées que j'ai visitées, ont eu ce qu'on peut appeler « une éducation bulgare ». Ils avaient leur école bulgare et leur Église schismatique et, enfin, il y avait chez eux aussi l'agitation des comitadjis bulgares. L'influence de ces trois facteurs n'est pas niable. Peut-on s'étonner alors que, lorsque l'armée grecque s'approchait, beaucoup de ces gens aient pris peur et aient suivi l'armée bulgare dans sa retraite? De plus, les gradés de l'armée bulgare savaient augmenter encore cette peur en répandant le bruit que les Grecs assassineraient les habitants (dépositions de Jani Lambro, Athanase Angelo Tschevgir, Athanase Velikos, Constantin Johanou Dulieris, etc.).

Cependant, beaucoup de ces fuyards, dans certains villages la presque totalité, reviennent au pays. Ils ne peuvent vivre ailleurs et, comme on le verra dans le chapitre suivant, le traitement qu'ils reçoivent en Bulgarie n'est pas fait pour les y retenir. De plus, il y avait des villageois qui sont restés au pays et ceux-ci leur écrivent que les Grecs ne sont pas si terribles qu'ont voulu le leur faire croire les Bulgares. Une grande partie des fuyards revient donc et, ainsi qu'il sera démontré ultérieurement, ils ne le regrettent pas aujourd'hui.

Toutefois, quelques-uns des Macédoniens restent en Bulgarie ou quittent leur pays après l'occupation grecque. Un grand nombre de ces émigrés ont toutes les raisons pour mettre la frontière entre eux et la gendarmerie grecque. Ce sont ou des gens gravement compromis par leurs relations connues avec les comitadjis bulgares, comme Vasili Manoleff, Angelica Philipoff, Ilia Hatchi, etc., ou bien des criminels de droit commun comme Ilia Gergiou Spiro et Johannou Nedeltcho. D'autres n'ont rien de subversif à se reprocher, mais l'influence bulgare en a fait des Bulgares de sentiment qui préfèrent tout naturellement vivre dans le pays où les attirent leurs sympathies.

Des dépositions comme celle de Theodoros Johannou Koios et des faits relatés plus loin démontrent que beaucoup des émigrés désirent toutefois, à l'heure actuelle, rentrer au pays.

Le village de Loftze se trouve dans une situation spéciale, comme j'en ai d'ailleurs constaté de pareilles en Macédoine serbe. La frontière coupe les biens des habitants du village de telle façon que la plupart des terres se trouvent sur territoire bulgare. Il sera parlé, dans le chapitre suivant, de la façon dont les Bulgares traitent les habitants de cette localité. On verra alors que les gens de Loftze, ayant gardé leur domicile sur territoire grec, ne peuvent plus cultiver leurs terres en Bulgarie! Pour ne pas tout perdre ils sont forcés d'habiter de l'autre côté de la frontière.

Enfin les témoignages reproduits démontrent nettement qu'un certain nombre de jeunes gens appelés au

recrutement s'enfuient en Bulgarie par peur du service militaire. Mes enquêtes en Macédoine serbe et grecque m'ont montré que le Macédonien n'aime pas servir dans les armées et surtout pas maintenant en temps de guerre. Pendant le régime turc il n'a pas été appelé comme soldat, et ainsi il n'y est pas habitué. De plus, lors de l'occupation bulgare et pendant la seconde guerre balkanique, un certain nombre de jeunes Macédoniens furent enrôlés dans l'armée bulgare et beaucoup d'entre eux furent tués aux combats. Ceci n'était pas fait non plus pour encourager un peuple qui, jusqu'alors, était exempt des charges militaires. Finalement, comme en Macédoine serbe, l'agitation bulgare ne semble pas étrangère à la désertion des recrues.

Des jeunes bulgarophones quittent donc le pays pour se soustraire au service militaire, mais nous verrons qu'ils font une mauvaise spéculation, car, au lieu de servir en Grèce, ils seront forcés d'être soldats en Bulgarie.

*
* *

I b.

PROSOTCHANI : Vasili Theodore Jungurli, 35 ans, **Tacos** *alias* **Christacos Athanasi Miltchovlo**, 46 ans, **Dimitri Johanno Bosioglou**, 85 ans, disent que les

réfugiés à Nevrokop ne sont pas contents de leur existence en Bulgarie et désirent rentrer au pays.

Athanase Johanno Toplio, 55 ans. Le témoin était parti pour Nevrokop, mais il est rentré dans son village. Il dépose que tous les réfugiés à Nevrokop ont été logés dans les maisons turques et grecques. « Les Grecs ne peuvent pas vivre là-bas, » dit-il. Toplio avait de l'argent avec lui. Ceux qui n'en avaient pas mendiaient chez les habitants de Nevrokop et également chez quelques réfugiés plus fortunés qui leur aidaient à vivre. Parmi les fuyards il y avait aussi des jeunes gens qui, à la connaissance du témoin, n'ont pas été enrôlés dans l'armée jusqu'au 2 mai 1914.

PLEVNA : Athanasio Constantino est en correspondance avec des gens qui se sont réfugiés en Bulgarie avec l'armée. Ils sont « nus », ils ont faim et désirent revenir. Presque cinquante personnes sont ainsi parties en Bulgarie, plus de trente sont déjà revenues et disent qu'elles ont trop souffert là-bas. Les autorités bulgares n'ont pas eu soin des réfugiés et les laissaient mendier. Parfois ces malheureux furent même maltraités. Le témoin ne sait pas si les Bulgares enrôlent les jeunes réfugiés dans l'armée.

SIRNOVO : Dimitri Petros Simeonides, 60 ans. Son beau-frère **Andréas Dimitri Mantchouka** *alias* **Kiritchi**, est à Nevrokop, mais il désire rentrer dans le pays. Il a dit à Simeonides que, si les Bulgares le trai-

taient bien il n'aurait pas envie de revenir, mais il a ajouté : « Nous mourons de faim. » Il ne sait pas si les jeunes réfugiés sont enrôlés dans l'armée bulgare.

Dimitri Joano Bojo, 45 ans, **Angelo Constantino Rontcho**, 65 ans, **Maria Angelio Tulio**, 65 ans, ont des parents réfugiés en Bulgarie. Ils leur écrivent qu'ils ont faim et les prient qu'ils fassent leur possible pour les faire revenir. En partant de Sirnovo ils avaient pris avec eux leurs biens mobiliers. En Bulgarie on les a mis « sous toit », mais on ne leur donnait pas à manger.

KOUMANITZI : Athanase Velikis, 24 ans, **Constantinos Johanno Dulieris**, 34 ans, **Angelo Johanno Valkari**, 45 ans, **Dimitri Ilia Bosa**, 37 ans, **Costa Baltchis**, 75 ans. Les réfugiés en Bulgarie ont ramassé les céréales des Turcs partis et avec cela ils ont vécu pendant quelque temps. Lorsque cette provision fut mangée, ceux qui avaient de l'argent en achetaient d'autres, ceux qui n'en avaient pas mendiaient. Les réfugiés ont attendu jusqu'au mois de mars, mais, comme le gouvernement bulgare ne leur donnait rien, ils sont partis après avoir demandé et obtenu la permission du commandement militaire.

BELOTINITZA : Theodoros Johanno Koios, 45 ans, **Georges Constantin Petchos**, 38 ans, **Angelo Atanasiou Schoman**, 45 ans, **Georgios Constantinos Papalis**, 55 ans, disent qu'il y a encore trois ou quatre familles

de leur village en Bulgarie qui désirent rentrer au pays. Ces gens ont écrit, au printemps passé, des lettres dans lesquelles ils disent qu'ils n'avaient rien à manger.

KATO-VRONDOU : Nicola Pascali Kapka, 45 ans, **Petrus Dimitri Baimakis**, 45 ans, **Nicola Athanasiou Kapka**, 38 ans, s'étaient réfugiés à Nevrokop avec d'autres, mais ils en sont revenus. Ils disent que les autorités bulgares les ont traités d'abord en réfugiés et leur ont donné du pain. Mais on a cessé cette distribution, ce qui les a engagés à revenir au pays.

STARTISTA : Janaki Dimitriou Vesmeli, 64 ans, maire de la commune. Les réfugiés rentrés de Bulgarie racontent que les Bulgares les avaient injuriés parce que, disaient-ils, c'est à cause d'eux qu'ils ont perdu la Macédoine. Ils auraient dû résister. Ces réfugiés étaient à Nevrokop et ils sont rentrés parce qu'ils n'avaient rien à manger. Les jeunes gens réfugiés sont appelés sous les drapeaux en Bulgarie. Il y a ainsi une quarantaine de recrues bulgares originaires de Startista. Les réfugiés sont installés dans les biens des Grecs qui sont partis.

Georgios Lazaro Terlitchi, 58 ans, a été à Pasartchik et à Nevrokop avec l'armée bulgare, mais il est rentré à Startista. Il n'a pas voulu rester là-bas parce qu'il n'était pas content. On ne donnait ni argent ni nourriture aux réfugiés et, s'ils étaient malades, on ne les soignait pas. Toutefois, au commencement, pendant un mois, on les nourrissait, mais cela cessait bientôt.

Terlitchi avait un peu d'argent, ce qui lui a permis de vivre. Il serait revenu plus tôt, mais il est tombé malade. Les réfugiés de Startista de vingt à trente ans ont été enrôlés par les Bulgares et exercés pendant vingt jours.

LOFTZE : Voziki Georgiou Costa, 45 ans, ancien instituteur (jusqu'en 1890), déclare à propos des terres appartenant à des habitants de Loftze, mais qui sont situées sur territoire bulgare : « Malheureusement il y a cette question de la frontière et, comme nous avons la plupart de nos biens sur territoire bulgare, les Bulgares ne nous ont pas permis de faire notre récolte.

« C'est le gouvernement bulgare qui l'a faite sans nous la payer. C'est aussi pour cela que plusieurs habitants du village sont allés demeurer de l'autre côté de la frontière. Cette année, le gouvernement bulgare ne nous a pas permis d'ensemencer. Nos prés étant aussi de l'autre côté, le bétail souffre de la disette de foin.

KROUCHEVO : Johannis Samarias, 65 ans, était parti avec l'armée bulgare, mais il est revenu au pays. Johannis dit qu'il ne pouvait pas vivre là-bas « parce que nous ne sommes pas Bulgares, pour pouvoir y vivre ». Il y mourait de faim. Les Bulgares maltraitaient les réfugiés et ne les reconnaissaient pas comme les leurs.

SIRNOVO : Vingt-huit personnes bulgarophones de Sirnovo avaient demandé, par une pétition adressée au Président du Conseil des ministres, de leur permettre

de rentrer en Grèce. Cette pétition fut présentée par les parents habitant à Sirnovo, les demandeurs s'étant réfugiés en Bulgarie. La pétition disait entre autres : « Après que l'ordre est revenu, nos parents ont voulu retourner dans leur patrie parce qu'ils sont des sujets tranquilles de notre roi et maître adoré Constantin, et qu'ils sont tous de vrais Grecs ayant leurs familles à Sirnovo... En plus de la misère dont souffrent nos parents en Bulgarie, il y a aussi le danger qu'on ne les bulgarise. Les Bulgares cherchent à envoyer leurs enfants dans les écoles civiles et militaires. » Cette pétition est signée par **Jani Lambro, Jani Angelo, Dimitri Simeonidou, Athanasi Kousinle, Athanasi Tzevgi, Angelo Constantin Rontcho, Maria Angelo Tulio, Dimitri Jane Bojou** (voir dépositions sous : Sirnovo).

Après enquête, le préfet de Drama a l'intention de donner aux émigrés la permission de rentrer, à l'exception de quelques-uns qui sont des comitadjis, comme **Giorgi Tulio**, prêtre schismatique, **Vangelo Rodius, Athanase Gerkos** qui, pendant la retraite de l'armée bulgare, a tué des paysans de Sirnovo, **Constantin Kalinikos** qui a tué le Grec **Nicola Germanos, Dimitri Vlado**, frère d'un comitadji très connu et qui est voïvode. Ce **Dimitri Vlado** a étranglé Dimitri Papa. Il a été secrétaire de la commune bulgare. Le permis de rentrer sera encore refusé à **Lazaro Miltsos**, conseiller des comitadjis auxquels il indiquait les Grecs à tuer, et à **Janis Konkovines** qui, pendant l'occupation bulgare, a menacé à plusieurs reprises les Grecs et la attaqué avec un revolver **Georgios Germanos** pour a

seule raison qu'il était Grec. Cette affaire n'était pas encore terminée lors de mon enquête à Drama, mais on savait déjà que toutes les personnes, à part les susnommées, seront admises sur territoire grec.

Il est à remarquer aussi que **Dimitri Simeonides**, qui a signé la pétition, était maître d'école bulgare et secrétaire-caissier du comité bulgare.

Les dépositions de mes témoins concordent toutes et cette concordance de témoignages de gens ne pouvant pas se connaître paraît établir leur sincérité. Les réfugiés en Bulgarie et ceux qui sont partis avec l'armée bulgare par peur des Grecs avaient donc faim! Au commencement, les autorités bulgares paraissent bien avoir pris quelques mesures pour recevoir et nourrir les réfugiés, mais ces soins ont été bientôt abandonnés et les fuyards, qui n'avaient point d'argent, ont été à la charge des plus riches ou étaient réduits à la mendicité. Et cependant les témoignages recueillis dans le premier chapitre tendent à prouver que l'exode des Macédoniens du terrritoire grec a été souvent provoqué ou au moins encouragé par les Bulgares! Je constate à cette place que le gouvernement grec se comporte autrement vis-à-vis de ses réfugiés qu'il n'a pourtant pas cherchés : ces réfugiés sont installés au mieux et nourris aussi longtemps qu'ils ne peuvent pas gagner leur vie par leur propre travail.

Athanasio Constantino, de Plevna, et **Johannis Samaras**, de Krouchevo, rapportent que les fuyards étaient l'objet de mauvais traitements en Bulgarie. Il

est possible que, dans certains endroits, les paysans indigènes voient d'un mauvais œil ces instrus et le leur font sentir. Mais je ne crois pas qu'il soit permis de généraliser. De tels faits, provoqués surtout par la jalousie, peuvent se produire partout, car il ne faut pas oublier que les paysans des territoires bulgares comptaient sûrement pouvoir s'annexer les terres et les biens des Grecs et Turcs chassés ou tués, terres qui sont aujourd'hui partiellement occupées par les réfugiés.

Plusieurs témoins sont très catégoriques sur le point de l'enrôlement des jeunes réfugiés dans l'armée bulgare. Ces témoignages concordent absolument avec ceux que j'ai reçus en Macédoine serbe. Les agitateurs font donc émigrer ou déserter les jeunes Macédoniens grecs pour les faire enrôler ensuite en Bulgarie! Il faut rappeler aussi à cette place la phrase de la pétition de Sirnovo qui dit que « les Bulgares cherchent à envoyer leurs enfants (des réfugiés) dans les écoles civiles et militaires ». Le but poursuivi par les agitateurs bulgares devient ici très visible : bulgariser la population macédonienne pour pouvoir faire croire ensuite à l'opinion de l'Europe que la Macédoine est un pays bulgare qui doit faire partie du royaume de Bulgarie.

Enfin, je dois attirer également l'attention des autorités grecques sur la situation très pénible des habitants du village de Loftze, situation dont j'ai parlé sous I a. Les autorités bulgares ne permettent pas aux villageois demeurant de ce côté de la frontière de cultiver leurs terres situées de l'autre côté. Elles agissent ici exactement de la même façon qu'elles le font avec

les habitants musulmans de Bachtchili (Macédoine serbe près de Stroumnitza). Les autorités bulgares vont même jusqu'à (voir déposition Vosiki Georgiou Costa) récolter elles-mêmes sans rembourser la valeur de la récolte aux légitimes propriétaires. Cet état des choses est la cause de l'émigration d'une grande partie des habitants de Loftze. Il y a là évidemment une violation flagrante du droit des gens qu'on devrait faire cesser dans l'intérêt même de la bonne administration des nouvelles provinces. Il est certain, en effet, que les habitants de Loftze, mécontents, ne se rendront pas compte à qui incombe la faute de leur situation fâcheuse et cela d'autant moins qu'ils sont, par la situation de leur village à la frontière, exposés en plein à l'influence bulgare. Ces mécontents sont alors les meilleurs propagateurs de cette influence bulgare. Par contre, si la question de leurs biens est réglée une fois pour toutes et s'ils peuvent ainsi travailler et gagner leur vie tranquillement, le facteur de mécontentement disparaîtra et avec lui aussi les causes de l'agitation.

*
* *

I c.

PROSOTCHANI : Vasili Theodoro Jungurli, Athanase Johanno Toplio, Tacos *alias* Christacos Athanasi Miltchovlo, Dimitri Johanno Bosioglou étaient schismatiques jusqu'en 1913; maintenant, et de leur propre volonté, ils sont devenus orthodoxes. Ils étaient d'ailleurs orthodoxes il y a trente ans.

SIRNOVO : Dimitri Petros Simeonides était autrefois instituteur, d'abord à l'école grecque, ensuite à l'école bulgare. Il est devenu schismatique et instituteur bulgare sous la menace de mort des comitadjis.

Johanno Angelo Bojatchi, 80 ans, n'a pas voulu devenir schismatique malgré qu'on le menaçait. Il avait des livres grecs que les Bulgares voulaient brûler.

Jani Lambro *alias* Moreiti, 50 ans, déclare qu'on a converti au schisme les habitants du village par la force.

Evangelos Johanno, 70 ans, maire du village, est toujours resté Grec. Les vieillards de plus de cinquante ans parlent et écrivent le grec.

KOUMANITZI : Constantinos Johanno Dulieris, Angelo Johanno Valkari, Dimitri Ilia Bosa, Costa Baltchis. Jusqu'il y a quinze ans, les habitants du village étaient orthodoxes. A ce temps, le propriétaire musulman de leur tschiflik, qui sympathisait avec les Bulgares, leur a imposé de devenir schismatiques. Aujourd'hui, ils sont redevenus orthodoxes avec leur

prêtre. Ce nouveau changement s'est fait sans aucune contrainte.

BELOTINITZA : Theodoro Johanno Koios, Georgios Constantin Petchos, Angelo Athanasiou Schoman, Georgios Constantinos Papalis avaient suivi l'armée bulgare. Dès qu'ils sont rentrés au pays ils se sont déclarés orthodoxes sans aucune contrainte.

KATO-VRONDOU : Johanno Michael Pramatakis, maire du village, 52 ans, cultivateur et épicier. Il y a douze ans qu'il est devenu schismatique. Aujourd'hui il est redevenu orthodoxe. On avait envoyé des prêtres de Bulgarie pour convertir les villageois et cette conversion se faisait par la force. En effet, des comitadjis les menaçaient de les tuer s'ils ne devenaient pas schismatiques. Le voïvode des comitadjis était Milieff, qui a été tué lors de la constitution turque.

Dino Petros Curti, adjoint au maire. Tout le village était devenu schismatique et est redevenu orthodoxe après la défaite des Bulgares. Tous les habitants savent lire et écrire le grec, mais ils ne savent pas le parler.

STARTISTA : Janaki Dimitriou Vesmeli, maire du village. Pendant l'occupation bulgare, le 24 juin 1913, les orthodoxes de Startista voulurent aller à l'église et en furent empêchés par la « milice » du village, milice constituée par les Bulgares. Les miliciens pénétrèrent alors dans les maisons et emmenèrent tous les hommes

de 16 ans et plus. Cette milice était sous le commandement du sieur Karpousoff, téléphoniste. L'ordre d'arrestation des habitants était venu la veille de Sirnovo, apporté par un sergent. Vingt-deux hommes furent ainsi arrêtés et amenés au bureau du téléphone. En même temps on avait préparé une fosse. Aux arrêtés on avait dit de prendre de l'argent, parce qu'on les transporterait à Nevrokop. Deux jours et une nuit ils furent retenus prisonniers. En effet il y avait des divergences, entre les miliciens, en ce qui concerne leur sort. Le second jour, vers le soir, on les emmène à la mairie, installée à l'école musulmane, et on leur fait savoir qu'ils n'avaient pas le droit d'avoir une communauté grecque et qu'ils devaient rendre l'école et l'église. En même temps on cherche à les forcer de signer une promesse par laquelle ils se soumettent, pour l'avenir, à l'exerchat bulgare et promettent de ne plus se servir de la langue grecque. Cet acte de promesse existe encore aujourd'hui et est entre les mains de Théodore Jogas. Après la signature ils furent mis en liberté. La majorité de la « milice » était pour cette mesure, le maire Nicola Chopoff, qui est encore à Startista pendant que les autres ont émigré, était contre.

Ilie Ikonomides, pope, déclare que les bulgarophones sont devenus orthodoxes. Ils étaient d'ailleurs orthodoxes avant 1875.

Nicola Johanno Chopou ou **Chopoff,** 50 ans, était maire de la commune pendant le temps turc. Lors de

l'occupation bulgare, ceux-ci l'ont maintenu quelque temps à son poste et l'ont ensuite remplacé. Il n'était pas de la garde civique ou milice. Le témoin était présent lors de la délibération sur le sort des vingt-deux Grecs du village, mais il ne sait si on avait l'intention de les tuer. En tout cas, il voulait les sauver. Il a assisté aussi à la signature de la promesse. Il y a vingt ans le village était orthodoxe, mais les comitadjis ont forcé les habitants à devenir schismatiques. Quelques-uns ont été aussi payés pour changer de religion. A l'heure actuelle ils sont redevenus orthodoxes : « Maintenant nous sommes chrétiens, citoyens grecs », ajoute-t-il.

LOFTZE : Nicola Papanthopoulos, maire. Le village est devenu schismatique il y a vingt-cinq ans. Lui seul, étant en Russie, ne s'est pas converti, mais après son retour, il y a dix ans, il est aussi devenu schismatique. Après la dernière guerre tout le village est redevenu orthodoxe sans aucune pression. Ce n'est d'ailleurs qu'un retour à l'ancienne religion. Lui-même est né et baptisé orthodoxe et son grand-père était prêtre.

Vosiki Georgiou Costa. Le témoin avec tout le village étaient devenus schismatiques en 1892. Cette conversion s'est faite sans contrainte, à cause de la langue de l'Église schismatique, langue qui est plus compréhensible pour les villageois que le grec. D'ailleurs le gouvernement ottoman facilitait la conversion. Aujourd'hui ils sont de nouveau orthodoxes. Cette seconde conversion s'est produite parce que, étant maintenant

Grecs, ils croient de leur devoir d'être de la même Église que les autres habitants du royaume.

TERLIZ : Georgios Nakou, maire. La plupart des habitants du village sont devenus schismatiques, il y a dix-huit ans, sous la pression de la bande Deltchoff (qui fut tué en 1903, par les Turcs dans un combat). **Nakou** et les autres schismatiques sont redevenus orthodoxes sans aucune pression. La preuve que leur conversion au schisme était forcée est le fait qu'ils ont caché les livres religieux grecs, que les comitadjis ont cherchés. Tout le monde à Terliz, à part les bergers et les Turcs, parle le grec, même ceux qui ont été obligés de fréquenter l'école bulgare. Ces renseignements sont collaborés par les témoignages de **Vasilius Lazaro Matchos, Dimitrius Johanno Lachos, Johanno Gemas et Dimitrius Johanno Vatachis.**

KROUCHEVO : Constantinos Papachristo, maire. Pendant le régime turc il y avait quelques familles schismatiques. Elles furent forcées au schisme, mais elles sont redevenues orthodoxes.

Giorgi Tocho. Les comitadjis macédoniens forçaient les habitants à devenir schismatiques. Lui-même est devenu schismatique il y a neuf ans et c'est le fameux comitadji Sandansky qui l'a forcé de changer de religion. **Tocho** appartenait ensuite au parti rival de Sandansky, à celui de Varachovsky.

SAVIAKO : Frère **Arsenius**, du monastère de **Prodroma**, 60 ans. Il n'y avait que cent trente familles orthodoxes dans le village, les autres étaient schismatiques. De ces cent trente familles, les Bulgares, lors de l'occupation du village, en ont forcé cent à devenir schismatiques. Il y a quinze ans, pendant le régime turc, cent familles sur deux cent cinquante se sont converties au schisme par suite de la propagande bulgare.

Pascalis Johanno, pope, 40 ans. Au village il y avait deux prêtres schismatiques dont l'un s'est retiré avec l'armée bulgare, l'autre, qui a 80 ans et est en retraite, vit du produit du sol comme cultivateur. Celui-ci a changé plusieurs fois de dogme. Pendant le régime turc, des comitadjis bulgares ont tué trois villageois parce qu'ils ne voulaient pas devenir schismatiques et pour terroriser la commune. Après l'occupation du village par l'armée grecque, les habitants schismatiques sont allés à Serrès et ont fait leur soumission sans contrainte.

Georgios Cambouri, 63 ans. Lors de l'occupation par les Bulgares, ceux-ci ont voulu le forcer de devenir schismatique, mais il a résisté.

Johanno Hatchi Ilies, 30 ans, a été orthodoxe jusqu'à l'âge de 9 ans. Les comitadjis forcèrent ensuite sa famille à se convertir au schisme. Après l'entrée de l'armée grecque au village il est redevenu orthodoxe

sans contrainte. Tous les habitants sont allés à Serrès et y ont fait leur soumission à l'évêque. Ils voulaient vivre en Grèce et pour cela ils sont redevenus orthodoxes.

Georgios Jlie Kioses, 33 ans. Lorsque l'armée bulgare est venue à Saviako, on l'a forcé à devenir schismatique. Les soldats l'ont même frappé à coups de crosse de fusil. Lui et d'autres sont allés se plaindre auprès du consul grec de Serrès et ils sont ensuite restés dans cette ville jusqu'à l'occupation grecque.

Dimitrius Johanno, ancien pope, 80 ans, n'est plus en service parce que trop âgé. Il était sacré prêtre orthodoxe en 1867. Il y a quinze ans il s'est converti au schisme d'abord parce qu'on le menaçait, ensuite parce qu'il croyait que c'était son intérêt, car le village était divisé en deux groupes. Cependant il ne reste pas longtemps dans le schisme et redevient orthodoxe. Mais on fait une statistique et il croit que la majorité du village est schismatique. Immédiatement il redevient schismatique. Lors de l'occupation grecque la population l'appelle et lui demande de faire le culte de nouveau en orthodoxe. Il consent et exerce jusqu'à l'arrivée du nouveau pope. Il ne connaît que la langue grecque. Lorsqu'il était prêtre schismatique il n'a fait qu'une partie de la messe en bulgare, le reste en grec.

Athanase Romandan, 40 ans, cultivateur, est devenu schismatique il y a quatorze ans et cela de son propre

gré. D'autres habitants du village furent forcés par les comitadjis. Pendant l'occupation bulgare, plusieurs Grecs furent battus pour les amener à devenir schismatiques. Il est redevenu orthodoxe avec les autres villageois sans aucune contrainte.

VETERNA : Dimitrius Jlia Tchakmano, 48 ans, parle le macédonien et le turc. Il a toujours été orthodoxe. **Giorgius Petro** *alias* **Petroff**, 39 ans. Le village était mixte, il y avait des orthodoxes, des schismatiques et des musulmans. Lorsque les Bulgares sont venus, ils ne voulaient pas les reconnaître comme schismatiques et les appelaient « grécomanes ». **Petro** s'était converti au schisme il y a une dizaine d'années sous la pression des comitadjis. Il est redevenu orthodoxe et en est content et heureux.

Konstantino Velikos, 35 ans, de Kisislik, est devenu schismatique il y a six ans, forcé par des comitadjis accompagnés de trois personnes de son village. Il est maintenant orthodoxe : « Si j'étais resté schismatique, je serais de l'autre côté de la frontière, » dit-il; et il ajoute : « J'aime la Grèce depuis ma naissance, c'est seulement la force qui m'a contraint de devenir schismatique. » **Velikos**, étant connu comme grand bulgarophile, je crois qu'il ne faut pas croire à la lettre cette dernière affirmation.

KATO-POROYA : Dimitrius Ilie Hatchichristou, 53 ans, commerçant. Il y avait au village cent cinquante familles chrétiennes et toutes, à l'exception d'une, sont devenues schismatiques au courant des années. La plupart du temps elles ont accepté le schisme de leur propre volonté. Avec le nouveau régime elles sont redevenues orthodoxes sans aucune contrainte. Les habitants sont allés chez l'évêque de Demir-Hissar et ont fait leur soumission.

Georgius Kalaitchis, 47 ans, cordonnier. Les comitadjis l'avaient forcé à devenir schismatique et cela malgré qu'il se disait Grec. Lors de l'entrée de l'armée grecque il est redevenu orthodoxe sans aucune contrainte. S'il avait voulu devenir Bulgare, il serait parti avec les Bulgares.

ANO-POROYA : Ivan Vilikoff, 42 ans. Du temps turc il y avait sept cents familles au village, dont cent turques, cent grecques et le reste schismatiques.

Dimitri Tasi, 42 ans, s'est converti au schisme il y a vingt-cinq ans par suite de la propagande bulgare. Des comitadjis l'avaient menacé. Maintenant il est redevenu orthodoxe de sa propre volonté. S'il n'avait pas voulu se convertir, il serait parti en Bulgarie comme les autres.

Tantcho Kliffu, 57 ans, est devenu schismatique il y a vingt-cinq ans sous la pression des comitadjis. Aujourd'hui il est de nouveau orthodoxe.

Trojanos Johanno Andoniades, 39 ans, réfugié du village Makrievo, près Stroumnitza. Il s'était retiré avec l'armée grecque. Les Bulgares ont forcé les orthodoxes à devenir schismatiques et à envoyer une pétition à l'évêque schismatique. Le prêtre du village fut menacé de mort par les comitadjis et cela au milieu du village.

MATINZE : Dane Vasil, 52 ans. Les quatre-vingts familles chrétiennes de son village étaient schismatiques. Lui-même l'est devenu il y a trente ans. Il y avait un arrêté du sultan Hamid déclarant que les gens pouvaient choisir la religion qu'ils désiraient. Les habitants de Matinze ont choisi l'Église schismatique parce qu'ils comprenaient mieux le bulgare que le grec. A l'heure actuelle ils sont redevenus orthodoxes de leur propre volonté.

Dimitri Kotze, 50 ans, se souvient qu'il a fréquenté l'école grecque; mais ensuite, il y a trente ans, il s'est converti au schisme à cause de la langue. Aujourd'hui il est redevenu orthodoxe et cela sans aucune contrainte.

Jovan Dane, 60 ans, dit que les habitants du village se sont de nouveau convertis à l'Église orthodoxe de leur propre volonté, lors de l'arrivée de l'armée grecque.

Pour prouver à l'Europe que les Macédoniens sont des leurs et qu'ils doivent, par conséquent, faire partie de leur royaume, un des grands arguments des Bulgares est le fait qu'ils appartiennent à l'Église schismatique. Un enquêteur désintéressé, comme moi, ne peut accepter un tel argument comme décisif. D'abord l'Église schismatique est d'origine très récente : elle date du firman de 1870. On ne peut pas dire, comme on est en droit de le faire pour les chrétiens orthodoxes, que les membres de cette Église pratiquent ce culte depuis de longues générations. Il n'y a donc pas de continuité de pratique durant des siècles qui donnerait à ce facteur une certaine importance.

Ensuite la différence entre l'Église schismatique et l'orthodoxe n'est nullement fondamentale, ce qui permettrait encore de lui attribuer quelque valeur au point de vue de la différenciation des gens qui pratiquent les deux cultes. C'est une simple différence d'étiquette : l'Église orthodoxe emploie la langue grecque, la schismatique le bulgare ; la première dépend du patriarche de Constantinople, la seconde de l'exarque de Sofia.

Je dois dire également à cette place que j'ai été étonné de voir les Bulgares attribuer autant d'importance au facteur religieux. Ils ne considèrent cependant pas toujours l'Église comme un facteur essentiel de leur nationalité. Ainsi, parmi le grand nombre de jeunes Bulgares envoyés, sans ou avec bourses d'État, en Suisse pour y faire leurs études universitaires, il se trouve un très grand nombre qui s'affichent ostensiblement comme libres penseurs !

Enfin mon enquête m'a prouvé que la plupart des Macédoniens se sont convertis au schisme depuis peu de temps.

Les causes de leur conversion résultent très nettement et d'une façon incontestable des interrogatoires de mes nombreux témoins. Il y a deux sortes de convertis : les convertis volontaires et les convertis forcés. Les premiers se sont ralliés à l'Église schismatique parce que, leur langue étant le macédonien, les prières dites en bulgare leur étaient plus compréhensibles que celles dites en grec. Beaucoup d'entre eux, et tout spécialement parmi les jeunes, avaient fréquenté les écoles bulgares et avaient ainsi appris cette langue. Il me paraît certain également que quelques-uns voyaient aussi dans l'adhésion au schisme un moyen de se procurer des avantages personnels, soit par la protection des comitadjis bulgares, soit par celle des autorités turques. Car ces dernières encourageaient la propagation du schisme parmi la population macédonienne, preuve en sont les témoignages de Dane Vasil, de Matinze, de Vosiki Papanthopoulos, de Loftze et d'Athanase Velikis, etc., de Koumanitzi. La cause de cette bienveillance ottomane envers l'Église schismatique s'explique facilement : le gouvernement de Constantinople n'était nullement fâché de diviser, encore plus qu'elle ne l'était déjà, la population macédonienne par une querelle religieuse. Cette division de la population était nécessaire aux Turcs pour pouvoir maintenir leur règne dans ces contrées.

Un exemple frappant de conversion par intérêt est la déposition de Dimitrius Johanno, ce vieux prêtre de Saviako, qui change cinq fois son fusil d'épaule.

Les conversions par force paraissent tout aussi

nombreuses, sinon plus nombreuses, que les volontaires. Les multiples témoignages que j'ai recueillis à ce sujet me semblent inattaquables par suite de leur concordance. Il faut aussi insister sur le fait que ces témoignages proviennent d'endroits très différents, ce qui exclut la possibilité que les témoins aient pu se concerter en vue d'une déposition uniforme.

Ce sont surtout les comitadjis qui ont contribué par la force à la bulgarisation de l'Église. Les témoignages à ce sujet sont très nombreux et je n'en relèverai que ceux de Tocho, de Krouchevo, forcé à devenir schismatique par le célebre voïvode Sandansky, et de Johannes Michael Pramatakis, de Kato-Vrondou, qui raconte que la bande du voïvode Milieff les avait même menacés de mort.

Mais la propagande pour l'Église schismatique se faisait aussi par le clergé bulgare. Preuve en est la déposition de ce même Pramatakis, de Kato-Vrondou. Cette propagande, renforcée par la menace des comitadjis, forçait les villageois d'abandonner leur ancienne Église orthodoxe.

Lors de l'occupation des territoires aujourd'hui grecs par l'armée bulgare, on a essayé même de « schismatiser » les habitants grecs et non slaves. Ainsi la déposition de Janaki Dimitriou Vesmelis, de Startista, rapporte une intéressante tentative de conversion par la force en faisant signer aux villageois grecs une promesse de se soumettre à l'avenir à l'exarchat bulgare.

Georgios Jlie Kioses, de Saviako, dépose que les soldats bulgares l'ont « converti » à coups de crosse de fusil.

Trajanos Johanno Andoniades raconte que, dans son village de Makrievo, les habitants furent forcés, en suite de l'occupation de l'endroit par les Bulgares, à devenir schismatiques et à envoyer une pétition à l'évêque schismatique.

Tous ces schismatiques volontaires ou forcés sont aujourd'hui de nouveau des orthodoxes. Les dépositions sont unanimes à reconnaître que cette conversion s'est accomplie sans aucune contrainte. L'unanimité des témoignages est un garant de leur sincérité.

Je n'ai nullement l'impression que ce retour à l'ancienne Église ait coûté beaucoup aux habitants des villages visités. Pour les uns, c'était revenir à leur ancien rite qu'ils ont dû abandonner, forcés par la menace des comitadjis; pour les autres, c'était tout simplement un changement de forme du culte. **Johannes Hatchi Jlie**, de Saviako, me dit à ce propos que, voulant vivre en Grèce, les habitants de son village sont redevenus orthodoxes. **Vosiki Georgiou Costa**, de Loftze, affirme que la conversion s'est produite parce que, étant maintenant Grecs, ils croient de leur devoir d'être de la même Église que les autres habitants du royaume.

*
* *

Id.

PROSOTCHANI : Vasili Theodoro Jungurli, Athanase Johanno Toplio, Tacos *alias* **Christacos Athanasi Milthovlo, Dimitri Johanno Bosioglou** déclarent qu'ils sont très contents avec le régime actuel et qu'ils n'ont aucune plainte à présenter. Comme impôt ils payent la même somme qu'au temps des Turcs. Les enfants vont à l'école. Les enfants musulmans ont leur école qui est payée par la communauté musulmane. Ils sont bien traités : « On ne nous prend pas pour des Bulgares, et nous ne le sommes pas, parce que nous avons la même église et la même école que les autres. » Aucune vente forcée n'a été exécutée dans le village. Cinq personnes furent expulsées administrativement, mais l'expulsion a été rapportée et les personnes sont rentrées. En dehors de ces cinq, personne n'a été arrêté ni expulsé. Les habitants sont en bons termes avec la gendarmerie et les militaires.

PLEVNA : Dimitri Miloff, 33 ans, cultivateur, est content de l'état des choses : « Nous travaillons, nous avons nos libertés et personne ne nous ennuie. » Lui et ses cohabitants sont plus heureux sous le régime actuel parce que le christianisme règne. Dans son village personne ne veut plus être Bulgare. C'est pendant le régime turc qu'on travaillait pour les Bulgares,

mais on ne le fait plus maintenant. **Miloff** a été arrêté et emprisonné à Drama pendant trois mois par les autorités grecques. Quelques paysans de Plevna lui en voulaient parce qu'il était employé de la régie ottomane des tabacs et ils l'ont dénoncé comme suspect. Lors de son transfert de Plevna à Drama, deux sergents lui ont donné des gifles. L'instruction a démontré son innocence et il n'a point donné d'argent pour être mis en liberté. Il n'a pas pris d'avocat pour sa défense. Depuis sa libération, personne ne l'a ennuyé. Sous le régime actuel il paye le même impôt que du temps des Turcs.

SIRNOVO : Dimitri Petros Simeonides est content du régime nouveau. Il croit que c'est ainsi mieux que s'ils étaient devenus Bulgares. Les Grecs de l'endroit sont très amicaux avec leurs nouveaux concitoyens. Il n'a rien à dire contre l'administration, qui leur donne toute liberté. Il n'a aucune plainte à formuler. Il trouve que l'exploitation du tabac a été améliorée parce que la régie n'existe plus.

Jani Lambro dit **Moreiti, Athanase Angelo Tschevgin, Johannou Angelo Bojatchi, Dimitri Jovano Bojo, Angelo Constantin Rontcho** et **Maria Angelo Tulio** sont contents du régime actuel. Ils ne connaissent personne du village qui, aujourd'hui, encore, aurait des sympathies pour les Bulgares. Personne n'a été expulsé.

Evangelos Johanno, maire, est content de la population, qui est paisible. Il n'y a aucune restriction de circulation, mais, pour aller aux postes frontières, il faut une permission. Cette permission n'est pas nécessaire pour la circulation dans les villages.

KOUMANITZI : Athanase Velikis, Constantinos Johanno Dulieris, Angelo Johanno Valkari, Dimitrius Jlia Bosa et **Costa Baltchis.** Depuis l'occupation grecque personne n'a été expulsé de son village. Les habitants sont contents du régime actuel. Ils circulent librement sans être gênés. Les habitants sont en excellents termes avec les gendarmes, qui « dansent avec leurs filles ». La dîme a été payée cette année comme du temps turc. Ils ont eu des différends avec le fermier de la dîme et ils se sont adressés à la direction des finances à Drama, qui leur a donné raison.

BELOTINITZA : Theodoro Johanno Koios, Georges Constantin Petchos, Angelo Athanasiou Schoman et **Georgios Constantinos Papalis.** Il n'y a eu aucune expulsion dans leur village. Cinq hommes furent arrêtés (Manoloff, etc., voir I a.). Les villageois sont contents du régime actuel. A l'école il y a plus de cent élèves avec un instituteur et une institutrice. Ils sont en excellents termes avec les soldats et les gendarmes et « ils s'entendent avec eux comme avec des frères »! Toute réquisition est payée. Les habitants ont payé la dîme et ils ne se plaignent pas de l'impôt. Il n'y a pas eu de vente forcée. Vingt jeunes villageois sont au service militaire à Athènes et ils s'y plaisent.

KATO-VRONDOU : Johannes Michael Pramataris, ancien maire, et **Georgios Dimitrio Halvatchi**, adjoint, se déclarent contents du régime actuel. « Nous deviendrons encore meilleurs qu'avant 1904 (conversion au schisme). Maintenant nous sommes unis et nous avons élu à l'unanimité, musulmans et chrétiens, un maire musulman et deux adjoints chrétiens. »

Dimco Petro Curti, adjoint au maire, est content du régime actuel. Les gens ne sympathisent plus avec les Bulgares.

Nicola Pascali Kapka, Petro Dimitri Baïmakis, Nicola Athanasiou Karka sont très contents aujourd'hui : « Si nous n'étions pas contents, nous ne resterions pas ici. » Personne n'est venu les « déranger » après leur retour de Bulgarie. Ils sont en bons termes avec les soldats et les gendarmes. Les soldats se conduisent bien et, depuis que le village est grec, personne ne fut expulsé ou brutalisé. Ils ajoutent : « C'est maintenant que nous comprenons ce que c'est la vie! »

STARTISTA : Le sergent de gendarmerie **Alexandre Karidis**, du poste de Startista, dépose que le nommé Velik Kouka, de la bande de Stoyan Philipoff (voir Sirnovo), fut arrêté le 17 novembre à Startista en suite d'un mandat d'amener du juge d'instruction de Drama. Le témoin n'a pas fait de perquisition au domicile de l'arrêté, car un ordre du ministre de la guerre défend

les perquisitions aux gendarmes, si elles ne sont pas formellement ordonnées par un juge d'instruction. Cette mesure a été prise pour ne pas paraître, éventuellement, maltraiter la population. Les villageois ont été invités à déposer les fusils à la gendarmerie et on leur donne 15 francs pour les fusils Manlicher et Mauser et 9 francs pour les Martini. Dix-huit fusils ont été déposés. Le frère de Kouka est recherché pour brigandage.

Janaki Dimitriou Vesmeli, maire. Les habitants de sa commune sont contents d'être Grecs. Si la Bulgarie prenait leur village, ils vendraient leurs biens, iraient à Salonique et, de là, au Pirée.

Nikos Afrentiades, instituteur, originaire de Serrès. Les musulmans ont leur propre école et jouissent de toute liberté religieuse. A son école, il a aussi les enfants des bulgarophones. En tout, il y a cent cinquante-cinq enfants, dont vingt-cinq grécophones. Un petit nombre de parents bulgarophones ne montrent pas toujours du zèle à envoyer leurs enfants à l'école. Il explique ce fait par la propagande bulgare et la mauvaise volonté.

Jlies Jkonomides, pope. Il était à Nevrokop et est arrivé à Startista en 1913. Toutes les femmes et les hommes bulgarophones, avec quelques exceptions, fréquentent l'église. Ils paraissent contents de l'administration grecque. Quelques habitants de la commune

disent bien « qu'on ne sait pas encore quelle langue aura la souveraineté ici ». Les bulgarophones semblent intelligents. C'est ainsi qu'en quelques mois ils ont appris le grec. Ces renseignements sont confirmés par Théodoros Jogas, 62 ans, et son neveu George Jogas, 42 ans, ancien instituteur à Andrinople, Nevrokop et Cavalla.

Nicola Johanno Schoppou déclare que tous les paysans sont contents et ils sont administrés équitablement. Il a une seule observation à présenter : on a utilisé, sur réquisition, les animaux des paysans pour transporter du matériel aux fortifications. Ces réquisitions ne sont pas encore payées (renseignements pris, ces réquisitions seront payées aussitôt le travail terminé. Reiss). Les chèvres, les moutons, etc., qu'on réquisitionne pour l'armée, sont toujours payés. Le prix des vivres a augmenté. Ainsi on payait du temps turc et bulgare 0 fr. 60 l'ocque de viande de chèvre et de mouton, aujourd'hui on le vend 1 fr. 40. Schoppou estime que ce prix est trop élevé et il trouve que la police, par ordre du gouvernement, devrait régler les prix des comestibles. Schoppou se dit content d'être Grec, car, autrefois, il y avait toujours des troubles. Il suppose cependant qu'il y a encore quelques-uns qui sympathisent avec les Bulgares. Au mois d'avril on a arrêté **Jlia Petro**, mais il ne connaît pas la cause de cette arrestation. Petro ne fut nullement maltraité. Il n'est pas revenu. D'ailleurs, personne n'a été maltraité par les gendarmes ou soldats. Il n'y a plus de

comitadjis au village, mais s'il en venait, il en avertirait les autorités.

Schoppou a deux fillettes. La plus âgée ne va pas à l'école parce qu'il en a besoin à la maison; la petite fréquente l'école. Il explique la fréquentation irrégulière de l'école par les enfants bulgarophones par le vagabondage scolaire, qui arrive partout. Personnellement il ne permet pas ce vagabondage.

Georgios Lazaro Terlitchi veut rester et mourir à Startista. Il est content, il travaille et payera ses impôts. Personne ne l'ennuie.

LOFTZE : Nicola Papanthopoulos, maire. Le témoin a été nommé maire au mois d'avril 1914. Il est originaire de Loftze. Il est très content du régime actuel qui est beaucoup mieux que celui d'autrefois. Ni la conduite de la gendarmerie, ni celle des soldats n'a donné lieu à des plaintes. Il n'a aucune connaissance qu'on ait maltraité quelqu'un du village. Personne n'a été arrêté. Il ne pense pas qu'il existe dans la commune encore des sympathies pour les Bulgares (assertion qui me paraît douteuse si l'on examine les dépositions de Loftze des chapitres antérieurs et postérieurs. Reiss).

Vosiki Georgiou Costa, 55 ans, dit que les villageois ont une liberté complète et n'ont pas besoin d'une liberté plus grande. S'il n'y avait pas cette question de

frontière, ses concitoyens seraient « plus que contents ».

Les soldats sont « tout à fait gentils ». Il y a à Loftze, sans doute, des personnes qui sympathisent avec les Bulgares, mais lui, ayant une éducation grecque, est philhellène. Les bulgarophones sont en général les jeunes gens qui ont fait leurs études en Bulgarie. Les soldats bulgares de la frontière se comportent en ennemis avec la population et cela parce qu'ils sont travaillés par les émigrés de la localité (voir chapitre antérieur). Il n'y a pas encore d'instituteur au village, mais il y a un prêtre. Les soldats grecs payent tout et même trop cher. Ainsi l'œuf fut vendu autrefois 2, 5 centimes, il se paye aujourd'hui 10 centimes. Deux œufs se vendent 15 centimes. La vie a renchéri à cause de la crise générale. Les impôts sont les mêmes qu'au temps turc. Il n'y a pas eu de vente judiciaire à Loftze. Le village ne compte pas d'habitants turcs, car il y a manque d'eau et les Turcs ne peuvent pas vivre sans eau. Sécurité absolue, pas de crimes et pas de vols commis par les comitadjis.

TERLIZ : Georgios Nakou, 42 ans, a été nommé maire il y a une année. Il est très satisfait du régime actuel, où règne une entière liberté. Il existe une grande différence entre le régime turc et le régime grec. La propagande bulgare était assez intense du temps turc. A Terliz il y a cent cinq familles chrétiennes et trente-cinq familles de réfugiés turcs qui possèdent leur école et leur mosquée. Ces derniers sont un très bon élément dans le village et tout spécialement ceux de Ljabovo qui ne parlent que le grec. « Tout le monde en a assez des Bulgares, » ajoute le témoin.

Témoignage collaboré par ceux de Vasilius Lazaro Matchos, Dimitrius Johanno Lachos, Johannes Johanno Gemas, Dimitrius Johanno Vatachis.

Thomas Georgiou Komdchoglou, pope, 49 ans. L'école mixte fonctionne depuis 1913 et presque tous les enfants y vont. Il y a cent dix élèves. Parfois les enfants pauvres manquent les leçons, non pas par mauvaise volonté, mais à cause du travail. Les rapports entre la population musulmane et chrétienne sont très cordiaux. Il n'a pas connaissance d'agitation bulgare et celle-ci, s'il y en avait, n'aurait pas de succès. (En ce qui concerne les déportations voir chapitre I a.)

Dimitrius Chrisologos, 60 ans, réfugié du village Ortakeui. Il s'était plaint à la police que les villageois avaient menacé sa famille, fait qui m'a été révélé par un télégramme de la préfecture de Drama. Interrogé, il dit qu'on n'a pas menacé les siens, mais que sa famille a eu peur le jour du combat de frontière entre les soldats et comitadjis bulgares et les soldats grecs, parce qu'on voyait passer dans les rues du village des hommes armés de revolvers. Cette histoire paraît issue de cerveaux d'apeurés.

KROUCHEVO : Constantinos Papachristo, maire. La population est contente du régime actuel. Il y a

quelques mois encore quelques villageois espéraient que le pays redeviendrait bulgare, mais ces sympathies se perdent.

Johannis Samaras est satisfait de son sort. Il a un frère qui est officier de gendarmerie bulgare, mais il n'a pas de relations avec lui et personne ne l'ennuie à cause de cette parenté. Il y a encore des gens qui aimeraient que le pays soit bulgare, surtout parmi ceux qui étaient à la tête de l'organisation bulgare du temps des Turcs, mais ils se tiennent tranquilles. Une propagande bulgare ne trouverait pas d'écho parmi les paysans, car, il y a quelque temps, les comitadjis ont volé cinq cents moutons.

Georgi Tocho, 50 ans, est allé à la rencontre de l'armée grecque. Il est content du régime actuel et ajoute : « Maintenant, Dieu est avec nous, et c'est maintenant que je commence à vivre. »

SAVIAKO : Johannes Hatchi Jlies, 30 ans, est très content, plus content que du temps de l'occupation bulgare. Les paysans sont très libres et peuvent se consacrer à leur travail. Il ne sait pas s'il y a à Saviako des gens qui préféreraient être Bulgares, mais il ne le croit pas. Lui-même était ami des comitadjis lors du régime turc.

Athanase Romandou est satisfait du régime actuel, qu'il trouve beaucoup mieux que le régime bulgare.

Il n'a aucune plainte à formuler. Au temps turc, l'organisation n'était pas bonne et il y avait des gens qui sympathisaient avec les Bulgares. Maintenant, d'après lui, il n'y en a plus.

VETERNA : Dimitrius Jlia Tchakmano, 48 ans, est content de l'administration grecque, mais il trouve que les terres des villageois ne sont pas assez grandes et, par conséquent, le village est pauvre.

Giorgius Petro *alias* **Petrof,** 38 ans, déclare que depuis l'occupation grecque ils sont tranquilles.

Constantino Velikis. L'armée grecque a toujours payé les réquisitions, ce qui n'était pas le cas pour l'armée bulgare. Il est satisfait de l'administration actuelle; s'il ne l'était pas, il serait parti. Comme Velikis est un bulgarophile très connu, je lui demande laquelle des deux armées s'est conduite le mieux. Il répond que le gouvernement qui traite les gens comme ses enfants est assurément le meilleur et ce gouvernement est le gouvernement grec. Chaque service qu'on lui rend est payé. Beaucoup de villageois ont travaillé dernièrement aux ponts et ont été payés.

Il ajoute qu'il est content, s'il ne l'était pas il aurait fait comme les autres. « J'aime la Grèce depuis ma naissance, c'est seulement la force qui m'a contraint de devenir schismatique! »

KATO-POROYA : Dimitrius Ilie Hatchichristou,

53 ans. « Tout le village adore notre royaume grec, personne ne désire un changement. »

Georgius Kalaitchis, 47 ans, cordonnier, déclare qu'il veut vivre en Grec sous le roi Constantin. Si les villageois avaient voulu devenir Bulgares, ils seraient partis avec l'armée bulgare. Le témoin est content, personne ne les ennuie et ils peuvent travailler librement. Ils sont bien plus tranquilles que du temps turc, où il y avait beaucoup d'assassinats.

ANO-POROYA : Ivan Vilikoff, 42 ans, dit que lui et ses concitoyens sont maintenant très bien et contents : « Depuis que le roi Constantin règne ici, nous sommes très contents. »

Dimitrius Tasi, 42 ans, est satisfait du régime actuel et n'a point de plainte à formuler.

Tantcho Kliffa, 57 ans, déclare que les habitants sont contents et vivent bien. Ils sont parfaitement libres. Le témoin a un fils soldat à Athènes.

MATINZE : Dane Vasil, 52 ans, affirme que les gens de son village sont contents du régime actuel.

Dimitri Kotze, 50 ans, confirme les dires de Vasil et ajoute qu'il a un fils qui est soldat à Athènes.

Jovan Dane, 60 ans, se dit aussi content du régime actuel et n'a aucune plainte à formuler. Il ajoute qu'il sera content de voir ses fils faire leur service militaire.

Je me suis occupé aussi de contrôler certaines accusations bulgares concernant des arrestations arbitraires, etc. L'enquête faite auprès des autorités compétentes m'a démontré ce qui suit :

Suivant le journal *Kambana,* numéro du 16 octobre, le nommé Lambros Topouzoff, avec cinq autres bulgarophones de la Macédoine grecque, aurait été trois fois emprisonné à Drama. Il n'aurait été relâché, de même que ses compagnons, qu'après le dépôt d'un cautionnement de 1 000 francs et d'un don de 400 francs. En réalité les nommés Constantin Kirreff et Georges Topal furent arrêtés le 11 mai 1914 pour crime de lèse-majesté en vertu du mandat régulier numéro 13 du juge d'instruction de Drama. Furent également arrêtés pour le même crime : Lambro Topouzoff, Panteli Poulio Pavlo, Vasili Poulio Pavlo, Christo Kokalaki et Marino Pasco Karamarin. Les cinq derniers furent arrêtés le 17 mai 1914 en vertu du mandat numéro 21 du juge d'instruction de Drama. Il leur fut demandé à chacun 100 francs de caution pour leur mise en liberté provisoire. Le nommé Mehmed Tefik, originaire de Koumbalitza, a déposé le 2 juillet 1914 cette somme pour les accusés, sauf pour Karamarin. Le 2 juillet les accusés furent mis en liberté provisoire, excepté le dernier. Mais une nouvelle accusation pour trouble de la paix publique fut lancée contre Karamarin, Georges Topal et Constantin Kireff et ces deux derniers furent de nouveau arrêtés le 6 août en vertu du mandat 506. Furent impliqués dans cette affaire aussi : Lambro Topouzoff, Panteli Poulio Pavlo, Vasili Poulio Pavlo,

Christo Kokalaki, de même que quatre musulmans. Tous furent arrêtés le 19 août sous mandat d'amener 543 du juge d'instruction de Drama. Après clôture de l'instruction toutes ces affaires ont été remises à la chambre d'accusation qui, après examen, a prononcé un non-lieu par arrêt numéro 147 du 18 août 1914. Tous les inculpés ont été mis définitivement en liberté ce même jour. La somme déposée en caution fut reprise par Mehmed Tefik le 30 août 1914, suivant l'acte y relatif numéro 15. Les allégations de Topouzoff sont donc entièrement fausses. Peut-être a-t-il donné des honoraires à un avocat et veut-il les faire passer pour un don. La fausseté de l'allégation Topouzoff est démontrée aussi par le document suivant :

« Aujourd'hui le 31 octobre 1914, à Ziliahovo, et dans le bureau de la sous-préfecture de Zihna, se sont présentés devant nous, sous-préfet de Zihna, K. D. Scouffos et en présence du secrétaire Evang. Zographaki, les nommés Constantin Kireff et Topal Georgi, habitant respectivement les villages de Gornitza et Karlikova, du district de Zihna, et ont pris connaissance des bruits répandus sur leur compte et sur celui de Karamarin, Topal Georgi et autres par Lambro Peti Topouzoff. Selon ces bruits, ils auraient été relâchés des prisons de Drama moyennant un don de 400 francs chacun. Désirant démentir ces assertions sans fondement avancées sur leur compte et sur celui des autres, les comparants ont déclaré et affirmé sous serment que ni eux, ni Panteli Papavasiliou, ni Cristo

Jvan Kalakaloff, ni Kroum Anguel, ni Nicolas Kalachieff, ni Karamarin n'ont donné même un centime comme don pour être libérés et que cette allégation est totalement mensongère.

« Le présent acte a été rédigé et signé par nous, le secrétaire, les susnommés ayant déclaré être illettrés.

« *Le secrétaire,* *Le sous-préfet de Zihna,*
« Evang. Zographakis. K. D. Scouffos.

« Pour copie conforme :
« Ziliahova (même date).

« *Le copiste,*
« A. Triantaffiloudis. »

Dans le document ci-dessus on parle d'un certain Kroum Anguel. Celui-ci a été impliqué dans l'affaire suivante : Kroum Angelo Theochali et Nicola Chalatzi étaient accusés d'assassinat de Grecs habitant Prosotchani et du crime de lèse-majesté. Ils ont été arrêtés le 8 avril 1914 en suite du mandat d'amener numéro 74 du même jour, émis par le juge d'instruction de Drama. L'instruction terminée, la chambre d'accusation, par son arrêt numéro 40 du 17 juin 1914, a prononcé un non-lieu. Les deux accusés furent mis en liberté le 18 du même mois. Ils n'ont pas été mis en liberté provisoire et, ainsi, ils n'ont déposé aucune caution et ils n'ont donné aucun pourboire.

Le journal bulgare *Narodni Prava,* du 24 novembre, avait rapporté que trente-deux Bulgares, origi-

naires de Kilkih et arrivés le 22 octobre à Dedeagatch, se seraient plaints des autorités grecques de Salonique qui les auraient maltraités. Le consul de Bulgarie de cette ville a déclaré aux autorités qu'il n'a jamais entendu de plaintes de la part de ces voyageurs qui, cependant, se sont présentés chez lui pour le visa de leurs passeports.

Par lettre du 12/25 septembre 1914 le consulat de Bulgarie à Salonique se plaignait qu'un sujet bulgare, Jvan Nicoloff, de Kalaidji-Déré, âgé de 30 ans, est allé le 16 janvier de l'année courante à Drama, mais n'en est revenu, ayant été arrêté et mis en prison à Drama. L'enquête sur ce cas a démontré que Jvan Nicoloff n'est pas allé à Drama, mais à Xanthie (Bulgarie), où il travaille dans l'établissement de Gavriel Michailoglou, établissement qui a été saisi et mis aux enchères par les autorités bulgares après l'expulsion de Michailoglou, qui se trouve actuellement, comme réfugié, à Serrès. L'établissement fut acquis par un Bulgare.

Le ministre de Bulgarie à Athènes a protesté contre l'arrestation d'un nommé Athanase, père du prêtre Jlia Athanasiou, de Kastoria (Macédoine occidentale). L'arrestation du susnommé a été motivée par le fait qu'on a trouvé chez lui des cartouches et une bombe. Athanase a été transporté à Athènes, où il habite sous la surveillance de la police.

Vasili Manoloff, se disant gendarme, pénétra, trompé par le brouillard, prétend-il, sur le territoire grec. Porteur d'un fusil il fut arrêté, mais cette arrestation ne fut pas maintenue et il fut mis en liberté. Au lieu de rentrer en Bulgarie il rôda, d'une manière suspecte, dans les villages des environs de Serrès. Il fut de nouveau appréhendé et emmené à Larissa. Après la déclaration du ministre de Bulgarie à Athènes que Monoloff était réellement gendarme, il a été reconduit au poste frontière bulgare le plus proche par la police de Serrès. Le protocole de cette conduite doit se trouver au ministère des Affaires étrangères.

D'après une note verbale du ministre de Bulgarie à Athènes, le nommé Christo Dascaloff, douanier du piquet frontière de Stergatch (arrondissement de Nevrokop), aurait été arrêté par les autorités frontières grecques et conduit à Serrès. Renseignement pris, j'ai su que Dascaloff s'est en réalité enfui de Bulgarie et se trouve actuellement à Drama comme employé de la Société macédonienne des tabacs. Il vit très tranquillement et se conduit d'une façon parfaite.

Suivant une note verbale du ministre de Bulgarie à Athènes, les nommés Stoitcho Boyodjieff, marchand de vin, Ango Mouhtarat, rentier, et Tentcho Gueleff, cordonnier, auraient été expulsés. En réalité ils sont tranquillement à Salonique et les autorités affirment que, jamais, on n'a pensé à les expulser.

Du côté bulgare on a prétendu que la femme et les deux enfants de Nedelko Petroff auraient été emmenés par l'armée grecque lors de sa retraite de Thrace. (Note verbale du ministre de Bulgarie à Athènes.) En réalité Nedelko Petroff avec sa femme et ses enfants se sont enfuis de la Thrace bulgare et se sont fixés à

Thassos. Petroff, par sa conduite, a cependant donné naissance à des soupçons et, par mesure de précaution, on voulait le déplacer, mais il s'est enfui avant en Bulgarie. Sa femme vit actuellement à Drama. Elle ne désire nullement partir et voudrait que Petroff rentre aussi.

Le ministre de Bulgarie à Athènes s'est plaint de l'expulsion de quatre familles bulgares de Poroya, expulsion ayant eu lieu le 7 mai 1914. Ces familles : Mitschi Dragoman, Mita Timi, Petro Linko et Mita Simo n'ont pas été expulsées, mais elles sont parties volontairement avec la permission préalable de l'autorité compétente.

La jeune fille bulgare Angeliki Stavoff, réclamée par le ministre de Bulgarie à Athènes, a déclaré qu'elle désire rester en Grèce avec son père adoptif Dimitri Drontso, de Doxato (province de Drama), qui l'avait sauvée des massacres turcs. Elle refuse de rentrer en Bulgarie.

L'enquête concernant une nouvelle réclamation au sujet des familles soi-disant expulsées de Poroya a donné le résultat suivant : 1° Les familles Jvan Sougareff et Dimitri Sougareff sont parties pour éviter le service militaire à leur fils; 2° le nommé Petro Leokoff est parti pour la Bulgarie avec la permission des autorités, et cela pour amener sa famille en Grèce. Il n'est pas rentré; 3° le nommé Vangheli Manos s'est enfui après l'arrestation du comitadji Chr. Kyroff, qui l'avait dénoncé comme receleur de la bande; 4° le nommé Jvan Gaida est parti pour ramener cinq cents

moutons volés par son fils et d'autres comitadjis sur territoire grec. Il n'est pas rentré, et son fils a été tué dans un engagement d'une patrouille avec des comitadjis.

Il n'y a donc aucune expulsion de Poroya, expulsion qui doit être motivée par une procédure spéciale. Les habitants susnommés sont partis de leur propre gré et pour les raisons énoncées.

La note suivante est la continuation de cette affaire.

Note verbale : le 1er et le 6 mai 1914 sont arrivées au village de Kolarovo huit familles bulgares originaires du village Gorni-Poroya (Grèce), expulsées par les autorités grecques. Aucun délai ne leur a été accordé et il ne leur a pas été permis d'emmener leur bétail. On a retenu deux cents moutons à la famille Jvan Gaidoff (Gaida). Jusqu'à la frontière (Vlassitza), ces familles étaient escortées par des soldats ou des agents de police qui ne les laissaient partir qu'après leur avoir extorqué de l'argent. Ainsi à Vanghel Lienoff (Leokoff?) on a pris trois livres turques et à Sofia Dimitrova une demi-livre. On dit aussi qu'on expulsera de Gorni Poroya incessamment quarante-trois familles bulgares et qu'on installera à leur place des familles grecques.

En réalité (voir la note précédente), Ango Gaidoff (Gaido), fils de Ivan Gaidoff, a volé au mois de mai, à la tête d'une bande de comitadjis, cinq cents moutons appartenant au nommé Ghitsa et a assassiné les cinq bergers. La bande a été poursuivie par une patrouille et, dans le combat, cinq comitadjis, parmi lesquels

Ango Gaidoff, furent tués. Chr. Kyrou fut blessé et fait prisonnier. Celui-ci dénonça Vangheli Lienoff (Leokoff?) et les femmes Sophie Mita Gaidoff et Dimitrova Ango Gaidoff comme receleurs de la bande. Ces personnes ont demandé et obtenu la permission de partir. Elles sont parties avec leur bétail et leur mobilier et ont été remises au poste frontière bulgare sans se plaindre le moins du monde de ce que dit la note verbale. L'escorte militaire était nécessaire, car il y a une zone militaire le long de la frontière. Quant aux moutons retenus, ce n'étaient que les moutons volés qui ont été confisqués et rendus à leur légitime propriétaire. Une expulsion de quarante-trois familles n'a jamais eu lieu à Poroya.

Enfin j'ai pu constater, par les correspondances entre le ministre des Affaires étrangères, le gouvernement et les organes de police, qu'il y a actuellement dans la province de Kilkich quarante familles bulgarophones, réfugiées de la Thrace turque, qui vivent tranquillement avec les réfugiés grecs de cette province.

Les témoignages que j'ai recueillis sont très intéressants et cela d'autant plus que j'ai interrogé surtout des gens connus pour leurs anciennes sympathies pour la cause bulgare. Il va sans dire qu'il est impossible de croire à toutes les affirmations de loyauté absolue et même d'amour pour les autorités grecques, que les bulgarophiles les plus avérés m'ont faites. Ces gens, instruits par le long joug turc qu'ils ont subi et terrorisés par la pression des comitadjis qu'ils avaient

à supporter, ont appris à se méfier des paroles et à être prudents. Il est certain aussi que beaucoup d'entre eux, voyant un inconnu qui les interroge, se sont dit que leurs paroles seraient communiquées au gouvernement hellénique, ce qui les aura empêchés de me dire tout ce qu'ils avaient sur le cœur. Je ne me fais donc aucune illusion sur le fait que je n'ai pas pu tout savoir. D'ailleurs, je crois impossible qu'une enquête de ce genre, aussi minutieuse qu'elle soit, arrive à connaître tous les détails. Mais, en dehors de cette réserve, je suis cependant persuadé que mon enquête m'a permis d'acquérir une idée générale sur l'esprit qui règne parmi la population macédonienne de vos nouvelles contrées que j'ai visitées.

Je crois qu'il faut diviser cette population en deux catégories : la catégorie de ceux qui déjà actuellement sont entièrement satisfaits et ne demandent plus de changement de régime, et la catégorie des gens qui, tout en vaquant tranquillement à leurs affaires, sont encore plus ou moins sous la coupe des influences venant du dehors. Je me hâte de dire que cette seconde catégorie est bien moins nombreuse que la première et j'ai nettement l'impression que dix ans de tranquillité l'assimileront parfaitement.

Les gens de la première catégorie n'ont donc dit que la vérité en m'affirmant qu'ils sont parfaitement contents d'être citoyens hellènes et qu'ils désirent le rester. Le « contentement » des seconds doit être interprété dans ce sens qu'ils n'ont rien pour se plaindre de leur traitement par vos autorités, mais

qu'ils ne se fient pas trop à la stabilité de l'état actuel des choses et qu'ils veulent se ménager les bonnes grâces du successeur éventuel. Quelques-uns même désirent un changement de nationalité. Des dépositions confirmant cette façon de juger les dispositions de ces gens sont par exemple celles de Nicos Afrentiades, instituteur, et Jlies Ikonomides, de Startista. Le premier constate la mauvaise volonté de quelques parents bulgarophones à envoyer leurs enfants à l'école, le second cite l'opinion de quelques habitants de la commune qui disent « qu'on ne sait pas encore quelle langue aura la souveraineté dans le pays ». L'agitation bulgare actuelle sera traitée dans un chapitre spécial. Quant aux Grecs, qui forment avec les Turcs la majorité dans la plupart des contrées de la Macédoine grecque que j'ai visitée, ils sont naturellement enchantés que leur rêve d'être rattachés à la grande patrie se soit enfin réalisé.

Au cours de mon enquête j'ai eu également l'occasion de connaître votre administration dans les nouvelles provinces. Il va sans dire que je n'ai pas pu l'étudier dans tous ses détails, ce qui n'était d'ailleurs nullement mon but, mais j'ai pu la juger dans ses rapports avec la population. Malgré que l'organisation de cette administration a dû être des plus difficiles pour votre pays, vu qu'il n'a pas été préparé à cet agrandissement subit et formidable et que, par conséquent, les hommes capables de remplir les fonctions administratives ont dû vous manquer un peu, les résultats sont quand même très satisfaisants. En dehors

des incursions des comitadjis bulgares dans les contrées frontières, une tranquillité et sûreté parfaites règnent dans tous les endroits que j'ai parcourus. Et ce n'est pas peu dire, car les habitants de maint village me racontaient que, du temps turc, les routes étaient impraticables pendant la nuit et que, même le jour, les voyageurs et paysans étaient exposés aux attaques des bandes.

Le service de sûreté est fait par la gendarmerie et par les soldats de l'armée. Les deux sortes de militaires ont su amener la sécurité dans le pays. Mais, quand la paix européenne sera revenue et quand, ce qui est à prévoir, votre Macédoine prendra un grand essor et que les communications internationales se multiplieront de plus en plus, votre gendarmerie sera-t-elle à la hauteur pour combattre efficacement le crime de ruse qui se développera également à mesure de la richesse du pays? Je ne le crois pas.

Votre gendarmerie est trop militaire et trop peu policière. Jusqu'à maintenant ce défaut a été très peu senti en Macédoine, où le rôle de la gendarmerie était surtout celui de surveiller la sécurité des routes, etc., tâche qui peut à la rigueur aussi être remplie par des soldats. Dans la vieille Grèce, pourtant, le défaut d'une instruction policière a été déjà remarqué, et des gens avisés, comme le lieutenant-colonel Troupakis, chef de la gendarmerie macédonienne, l'ont signalé. Votre pays a voulu y remédier en faisant appel à des instructeurs italiens. J'ai vu leur œuvre à Salonique. Ils ont réussi à vous instruire des militaires parfaits dont la

tenue est élégante et irréprochable, mais ils sont trop peu policiers. Il me semble donc que vous aurez à réorganiser non pas la gendarmerie telle quelle, mais le service policier de la gendarmerie.

A l'heure actuelle les relations entre les gendarmes et les habitants de votre Macédoine, que j'ai parcourue, paraissent bonnes. Je n'ai pas enregistré, malgré mon insistance sur ce point (car même dans les pays anciens la gendarmerie n'est pas toujours au mieux avec le peuple), des plaintes contre les gendarmes, excepté dans un seul cas, celui de Dimitri Miloff, qui avait reçu des gifles pendant son transport à Drama. Miloff m'en a d'ailleurs parlé sans acrimonie et sans s'en plaindre.

Toutefois, je crois qu'il est dans l'intérêt d'une bonne assimilation des nouveaux sujets d'éviter de tels incidents dans la mesure du possible.

Je vous signalerai tout spécialement la bonne harmonie que j'ai trouvée entre vos soldats et les habitants des villages de la frontière que j'ai visités. Soldats et officiers vivent vraiment en excellents termes avec les villageois. Je crois que cette bonne harmonie est un excellent facteur, non pas seulement pour assurer une rapide assimilation de la population indigène, mais aussi pour leur faire accepter facilement une grosse charge à laquelle ils n'ont pas été habitués jusqu'à maintenant : le service militaire de leurs fils.

L'autorité militaire me paraît aussi s'occuper à ne pas brusquer les Macédoniens. Ainsi j'ai enregistré la défense faite par elle aux gendarmes de procéder à des perquisitions, si celles-ci ne sont pas ordonnées

par un magistrat judiciaire (déposition du sergent Karidis, de Startista). Cette mesure de prudence me paraît même un peu excessive, car la gendarmerie devra souvent, dans l'intérêt d'une bonne justice, procéder à des recherches rapides et même à des perquisitions non ordonnées par un magistrat judiciaire, en cas de flagrant crime ou délit par exemple. Il est vrai que, pour cela, la gendarmerie doit avoir reçu, pour procéder avec le doigté nécessaire, une bonne instruction professionnelle policière qu'elle n'a pas encore aujourd'hui.

L'administration militaire veille également à ce que toutes les réquisitions qu'elle fait soient payées. Cela change les Macédoniens du régime bulgare où, comme je le démontrerai plus loin, beaucoup de réquisitions ont été faites, mais on oubliait de les payer. Tous les témoins entendus à ce sujet sont d'accord, sauf Nicola Johanno Schoppou, qui se plaint du non-payement des réquisitions pour les fortifications. Cette plainte n'est pas justifiée, car, renseignement pris, j'ai su que le travail n'est pas encore terminé et que tout sera réglé après la fin des travaux.

L'administration civile me semble aussi pénétrée de l'esprit d'équité. Nulle part je n'ai constaté des excès. J'ai vu également avec satisfaction que votre gouvernement ne néglige pas l'élément musulman en confiant des hautes charges, comme celle de préfet, à des musulmans. J'ai eu le plaisir de travailler avec le préfet de Drama, M. Ali Naipzadès, et j'ai pu me rendre compte combien la largesse de vue du gou-

vernement de mettre un musulman à la tête du district vous a attiré la sympathie de la population turque. Je crois qu'il serait excellent de multiplier l'emploi des musulmans dans les charges publiques d'État — et non pas seulement dans des charges communales — dans tous les endroits qui possèdent une nombreuse population turque.

En plusieurs endroits j'ai constaté que la vie est devenue plus chère depuis l'occupation grecque (voir Startista et Loftze). J'ai fait la même remarque en Macédoine serbe. Il est incontestable que l'état actuel de l'Europe est une des causes de ce renchérissement. Toutefois il n'explique pas tout. Je crois qu'une des causes les plus importantes de la cherté de la vie est l'exploitation des fonctionnaires et militaires. Les paysans demandant à ceux-ci des prix élevés ne veulent plus les réduire pour les autres. Ceci m'a été confirmé aussi en Macédoine serbe et la déposition de V. Georgiou Costa, de Loftze, disant : « les soldats grecs payent tout et même trop cher » paraît corroborer cette confirmation. En tout cas la cause du renchérissement ne peut pas être les impôts, puisque ceux-ci sont restés les mêmes que du temps turc. Ce renchérissement de la vie est un point que les autorités locales et des districts ne devraient pas perdre de vue. Il est important pour l'assimilation de la population indigène.

J'arrive enfin aux récriminations bulgares. La lecture de mes notes détaillées montre leur manque de fondement. Je suis étonné que le gouvernement bulgare, avant de présenter des réclamations diplomatiques, n'ait pas procédé à des enquêtes plus approfondies qui lui auraient démontré l'inanité des plaintes.

* * *

Il a.

DRAMA : Aucun Turc ne fut expulsé. Toutefois, un certain nombre de Turcs sont partis de leur propre gré, soit qu'ils avaient des parents en Turquie, soit qu'ils préféraient vivre dans leur ancien pays. Ces Turcs prenaient régulièrement leurs passeports à la préfecture et ne voulaient pas même faire une déclaration de nationalité turque. Ils préféraient les passeports grecs aux passeports turcs. Le sort des biens des Turcs émigrés sera décidé par la commission gréco-turque, qui procédera aussi à l'estimation de la valeur des biens des Grecs expulsés de Turquie.

INTZES : **Sali**, fils de **Hatchi Hamed**, adjoint au maire. Le témoin était déjà mouchtar du temps turc. Il y a cinq ou six mois, treize familles sont parties. Quelques-unes avaient leurs parents en Turquie et elles craignaient une guerre imminente.

TERLIZ : **Hafus Ismaïl**, hodja, 32 ans et **Rachip Shïd**, mouchtar, 50 ans. Le hodja s'est enfui lors de

l'occupation bulgare et est revenu après l'entrée de l'armée grecque dans le village. Il y avait cent quinze familles turques à Terliz, maintenant il y en a soixante-dix et, en plus, les familles des réfugiés musulmans. Au mois de mai de l'année courante, dix familles ont émigré en Turquie. Elles craignaient que ce qui s'était passé au temps bulgare ne se répétât de nouveau. En effet, les Bulgares avaient tué trente-cinq familles, soit soixante-dix personnes de 15 à 70 ans.

ANO-POROYA : Ali Banuch, 60 ans. Il y avait cent familles turques dans le village; quinze sont parties lors de l'arrivée des Bulgares, trois sont parties après l'occupation grecque, parce qu'elles avaient des parents en Turquie.

Sali Hassan, 60 ans. Les Bulgares, en se retirant, leur ont demandé de les accompagner, mais ils ne l'ont point fait.

Après l'occupation grecque, un certain nombre d'habitants turcs ont donc émigré. Il était intéressant de rechercher la cause de cette émigration. Pour cela j'ai interrogé quelques musulmans dans les différentes localités que j'ai visitées. Il paraît ressortir des réponses données qu'il y a eu trois causes de cet exode : 1° les Turcs ne voulaient pas vivre dans un pays qui n'est plus turc; 2° ils avaient des parents en Turquie et 3° ils avaient fait de telles mauvaises expériences, lors de l'occupation bulgare, qu'ils craignaient de les voir

se renouveler. En effet, les Bulgares, soldats et comitadjis, avaient tué, comme il sera montré plus loin, un tel nombre d'habitants musulmans, qu'on a bien l'impression qu'ils voulaient exterminer cet élément dans les territoires occupés par eux. Je ne crois pas qu'on puisse attribuer l'exode des musulmans, d'ailleurs relativement minime, à une faute de l'administration grecque, car les dépositions du chapitre suivant démontreront que l'élément turc, au moins le paysan turc, paraît satisfait du nouveau régime.

*
* *

II b.

INTZES : Sali, fils de **Hatchi Ahmed**, adjoint, originaire d'Intzes, était déjà mouchtar du temps turc. Lui et ses coreligionnaires sont très contents du régime actuel. Ils sont parfaitement libres dans l'exercice de leur religion. Le témoin n'a aucune plainte à formuler contre les fonctionnaires et les gendarmes, mais il a une observation à présenter : dans la maison d'un habitant musulman du village, une chambre est occupée par un ouvrier ou technicien qui travaille à la construction du pont. Ce fait gêne le citoyen propriétaire de la maison. Les impôts sont les mêmes

que du temps turc. Ils n'ont pas encore payé l'impôt foncier de cette année.

TSAKRILI : Dourmouch, mouchtar du village. Sur la demande : « Êtes-vous content du régime actuel? » il répond : « Est-ce une question? Assurément nous sommes contents et nous sommes beaucoup mieux que sous le régime turc, où nous avions beaucoup à souffrir. »

PROSOTCHANI : Vasili Theodoro Jungurli, Athanas Johanno Toplio, Christacos Athanasi Miltchovlo et **Dimitri Johanno Bosioglou** disent que les enfants musulmans vont à leur école, qui est entretenue par la communauté musulmane.

SIRNOVO : Evangelos Johanno, 70 ans, maire. Lors de l'occupation bulgare, des enfants musulmans furent baptisés, mais tous les musulmans sont revenus à leur religion et l'exercent librement.

Yachya Ali, 55 ans, est de Nevrokop et s'est retiré avec l'armée grecque. Il est naturalisé par le traité de Bucarest. Il déclare : Il n'y a aucune différence entre les chrétiens et les musulmans. Ils sont tous égaux. Le gouvernement grec a installé les réfugiés musulmans dans les terres du fisc et quelques-uns d'entre eux, qui n'avaient pas d'animaux, comme **Ibrahim Lakali**, en ont reçu de l'État. Il a cultivé la terre qu'on lui a donnée et a produit cette année environ 200 ocques

de tabac qu'il a déjà vendu à 4 francs l'ocque. Il a six enfants qui vont à l'école. Cette dernière appartient à la communauté musulmane. Ils voudraient avoir un instituteur grec pour leur enseigner la langue grecque, car ils sont décidés à rester ici. A Nevrokop, du temps turc, leur vie était plus pénible, car ils étaient forcés de distribuer beaucoup de bakchiches.

KATO-VRONDOU : Mehmed Latif, mouchtar. A Kato-Vrondou, il y a deux cent vingt familles dont cent musulmanes. Les musulmans ont leur école, qui est entretenue par la communauté turque, comme au temps turc. Ils possèdent également leur mosquée et une pleine liberté religieuse. « Entre les mains de la Grèce, nous sommes plus contents qu'entre les mains de la Turquie, » dit-il. Les habitants ont payé leur dîme du tabac, les autres impôts ne sont pas encore payés. La dîme est du même montant que du temps turc, mais ils peuvent la payer en deux tranches, ce qui est plus facile que dans le temps où il fallait payer d'une seule fois.

Johanno Michael Pramatakis, ancien maire, dit : « Nous sommes contents du régime actuel. Nous deviendrons encore meilleurs qu'avant 1902 (schisme). Maintenant nous sommes unis et nous avons élu à l'unanimité, musulmans et chrétiens, un maire musulman et deux adjoints chrétiens. »

STARTISTA : Nikos Afrentiades, instituteur. Les musulmans ont toute liberté religieuse.

Ali Efendi Hadchioglou, hodja, 40 ans, **Suleiman Arslan**, mouezin, 54 ans, et **Husni Ali**, mouchtar, réfugié de Nevrokop. Les musulmans peuvent exercer librement leur religion et ils possèdent leur école. Dans le temps, il y avait deux mosquées à Startista, mais une fut détruite par les Bulgares. Le minaret de l'autre a été également détruit et la mosquée transformée en église. Lorsque l'armée grecque arriva, le commandant leur a demandé pourquoi ils n'exerçaient pas leur culte et, mis au courant de la situation, il a immédiatement donné l'ordre de leur restituer la mosquée et leur a recommandé d'exercer librement leur religion comme au temps turc. Les musulmans de la commune sont contents et reconnaissants. La preuve de ce fait est que le mouezin, lors de son entrée au village, m'a dit spontanément ses sentiments, malgré qu'il me prenait et mon compagnon pour des commis voyageurs. Les soldats se comportent comme des « frères ». Les habitants sont actuellement plus contents qu'au temps turc. Quand les musulmans fêtaient le Beyram on leur a permis de jouer du tambour, de tirer des coups de fusil et de s'amuser comme ils voulaient. Mes témoins m'affirment : « Du temps turc nous étions comme des pendus *(sic)*, aujourd'hui nous savons ce que c'est la justice. » Les Bulgares leur avaient pris le tapis, la pendule, etc., de la mosquée. L'armée grecque a retrouvé ces choses et les a restituées. Tout est tranquille et il règne une sécurité bien plus grande que lors du régime turc. Les musulmans sont en très bons termes avec les chrétiens.

De plus, **Husni Ali** raconte qu'il s'est retiré avec l'armée grecque et qu'on lui a donné quatre mules pour transporter ses effets.

Sali Mustapha, 45 ans, ancien sergent de l'armée ottomane (cavalerie), est très satisfait du régime actuel. Il avait sa famille à Startista et il s'y est établi. Lui et ses coreligionnaires ne peuvent nullement se plaindre des autorités grecques ni des concitoyens chrétiens.

TERLIZ : Georgios Nakou, maire, 42 ans. Les Turcs ont leur école et leur mosquée.

Les Bulgares avaient détruit le minaret et transformé la mosquée en église. Les Turcs sont un très bon élément dans le village, spécialement ceux de Ljabovo qui ne parlent que le grec.

Thomas Giorgiou Komdchoglou, pope, 49 ans. Les rapports entre la population musulmane et chrétienne sont très cordiaux.

Hafus Ismaïl, 32 ans, hodja, et **Rachid Saïd**, 50 ans, mouchtar. Les témoins étaient déjà au village lors du temps turc. Le hodja s'est enfui à Cavalla pendant l'occupation bulgare. Il est revenu avec l'armée grecque. Il y avait à Terliz cent quinze familles turques, aujourd'hui il n'y en a plus que soixante-dix et, en plus, les familles des réfugiés. La communauté musulmane a son école et sa mosquée qui fut prise par les Bulgares et transformée en église. Depuis l'entrée de l'armée

hellénique, les habitants sont absolument libres d'exercer leur culte. Les musulmans sont bien plus contents maintenant que du temps turc, « car aujourd'hui ils se sentent plus hommes et plus nobles ». « Autrefois ils ont dormi avec le pantalon, aujourd'hui ils savent qu'il faut l'enlever. » La sûreté est plus grande parce qu'il n'y a plus de comitadjis. « Autrefois nous ne pouvions pas sortir de notre maison, aujourd'hui nous pouvons aller loin sans être molestés. » Ils n'ont aucune plainte à formuler.

Arif Ibrahim, 45 ans, réfugié du village Ljabovo (Bulgarie), grécophone. Le témoin s'est enfui en accompagnant l'armée grecque. Il a loué des terres à Terliz, terres qu'il travaille. Il est content du résultat de son travail qui a produit cette année environ 100 ocques de tabac. Il ne l'a pas encore vendu, mais le prix sera à peu près de 4 francs l'ocque. Il laboure 2 250 mètres carrés qu'il a loués de façon à ce que la moitié de la production appartienne au propriétaire du terrain, l'autre moitié est à lui. La production totale de ses terres est de 200 ocques. Personne ne l'ennuie et il va à la mosquée et exerce librement sa religion.

DEMIR-HISSAR : Osman Ahmed, imam, 60 ans, et **Mehmed Ibrahim**, imam, 48 ans. Le gouvernement grec leur a rendu toutes leurs mosquées, confisquées par les Bulgares, et ils peuvent exercer librement leur culte. Il ajoute : « Nous ne disons pas cela pour

flatter, mais nous sommes contents de toute notre âme du régime grec. Pendant le régime turc nous n'osions pas sortir à une distance d'une heure de la ville, aujourd'hui nous sommes beaucoup plus libres que jamais. »

Les musulmans sont traités sur le même pied que les autres et ils sont en bons termes avec les chrétiens. En résumé, ils jouissent d'une plus grande liberté que du temps turc.

VETERNA : Saïd Mehmed Ali, 40 ans, cultivateur. La mosquée fut détruite par les Bulgares. Les Grecs la leur ont rendue et ils l'ont sommairement réparée. Les musulmans du village ont leur école et un hodja. Ils possèdent toute liberté religieuse et ils sont plus contents qu'ils l'étaient sous le régime turc.

Osman Elmas, 40 ans, originaire de Kolarovo, du Kaza de Petritch (Bulgarie), s'est retiré avec l'armée grecque et est arrivé à Veterna le 15 août 1913. Les autorités grecques ont installé les musulmans fugitifs du territoire bulgare. Les deux premiers mois, où ils n'avaient pas de terre, on leur a donné du pain. Après avoir reçu des terres, les musulmans ont pu, cette année (1914), obtenir leur nourriture par leur propre travail. Quelques familles musulmanes (dix à douze) sans hommes sont nourries par le gouvernement grec. Tous ces musulmans sont très contents et ils ont l'intention de rester dans le pays.

KATO-POROYA : Roustem Tossoun, 40 ans. Les Grecs ont rendu aux musulmans leurs mosquées confisquées par les Bulgares, et cela fut même le premier acte du commandant grec après l'occupation du village. Les musulmans ont toutes les libertés religieuses et leur école. Ils n'ont jamais été aussi contents pendant le régime turc que maintenant. Personne ne les ennuie. Les autorités les traitent très cordialement et, quand les musulmans ont une affaire avec un Grec, « on examine d'abord l'affaire du premier et ensuite celle du Grec ».

Suleiman Jbrahim, 46 ans, rentier-cultivateur, lieutenant de réserve du 56e régiment de la 4e division de l'armée ottomane, confirme les dires de Tossoun. Les musulmans sont très libres maintenant. Lorsque les Bulgares étaient au village il n'aurait pas pu sortir avec le costume qu'il a sur lui, parce qu'ils le lui auraient enlevé! Il veut rester à Kato-Poroya, car il s'y trouve bien. « Un homme ne quitte jamais la tranquillité pour aller trouver des souffrances! » dit-il.

ANO-POROYA : Ali Banuch, 60 ans. Les Turcs de l'endroit sont contents parce qu'on les traite comme des frères. Banuch ajoute : « Je jure que pendant le régime turc nous avons trop souffert. Les Turcs n'ont jamais pris soin de nous, nous étions comme abandonnés. Maintenant je peux dormir au milieu de la rue en pleine sécurité et, quand je rencontre une patrouille, elle me laisse passer. » Les musulmans ont

leur mosquée et exercent librement leur culte. Banuch, si cela était nécessaire, enverrait aujourd'hui son fils à l'armée grecque. Les soldats sont « gentils », et quand ils rencontrent les femmes turques, ils tournent la tête de l'autre côté.

Sali Hassan, 60 ans, dit : « Dieu soit béni, depuis l'entrée de l'armée grecque nous sommes plus que contents. »

MATINZE : Mustapha Ali, 40 ans, hodja, et **Osman Ali**, 35 ans, hodja. Les musulmans de leur village sont très contents du régime actuel. Lors de l'occupation bulgare ils ne pouvaient pas sortir de leurs maisons pendant quarante jours, l'armée grecque les a sauvés. Ils ont toutes les libertés religieuses, de même que les libertés civiques. « Aujourd'hui c'est beaucoup mieux que du temps turc où il y avait les comitadjis qui nous inquiétaient toujours. »

Il résulte des témoignages que j'ai reçus, de même que des observations que j'ai pu faire au courant de mon voyage d'enquête, que l'élément musulman de vos nouvelles provinces est satisfait du régime grec. Il est vrai que mes témoins sont des paysans, des petits commerçants ou des membres du clergé et des instituteurs. D'après les renseignements que j'ai eus, les grands propriétaires turcs sont moins satisfaits de l'état actuel des choses et presque tous sont partis pour la Turquie. Cela se comprend aisément. Ces grands propriétaires jouissaient, du temps turc, de

privilèges qui ne sont plus compatibles avec un État moderne, où l'on cherche à protéger même le plus petit. La grande propriété terrienne disparaît de plus en plus des États modernes au détriment du « seigneur des tchifliks », mais à l'avantage du petit propriétaire agriculteur. D'ailleurs, j'ai pu constater que vos autorités ne confisquent pas simplement les terres des grands tchifliks turcs, mais elles les louent pour les faire cultiver par les réfugiés. Leurs propriétaires en tirent donc encore un avantage appréciable. De plus, les Turcs riches des grandes villes, comme Salonique par exemple, ne peuvent pas oublier leur faste du régime turc, où le petit, le paysan, ne comptait pas.

Le régime égalitaire des États modernes ne leur convient pas, et ils préfèrent se retirer en Turquie où ils croient pouvoir jouer encore le rôle du temps passé. Hélas, ils pourraient bien se tromper!

Le Turc du peuple, le paysan, ne comptait guère dans l'empire ottoman. Il était la bête de somme, le corvéable. Il s'en rend compte maintenant où il peut comparer les deux régimes. Qu'y a-t-il de plus éloquent pour prouver ce que je dis que le cri du hodja et du mouchtar de Terliz : « Aujourd'hui nous nous sentons plus hommes, plus nobles! » Ou bien les mots du vieux mouchtar Dourmouch, de Tsakirli : « Est-ce une question? Assurément nous sommes contents et nous sommes beaucoup mieux que sous le régime turc, où nous avions beaucoup à souffrir. » Enfin le cri du cœur du mouezin de Startista prouve également qu'il y a quelque chose de changé dans l'esprit du

musulman de la Macédoine grecque : « Du temps turc nous étions comme des pendus, aujourd'hui nous savons ce que c'est la justice! » Qu'on relise les dépositions et surtout les phrases que j'ai reproduites dans leur texte original, et l'on se rendra compte que le musulman de vos nouvelles provinces voit nettement qu'il est beaucoup mieux sous l'autorité grecque qu'il ne l'était sous la domination turque. Les déclarations de satisfaction du régime grec me paraissent parfaitement sincères, preuve en est le petit incident à Startista où, à notre arrivée au village, le vieux mouezin Suleiman Arslan nous fait spontanément un grand éloge de la façon dont se comportent les Grecs. Comme il nous l'a avoué plus tard, il nous avait pris pour des commis voyageurs. A cette catégorie de gens on ne fait pas « l'article » spontanément et sans intérêt, si l'on n'est pas sincère!

L'autorité civile et militaire grecque s'est attaché également l'élément musulman par sa conduite envers la religion. Les Bulgares, dans leur désir de tout « bulgariser », ont détruit ou transformé en églises les mosquées. Beaucoup de musulmans furent baptisés de force. L'armée grecque arrive et son premier soin est de rendre les mosquées au culte mahométan. D'ailleurs l'armée serbe a pratiqué de même en Macédoine serbe. De plus les autorités militaires et civiles grecques encouragent la population musulmane à exercer sa religion. Ce sont là des mesures doublement sages. D'abord le paysan musulman, simple et très croyant, respecte et est reconnaissant à celui qui a respecté ses sentiments

religieux. Ensuite, en ne faisant pas de différence entre la religion orthodoxe et la religion musulmane, le gouvernement grec montre aux mahométans qu'il ne faut pas nécessairement être Turc pour pouvoir exercer librement le culte de Mahomet. Le musulman s'attachera ainsi très vite à son nouveau pays.

J'ai déjà parlé, dans un chapitre précédent, de l'excellente mesure prise par le gouvernement grec d'appeler à l'administration tant provinciale que communale de nouveaux citoyens de religion musulmane.

J'insisterai encore sur un point qui me paraît important et qui vient corroborer ce que j'ai dit plus haut : c'est le fait que des musulmans de localités aujourd'hui bulgares ont préféré se réfugier sur terre grecque que d'émigrer dans l'empire ottoman. N'est-ce pas une preuve que le paysan musulman macédonien, ayant connu les deux régimes, turc et grec, voit nettement où se trouve pour lui le plus de liberté? Il faut ajouter qu'un enquêteur désintéressé, comme moi, ne peut que louer les autorités qui traitent ces émigrés, qui, en somme, sont des étrangers pour eux, comme ses propres nationaux et leur octroie terres et vivres pour qu'ils puissent gagner leur vie.

Enfin, mon enquête m'a montré que le paysan musulman est un excellent élément en Macédoine grecque. J'ai l'impression que votre gouvernement a reconnu ce fait que vous ferez tout pour que les musulmans se sentent de plus en plus attachés à leur nouvelle patrie. Les fruits d'une telle politique, large de vue, se font sentir déjà aujourd'hui, car les musulmans comme Ali Banuch, d'Ano Poroya, qui, malgré la convention de dispense de trois ans, enverrait déjà aujourd'hui ses fils à l'armée s'il était nécessaire, ne sont pas rares.

* * *

III a.

PROSOTCHANI : Vasili Theodoro Jungurli, Athanase Johanno Toplio, Christacos Athanasi Miltchovlo, Dimitri Johanno Bosioglou. Les Bulgares, lors de leur occupation, avaient enrôlé de force tous les jeunes gens, même le Dr Athanasi Triendafilis, comme simples soldats.

PLEVNA : Pendant leur occupation les Bulgares n'ont pas eu le temps de lever les impôts, mais ils ont perçu avec dureté les intérêts des emprunts de la Banque agricole et, comme leur village a été détruit par les Turcs, la perception des intérêts des avances paraissait bien lourde aux villageois.

SIRNOVO : Evangelos Johanno, maire. Le témoin était à Sirnovo lors de l'occupation bulgare. Les Bulgares ont tué le prêtre grec et un jeune homme de 25 ans nommé Hadji Dimitri. Ils ont également tué quarante-deux Turcs.

KATO-VRONDOU : Mehemed Latif, mouchtar. Quand les Bulgares étaient au village les habitants n'avaient pas de liberté religieuse, mais ils étaient comme des esclaves et on « voulait prendre leur âme ». Les Bulgares ont fait de la mosquée une église et avaient mis une croix sur elle. Dans le dernier temps de l'occupation bulgare venaient beaucoup de comitadjis qui se sont ensuite retirés avec l'armée. Ces comitadjis, avec l'aide de soldats, ont arrêté dix-sept habitants du village qu'on n'a jamais revus. Dans sa retraite l'armée bulgare a emmené une trentaine de villageois comme otages, entre autres le témoin. Seize de ces otages sont morts. Lui-même a été quatre mois en Bulgarie. Le reste des otages fut mis en liberté et est revenu au village. Quarante et une personnes furent fusillées lors de l'arrivée de l'armée bulgare.

Nicola Pascali Kapka, Petrus Dimitri Baimakis, Nicola Athanasiou Kapka disent que, pendant l'occupation bulgare, les soldats ont contraint quelques habitants du village à collaborer aux cruautés qu'ils commettaient.

STARTISTA : Janaki Dimitriou Vesmeli, maire, raconte la conversion par force des habitants grecs du village, conversion qui a été rapportée dans le chapitre réservé au schisme.

Ali effendi Hadchioglou, hodja, **Suleiman Arslan**, muezin, **Husni Ali**, mouchtar. Il y avait deux mosquées au village. Une fut détruite par les Bulgares, de l'autre ils ont abattu le minaret et l'ont transformée en église. Les Bulgares avaient ordonné au mouchtar de faire connaître aux musulmans qu'ils devaient se convertir. Le mouchtar n'a pas exécuté l'ordre. Deux femmes furent converties de force et mariées, l'une, **Ulphed** *alias* **Krastana**, avec le comitadji Dimitri, originaire de Gaitaninovo, l'autre, la veuve **Roufié** *alias* **Nadechta**, fut mariée avec **Jlias Stefanoff.** La fille de cette dernière, **Aïché**, fut baptisée **Katherine.** Les trois sont parties pour la Bulgarie. On voulait convertir encore une quatrième femme, mais les musulmans l'ont empêché en la mariant. Ceci déplut aux Bulgares et ils voulaient tuer le hodja pour le punir. Ils ont d'ailleurs tué trente-trois musulmans du village et parmi ceux-ci le père du hodja, âgé de 72 ans, et trois femmes. Les Bulgares ont pris aussi le tapis, la pendule, etc., de la mosquée, que les Grecs ont retrouvés et restitués.

Sali Mustapha, 45 ans, ancien sergent de l'armée ottomane (cavalerie). Après la retraite de l'armée turque il s'est enfui à Startista et il y était lorsque les Bulgares sont arrivés. Ceux-ci ont rassemblé tous les soldats turcs et les ont emmenés à Tatar Pasartchik où ils furent employés pour exécuter des travaux forcés. Après la déclaration de guerre gréco-bulgare on emmenait beaucoup de prisonniers à Stenimacho et, en route, on en tuait plus de deux cents. Un grand nombre mourait de souffrances et de faim.

LOFTZE : Vosiki Georgiou Costa, 55 ans. Les Bulgares, « les infâmes », se sont comportés atrocement.

TERLIZ : Georgios Nakou, maire. Les Bulgares ont détruit le minaret et transformé la mosquée en église. On a fait payer aux villageois des impôts très lourds, entre autres celui de la voirie et les impôts déjà payés à la Turquie.

Vasilius Lazarou Matchos, Dimitrius Johanno Lachos, Johannes Johanno Gemas, Dimitrius Johanno Vatachis. Les Bulgares ont tué soixante-quinze Turcs quinze jours après leur arrivée et dans une seule journée. Cette fusillade fut exécutée sans cause. Les victimes étaient surtout des hommes de 20 à 40 ans, mais parmi eux il y avait aussi quelques vieillards.

Hafus Ismaïl, hodja, et **Rachid Saïd**, mouchtar. Le hodja s'est enfui à Cavalla lors de l'occupation bulgare. Des cent quinze familles turques de l'endroit, les Bulgares en ont tué trente-cinq. Ainsi furent exterminées soixante-quinze personnes de 15 à 70 ans.

Arif Ibrahim, 45 ans, originaire du village Ljabovo (Bulgarie). Lors de la retraite des Bulgares de son village ils ont pris quarante-sept personnes, parmi lesquelles une femme, et les ont tuées à coups de baïonnette.

KROUCHEVO : Constantinos Papachristo, maire. Les Bulgares ont tué sept personnes du village, parmi

lesquelles se trouvaient deux prêtres, un instituteur et le père du maire. Les gens furent exécutés parce qu'ils ne voulaient pas devenir schismatiques.

Johannes Rontcho, 78 ans. Son fils, qui était instituteur dans un village près de Nigrita, fut tué par les Bulgares. Il ne lui reste qu'un fils de 24 ans qui fait actuellement son service militaire.

Georgi Tocho, 50 ans, épicier, est toujours resté à Krouchevo. Du temps turc les comitadjis macédoniens les inquiétaient souvent et ils lui ont tué sa femme. Ils menaçaient les habitants et les forçaient à devenir schismatiques. Ils ont extorqué au témoin 20 à 30 livres turques. A Krouchevo travaillait la bande de Sandansky et tout spécialement Stoyo Kolechovali. La plupart des habitants du village appartenaient au parti bulgarophile. Les meurtriers de sa femme étaient du village même et ils avaient l'intention de le tuer aussi, mais il était absent, à Serrès. C'est Sandansky en personne qui a forcé Tocho à devenir schismatique, mais il s'affilia ensuite à l'autre parti de Varachovsky.

Demir-Hissar. J'ai interrogé les femmes suivantes dont les parents furent tués par les Bulgares :

Élisabeth Soterio a eu son fils de 30 ans tué.

Theopempli Stephano, mari tué, maison incendiée.

Helen Teoripo, son fils de 18 ans et le fiancé de sa fille tués.

Evangeli Hatchi Dimitriou, son mari tué, est restée toute seule.

Maria Loubino, fils unique de 22 ans tué.

Caliza Dimitriou, mari tué, est restée avec un enfant de 13 ans.

Ashina Schmezo, femme d'un instituteur qui fut tué, reste avec trois petits orphelins.

Helen Harisano, mari de 70 ans tué, a deux fils absents.

Thomasia Angelido, mari tué, une fille orpheline de 18 ans.

Katherine Jliado, fils aîné de 28 ans tué.

Vasiliki Anastasiou, mari tué, deux orphelins de 4 et 5 ans.

Helen Delabira, sa mère de 70 ans tuée par cinquante coups de baïonnette, de même que son mari, malgré qu'elle ait donné pour le sauver 400 livres turques. A trois enfants de 1 an 1/2, 10 et 12 ans.

Maria Georgiou Calea, son mari et son fils unique de 19 ans tués, reste seule, a été elle-même battue et emmenée deux jours à la montagne.

Evangeli Harisano, fils unique de 23 ans tué.

Maria Apostoli, deux filles violées, le frère et le gendre tués.

Maria Cazarito, son mari et son enfant de 2 ans tués.

Maria Christo, mari et frère tués, un orphelin de 4 ans.

Caliope Athanasiou, ses frères de 20 et 16 ans tués.

Catherine Jliadou, mari tué, deux orphelins de 2 et 10 ans.

Ephtalia Papastavro, femme de prêtre qui a été tué, six orphelins.

Helen Moka, mari tué, reste avec cinq petits enfants.

Maria Dimitriou, mari tué, trois orphelins de 7, 4 et 3 ans.

Catina Theodoro, son mari et ses deux frères tués, reste avec deux enfants de 3 et 5 ans. A donné 90 livres pour sauver son mari et ses frères. On lui a pris son argent et on l'a poursuivie avec la baïonnette.

Theopempti Papadopoulo, mari tué. Elle était enceinte.

Elisabeth Batcharisi, mari tué, quatre enfants de 9 et 8 ans, les deux autres morts depuis.

Vasiliki Johanno Apabatchi, mari tué, reste avec deux enfants de 3 et 8 ans.

Katherina Thoma Batcharisi, mari et deux frères tués, a donné en vain 60 livres pour sauver ses frères.

Katherine Stergiou, veuve, son fils aîné de 19 ans tué, reste avec deux enfants de 7 et 10 ans. Son fils fut torturé devant ses yeux.

Vasiliki Dimitriou Kargoesi, fils unique de 26 ans tué, a encore une fille de 20 ans.

Maria Constantinou Sapountchi, mari tué.

Toutini Stoyan Kutchuki, 13 ans, orpheline, son père tué.

Caliope Anastasiou Coutoura, mari tué.

Ephtimia Constantinou Coutoura, mari tué, quatre orphelins.

Chariklia Georgio Kasapi, mari tué.

Hélène Jlia Zarocha, mari tué, deux enfants de 2 et 4 ans.

Fotini Johanno Simetchou, fils unique de 45 ans, son petit-fils de 18 ans et ses deux gendres tués.

Helen Sotiriou, son mari, pharmacien, tué. Les Bulgares avaient pris 120 livres turques pour l'épargner. Trois enfants de 1 1/2, 4 et 9 ans.

Constantina Petro, son fils de 30 ans tué.

Helen Jlia, mari tué, reste avec un enfant de 10 ans.

Athanasia Thoma Ghieka, son fils de 23 ans tué.

Ephpraxia Thomas Melenikioti, mari tué, deux enfants de 5 et 12 ans.

Hélène Papacharisano, son mari tué après lui avoir crevé les yeux et après l'avoir scalpé!

Plusieurs des hommes furent enterrés vivants. Trois ont pu sortir de leur tombe, mais ils furent fusillés ensuite. Un seul a pu s'échapper (voir plus loin) : Geeorge Tchataltchinos. Les Bulgares avaient annoncé à son de tambour que tous les hommes pouvaient sortir de leurs maisons et qu'on ne leur ferait pas de mal. Lorsqu'ils sont sortis, on les a tués. Ceux qui se cachaient furent amenés de force. Les soldats bulgares massacreurs appartenaient au 18e régiment d'infanterie.

Georgius Daniel, 10 ans. Le père du témoin a été tué. Les soldats l'ont battu lui-même à coups de crosse sur son genou gauche. Il a dû rester deux mois au lit. Aujourd'hui il est estropié. J'ai examiné personnellement cette victime des Bulgares.

Angelina Constantino Pascali, 30 ans, de Patasbouga (village qui était bulgare et qui est maintenant turc). Angelina est partie parce que les Turcs expulsaient les Grecs. Les soldats bulgares l'ont blessée sans aucune raison. C'était au commencement de la seconde guerre qu'on l'a blessée à coups de fusil. A l'examen j'ai constaté une blessure de balle au fémur gauche, à 15 centimètres au-dessus du genou. La blessure n'est pas encore guérie et est fortement infectée.

Abduraman Fesola, musulman réfugié de Melenik, 50 ans. Le témoin est journalier-vigneron, tzigane, et est parti avec l'armée grecque ainsi que quarante-cinq autres familles. Ils ont eu peur des Bulgares. Lorsque les Bulgares sont entrés à Melenik, ils leur ont pris tous leurs biens et voulaient les convertir par la force au christianisme. Lui-même fut baptisé et on lui donna le nom de Georges, à sa femme celui de Marie. Il est redevenu musulman. Ses enfants vont à l'école musulmane. Les réfugiés ont toutes les libertés et toute tranquillité. On leur donne du pain et ils vont où ils veulent.

Constantin Jlie Dragatzis, cordonnier, 48 ans, de Demir-Hissar. Lorsque les Bulgares étaient en train de partir, lui et neuf autres personnes s'étaient enfuis dans une maison du village de German, espérant ainsi échapper à la mort, car les Bulgares avaient commencé les massacres de Demir-Hissar. Mais on les a découverts et emmenés dans la plaine. Un officier et

un soldat leur donnaient des coups de sabre et de baïonnette à la tête. Sept personnes moururent sur place, les deux autres et lui-même simulèrent la mort et échappèrent ainsi au trépas. A l'examen j'ai constaté un coup de sabre de 10 centimètres de longueur coupant transversalement le sommet du crâne, un coup de sabre transversal sur le côté droit allant de l'occiput au milieu du pavillon de l'oreille droite, un coup de baïonnette, après avoir déchiré les habits, a laissé une petite cicatrice sur le cou. L'officier a fouillé les dix victimes.

Anastasio Emmanuel, 35 ans, médecin, **Johannes Kessinis**, 42 ans, commerçant, **Georgios Manos**, 30 ans, de Melenik. Lors de l'entrée des Bulgares à Melenik au moment des vendanges, le vin est la seule ressource de l'endroit, le commandant a défendu aux habitants de vendanger, sous prétexte que, à cause de la guerre, ils ne devaient sortir de la ville. Cependant on permettait aux villageois bulgares des environs de piller les récoltes. La ville fut occupée à ce moment par Sandansky avec ses comitadjis. Un grand nombre de musulmans fut massacré, de même que trois Grecs : le père de Manos, Naki Servela et Dimitriou Dachoumi. Tous les comestibles de la ville furent volés et le quartier musulman et deux mosquées furent incendiés. Une église grecque fut transformée en église bulgare et les habitants d'un quartier grec, soixante-dix familles, furent contraints de devenir schismatiques. Dans le village de Petrovo, à une heure de Melenik,

trois cents personnes furent enfermées, les hommes dans un café, les femmes et les enfants dans une maison, et furent brûlés. Seulement dix-sept femmes furent emmenées à Melenik pour servir de maîtresses aux officiers et aux soldats.

Osman Ahmed, imam, 60 ans, et **Mehemed Ibrahim**, imam, 48 ans. Tous deux étaient à Demir-Hissar lors de l'occupation bulgare. Les Bulgares ont fermé les mosquées et ne leur ont pas permis d'exercer leur culte. Une mosquée fut transformée en café chantant, les autres en églises. Trois cents musulmans des environs furent arrêtés, ligotés et emmenés à Melenik. Deux cent cinquante y furent tués, les cinquante autres ont pu s'enfuir. Le jour de l'occupation de la ville par les Bulgares, la plupart des Turcs s'étaient enfuis à Serrès. Une quinzaine y sont restés et furent tués. A leur retour de Serrès on séparait les hommes des femmes. Ces dernières furent violées, même celles qui avaient 70 à 80 ans. Une femme, parente d'Osman, nommée Fatma et âgée de 78 ans, est morte des suites des violations subies. A Veterna, trois cent cinquante musulmans furent tués; à Eskitchi, soixante-dix des cent habitants musulmans furent massacrés; à Kato-Poroya, on tua trois cent quatre-vingts de cinq cents habitants musulmans; à Matinze, de trois cents villageois, la plupart s'étant enfuis, quatre-vingts furent tués; à Petrovo tous les habitants, au nombre de trois cents (soixante enfants), furent massacrés. Les enfants ont été tués à coups de baïonnette. Il n'y a pas de

village musulman dont la majorité des villageois ne fut pas tuée et les femmes violées par les Bulgares. A Tchersita, les musulmans épargnés furent baptisés.

Georgios Polychroniou, 23 ans, de Asbouga (autrefois bulgare, maintenant turc), raconte que, lorsque les Bulgares se sont retirés du village, des soldats lui ont donné deux coups de baïonnette. D'autres villageois furent également blessés parce qu'on leur demandait de l'argent qu'ils n'avaient pas. Dix personnes de son village furent ainsi blessées et tuées. A l'examen du corps de Polychroniou je constate deux coups de baïonnette derrière l'oreille gauche et un coup de baïonnette rectiligne, parallèle à la médiane sur le milieu de l'omoplate droite.

Georgios Theochari Tchatalchinos, de Demir-Hissar, 34 ans. Le 3 juillet 1913, il s'était caché avec quatorze autres personnes dans une écurie parce que les Bulgares avaient commencé à arrêter les Grecs. Ils sont découverts par les soldats et on lui prend son argent (20 livres turques), de même que celui des autres. On les amène tous d'abord vers un officier supérieur et de là à la mairie où on leur demande 50 livres par tête pour être libérés. Quatre personnes se déclarent prêtes à donner l'argent. On les fait accompagner par deux soldats pour aller le chercher chez eux. Ils apportent l'argent et « le nommé Costa Sapountchi avait les mains pleines d'or ». Cet argent est remis à l'officier accompagné du maire Tchitkouchoff, mais le premier

ordonne tout de même la mise à mort des arrêtés. Alors les soldats les ligotent et les mènent vers une fosse qui est déjà creusée. Elle a 4 mètres de long, 6 mètres de large et 3 à 4 mètres de profondeur. Elle se trouvait près du Tschai. Les victimes sont au nombre de quinze, l'on en fait sept paires et on laisse Tchatalchinos seul. Quatre soldats se tiennent à droite, quatre à gauche et deux gardent la queue du cortège. Un caporal donne un signe et les huit soldats attaquent les hommes à coups de baïonnette. Les blessés tombent dans la fosse. Tchatalchinos reçoit sept coups et tombe aussi dans la fosse, qui est immédiatement couverte de terre par dix tziganes. Un officier surveille l'opération depuis la mairie à l'aide d'une longue-vue. Lorsque tout est couvert de terre, l'officier siffle ses soldats et leur donne ordre de déguerpir, l'armée grecque étant toute proche de la ville. Tchatalchinos, comme presque tous les autres, est enterré vivant. Les autres victimes faisant des mouvements le soulèvent petit à petit, de sorte que sa tête sort de terre. Mais ses mains sont liées et il ne peut pas sortir de la tombe. Un tzigane avec son fils est encore là et, lorsque les Bulgares sont partis, il le tire de la terre et lui coupe les liens. Je constate sur le corps de Tchatalchinos une cicatrice ronde à 14 centimètres au-dessus de l'ombilic et à 10 centimètres de la médiane, côté gauche; une cicatrice de baïonnette de 1 à 2 centimètres à la même hauteur, côté droit; une cicatrice de baïonnette oblique externe sur les reins à 10 centimètres à droite de la colonne vertébrale; une cicatrice rectiligne de baïon-

nette parallèle à la colonne vertébrale à 5 centimètres au-dessus des reins; deux cicatrices sur l'omoplate droite; une cicatrice de baïonnette sur la fesse droite.

Triandaphylos Cariophilis, 70 ans, agriculteur d'Asbouga (autrefois bulgare). Le témoin a été expulsé par les Turcs. Lors de la retraite des Bulgares de son village, il fut blessé à la baïonnette. Je constate sur le corps du témoin une longue cicatrice de 12 centimètres au milieu du sternum.

Malamati Antonio, 15 ans, de Asbouga, fut également blessé par les Bulgares. Dix personnes voulaient s'enfuir lorsqu'elles virent les Bulgares s'approcher du village. Ceux-ci leur tirèrent dessus. La grand'mère du témoin, son frère et sa tante furent tués et leur maison brûlée. Malamati a l'auriculaire gauche enlevé par suite d'une blessure par arme à feu.

SAVIAKO : Athanasios Sakelaridis, pope, 37 ans, réfugié du district de Redestos (aujourd'hui turc). Sakelaridis a été expulsé par les Turcs. Pendant l'occupation par les Bulgares, ceux-ci ont tué son fils Constantin, âgé de 4 ans, et lui ont pris tout le mobilier de la maison. Il était pope au village de Naipkeui. Son fils a été tué au moment du pillage de la maison et il fut la seule victime du village. Sakelaridis était absent et ses fils aînés ont pu se cacher. Beaucoup de personnes furent tuées dans les villages des environs de Naipkeui. Le témoin desservait aussi l'église de

Koumbao et un jour, lorsqu'il y allait, des soldats bulgares l'ont arrêté, l'ont battu et lui ont pris tout ce qu'il avait sur lui, c'est-à-dire environ 80 francs.

Frère **Arsenius**, du monastère de Prodrome, 60 ans, était à Saviako lors de l'occupation bulgare. Les soldats bulgares l'ont battu et l'ont frappé à la tête à coups de botte et de coups de crosse de fusil. Ils l'ont tiré par la barbe quand il était par terre. Après cela, il est parti pour son monastère. Les Bulgares ont contraint cent familles orthodoxes des cent trente du village de devenir schismatiques. Les hommes des trente familles restées orthodoxes sont partis et la plupart de leurs femmes furent violées dans la dépendance du monastère.

Pascalis Johanno, pope du village depuis douze ans, 40 ans. Le témoin était au village pendant les trois premiers mois de l'occupation bulgare, mais ensuite les Bulgares voulant le tuer, il est parti pour le mont Athos. Les Bulgares n'ont pas tué de villageois à Saviako, mais deux habitants furent massacrés à Demir-Hissar : Angelos Jarimes et Johanno Sokolis. Pendant le régime turc, des comitadjis bulgares ont tué trois habitants du village qui ne voulaient pas devenir schismatiques, et aussi pour terroriser les autres.

Georgios Kambousi, 63 ans, fut menacé de mort par les Bulgares et s'est enfui au consulat grec à Serrès. Il est revenu après quelque temps parce qu'il

avait laissé sa famille à Saviako. Pendant son absence on avait maltraité et emmené ses enfants, de 18, 32 et 42 ans, pour les tuer. Ils furent sauvés par l'intervention d'un villageois. Kambousi avait un fusil qu'on lui a pris en le battant. Il fut interrogé et relâché malgré qu'il se déclara Grec sans savoir parler cette langue. Quelques jours plus tard le prêtre grec du village l'appela à l'église qui venait d'être confisquée et gardée par dix gendarmes. Ceux-ci le battirent si violemment qu'il fut obligé de garder le lit pendant un mois et demi. Les Bulgares voulaient le forcer à devenir schismatique, mais il a résisté.

Velikalios Pascali Johanno, 56 ans, s'est enfui à Serrès lors de l'occupation bulgare et il est rentré avec l'armée grecque. Il était plus en sûreté à Serrès.

Georgios Jlie Kioses, 33 ans. Quand l'armée bulgare est venue à Saviako, on l'a forcé à devenir schismatique et cela à coups de crosse de fusil. Lui et d'autres se sont plaints auprès du consul grec de Serrès et ils sont restés dans cette ville jusqu'à l'évacuation du village par l'armée bulgare.

Athanase Romandou, 40 ans, cultivateur. Les Bulgares ont battu plusieurs Grecs pour les forcer à devenir schismatiques. Personne n'a été tué.

VETERNA : Saïd Mehmed Ali, 40 ans. Les Bulgares ont d'abord emprisonné tous les habitants musulmans.

Ils les prenaient ensuite par douzaine, leur enlevaient leur argent et les tuaient. Ils ont ainsi massacré en tout quatre cents personnes, depuis l'âge de 12 ans, de Veterna et environs. Toutes les femmes furent violées. Seuls cinquante-deux musulmans du village furent épargnés parce que les Bulgares voulaient les utiliser autrement. La mosquée fut détruite. Deux Turcs, Retchep et Mestan Halil, furent baptisés. Après le baptême, Retchep fut massacré parce qu'un officier supérieur lui avait demandé s'il était devenu chrétien par force ou de son propre chef. Retchep a répondu qu'on l'avait forcé et après le départ de l'officier, il fut massacré par les soldats.

Osman Elmas, 40 ans, originaire de Kalarovo, du Kaza de Petritch (Bulgarie), s'est réfugié à Veterna avec l'armée grecque. Lors de l'arrivée des Bulgares dans son village, ceux-ci ont pris environ 160 livres turques à la commune. En même temps on arrêtait tous les hommes ayant servi dans l'armée turque. On leur enlevait tout ce qu'ils avaient et on les libérait ensuite. Les habitants pauvres furent gardés comme prisonniers de guerre. Quelques jours plus tard, soixante jeunes gens furent tués. Dans la suite, de temps en temps, on massacrait à la baïonnette jusqu'à vingt personnes, et l'on tuait tout spécialement les maris des jolies femmes qui devaient ensuite servir aux soldats. Dix bergers furent tués après leur avoir pris leur bétail. Toutes les maisons ont été pillées. La mosquée et le minaret sont détruits.

Dimitrius Jlia Tchakmano, 48 ans, de Veterna, dit que depuis le commencement de la guerre gréco-bulgare on commençait à molester les orthodoxes et on en tuait trois : Nicola Dimitriou, Petrus Theodoro, Jlias Georgiou (14 ans), qui était son neveu. Environ cent vingt Turcs du village furent tués.

Georgius Petro *alias* **Petroff**, 38 ans, de Veterna, était au village lors de l'occupation bulgare. Lorsque les Bulgares étaient là ils ont tué trois Grecs et un grand nombre de musulmans.

Constantino Velikis, 35 ans, de Kislik, était à Veterna lors de l'occupation bulgare. Les Bulgares ont tué une centaine de musulmans de Veterna. Il s'explique ces massacres par le fait qu'ils ont voulu se venger des Turcs qui étaient, avant, les maîtres des chrétiens. Il trouve que ce n'est pas bien, mais on l'a fait.

KATO-POROYA : Roustem Tossoun, 40 ans, de Kato Poroya, musulman, a été au village lors de l'occupation bulgare. « Les Bulgares nous ont violés, pillés, tués, » dit-il. Ils ont massacré cent vingt personnes de 12 à 70 ans. Ils ont pris toute leur fortune. Il connaît quinze filles qui ont été violées. Les minarets des deux mosquées furent détruits et une mosquée transformée en église.

Souleiman Jbrahim, 45 ans, rentier-cultivateur et lieutenant de réserve de l'armée ottomane, originaire

de Kato-Poroya. Après la fin de la première guerre il est venu à Kato-Poroya et a ainsi assisté à l'occupation bulgare. Il dit : « Il n'existe pas de crime que les Bulgares n'aient pas exécuté ici. » Lui-même a été ligoté et on l'a frappé à la baïonnette et à coups de crosse. Tout son mobilier et ses bestiaux ont été volés sauf une paire de bœufs, de sorte qu'il est forcé aujourd'hui de prendre le métier de charretier. Une quarantaine de femmes ont été violées et les Bulgares ne lui permettaient pas de sortir dans le costume qu'il porte aujourd'hui. Les gens bien habillés furent dépouillés de leurs vêtements par les soldats.

Dimitrius Ilie Hadjichristou, 53 ans, commerçant, déclare : « Les Bulgares ont tué et massacré, il n'existe pas de crime qu'ils n'aient commis. » Les jeunes gens ont été enrôlés dans l'armée, entre autres son fils qui est aujourd'hui employé à la Banque Coopérative de Sofia.

Nikos Jean Kajano, 19 ans. Dès le second jour de l'occupation bulgare, le pillage et les massacres des musulmans ont commencé. Les chrétiens n'ont pas été inquiétés parce qu'ils étaient schismatiques, à part sa famille. Les Bulgares ont cherché à plusieurs reprises son frère, âgé de 28 ans, qui avait pu s'enfuir à Salonique. Leur magasin, près de la gare, fut pillé. Le jour du départ des Bulgares, ceux-ci voulaient prendre comme otages son père, lui-même et deux Allemands, employés de Hadji Lazaro et qui se trou-

vaient chez eux ce jour-là. Ils ont prié l'officier Spasoff, lieutenant de la gendarmerie appartenant à la 3e division et au 32e régiment d'infanterie, en lui donnant 250 francs, de les épargner et de dire au général Sarafoff de les laisser libres. Une heure et demie après à peine, l'armée grecque arriva et les sauva Ce même général Sarafoff avait donné au témoin trois coups de fouet lorsqu'il était venu au village et lui demanda des renseignements concernant le chef de gare, dont le général voulait violer la sœur. Le jeune homme a refusé de donner ces renseignements et a averti le chef de gare, qui a pu s'enfuir à Salonique.

Pope **Gregorius Constantin**, 60 ans, **Nicola Gregoriades**, 45 ans, instituteur, réfugiés du village de Plavou, arrondissement d'Ortakeui. Après la conclusion de la paix avec la Turquie, le village fut occupé par une cinquantaine de comitadjis sous le voïvode Eousoff. Les habitants furent rassemblés à l'école et six en furent tués. On demanda aux autres 1 000 livres turques. On tira la barbe au pope. Les comitadjis menèrent une à une les personnes chez elles et pillèrent les maisons. Le prêtre a perdu ainsi 54 napoléons, l'instituteur 45. Ce même jour le pope est parti pour la frontière turque. Le premier jour de l'occupation les paysans bulgares des environs sont venus voler le bétail des villageois. Trois cents soldats bulgares sont restés jusqu'au mois d'avril 1913 et ont molesté tous les jours les villageois. Quelques filles furent violées et Constantin Lambro et Vajos Christodoulou furent tués. Le

capitaine Bakirtchieff, qui était venu au village avec une petite valise à main, en est parti avec cinq chars pleins de mobilier.

Georgis Kalaitchis, 47 ans. Les Bulgares ont tué cent vingt musulmans. Le témoin n'avait rien qu'on pouvait prendre et il ne sait pas si on a pris quelque chose aux autres.

ANO-POROYA : Ali Banuch, 60 ans : « Lorsque les Bulgares étaient là, il n'existe pas de crime qu'ils n'aient commis. Ils nous ont pris des moutons, des chèvres, des buffles, des ânes, des femmes, des filles et à moi ils m'ont volé 100 livres turques. » Ils ont emprisonné et battu les habitants et ont tué treize musulmans. Il n'y a pas de famille à Ano Poroya dont au moins une femme n'ait pas été violée. On a aussi pillé le mobilier de la mosquée et on a défendu aux musulmans d'y entrer. Les maisons furent vidées.

Sali Hassan, 60 ans, était au village lors de l'occupation bulgare. Il déclare : « Notre âme est sauvée, mais notre fortune a été perdue. » Les Bulgares lui ont pris deux cent cinquante moutons, une mule, un âne, 40 livres turques et les bijoux de sa famille. Des femmes furent violées et les soldats ont voulu violer aussi sa propre fille. La nuit, vers minuit, on entendait des cris dans le village : c'était les Bulgares qui entraient dans les maisons pour violer les femmes. Douze hommes et une femme furent tués à la baïon-

nette. Parmi les massacrés il y avait son beau-frère, Ali Hussin, et son neveu Moustapha Ali. Des villageois furent également tués à Serrès.

Vasilius Dimitriou Marioglou, 42 ans, de Karatchskeui près de Tschataltcha. Pendant l'occupation des Bulgares, ceux-ci ont pris tout ce qui se trouvait dans le village et ont tué trois ou quatre personnes. Un homme fut pendu parce qu'il était sorti de sa maison avec une lanterne pour voir ce qui se passait et on l'accusait de faire des signaux à l'armée turque. Il se nommait Kiparisis Afendeulis. Les portes et les fenêtres des maisons furent prises par les Bulgares pour servir de bois de chauffage. Pendant la nuit les maisons furent forcées et les femmes violées.

Jvan Velikoff, 42 ans. Les Bulgares ont tué sept à huit Grecs et douze à treize Turcs. Ils ont pris les denrées, les céréales et les bestiaux. Même, si quelqu'un portait une bague ou une montre on la lui prenait en lui disant que ce n'était pas convenable pour des villageois. Les schismatiques ont aussi beaucoup souffert.

Dimitri Tasi, 42 ans. Les Bulgares ont tué environ une douzaine de Turcs et ils ont violé des femmes.

Tantcho Kliffu, 57 ans. Les Bulgares ont tué des Turcs, et le témoin trouve cela très mal. Ils ont pris des céréales, de la farine, du savon, du pétrole sans rien payer. Les soldats et les officiers violaient les femmes.

Trojanos Johanno Andoniades, 39 ans, réfugié du village Makrievo près de Stroumnitza, demeurant actuellement au village Schounkovo. Lors de l'occupation des Bulgares ceux-ci n'ont point tué des gens dans son village, mais dans le village de Mokrena ils ont tué un Grec après l'avoir invité à dîner. Il fut tué pendant ce dîner. Les Bulgares ont forcé les habitants à devenir schismatiques et à envoyer une pétition à l'évêque schismatique. Leur prêtre fut menacé de mort par les comitadjis au milieu du village.

MATINZE : Mustapha Ali, 40 ans, hodja, et **Osman Ali**, 35 ans, hodja, étaient présents lors de l'occupation des Bulgares. Ceux-ci ont tué quatre-vingts musulmans du village et cent femmes, hommes et enfants du village Osmanié, qui s'étaient réfugiés à Matinze. Les femmes du village de 13 à 60 ans furent violées. Le père d'Osman a été tué. Osman a enterré, dans la cour de sa maison, cinq de ses parents massacrés. Avant de le tuer, les Bulgares ont pris à son père cent cinquante moutons, vingt chèvres et 100 livres turques. Le magasin de son oncle Moula Ali, qui fut ensuite aussi tué avec son fils, a été complètement pillé. Ce magasin avait une valeur de 300 livres turques et il y avait pour 3 000 livres turques de marchandises. A Mustapha on a pris 12 livres turques et tout son mobilier. Les femmes des Turcs réfugiés d'Osmanié furent violées devant les yeux de leurs maris. Les deux hodjas ont été emprisonnés dans une des mosquées. Les deux mosquées furent d'ailleurs détruites plus tard.

Dane Vasil, 52 ans. Les Bulgares ont tué des Turcs, mais il ne sait pas combien.

Dimitri Kotze, 50 ans, a été au village lors de l'occupation bulgare. Il était malade. Il a entendu dire qu'ils ont tué des musulmans.

Jovan Dane, 60 ans. Les Bulgares ont tué des Turcs, mais il ne connaît pas le nombre des tués.

De tout ce qui précède il résulte que les Bulgares, lors de leur occupation des endroits aujourd'hui grecs que j'ai visités, ont commis de très nombreuses et de très graves exactions. Intentionnellement je n'ai pas parlé des villes comme Drama, Doxato, Nigrita, etc. Ce qui s'est passé dans ces endroits est trop connu du gouvernement grec. J'ai surtout cherché à établir comment les Bulgares se sont conduits dans les villages.

Je dois dire de suite que, après ce que j'ai pu voir, j'ai été stupéfait de constater que le rapport de la commission Carnegie ne souffle mot de toutes les exactions et massacres qui furent exécutés en Macédoine grecque par l'armée bulgare et ses fidèles comitadjis. Il est vrai que j'ai su aussi que cette fameuse commission n'a enquêté ni en Grèce ni en Serbie, mais uniquement en Bulgarie. Quelques membres ont bien passé à Salonique, où des hommes au courant de ce qui s'est passé, entre autres M. Ruben, directeur de l'*Opinion*, leur ont amené des témoins blessés par les Bulgares. Mais les enquêteurs singuliers n'ont pas voulu prendre

en considération ces témoignages. Un des enquêteurs a été à Serrès, où il fut reçu par M. Ginès, directeur de la succursale de la Banque de Salonique. Il a pu se rendre compte de tout ce que les Bulgares ont fait dans cette ville, mais il n'a pas trouvé nécessaire d'en parler dans le rapport de la commission.

Ce fameux rapport de la commission Carnegie n'a donc aucune valeur probante et n'est qu'un plaidoyer des plus partiaux en faveur d'une des parties : pour les Bulgares. Tout honnête homme doit réprouver une telle façon d'agir. J'ai protesté personnellement, par la lettre suivante, auprès du président de l'Institut Carnegie à Washington :

« Honoré Monsieur et cher Collègue,

« Connaissant par mes amis votre grande impartialité, je me permets, par la présente, de protester auprès de vous contre le rapport de la commission Carnegie sur les cruautés commises pendant les guerres balkaniques.

« En effet, après avoir fait une longue enquête sur les champs de bataille en Serbie à propos des cruautés autrichiennes commises sur la population civile, j'ai été chargé par les gouvernements serbe et grec de procéder à une seconde enquête en Macédoine et cela pour y rechercher si les récriminations bulgares contre ces deux pays étaient justifiées ou non.

« Au cours de cette enquête j'ai rencontré d'innombrables et horribles cruautés commises par les Bul-

gares au cours des deux guerres balkaniques et après la paix de Bucarest, cruautés dont le rapport Carnegie ne souffle mot.

« Bien plus, j'ai su d'une façon certaine que cette commission n'a enquêté ni en Serbie ni en Grèce! Les gouvernements de ces deux pays ont refusé de laisser travailler des hommes notoirement acquis aux Bulgares comme Milioukoff et Brailsford qui ne se sont nullement gênés de faire voir publiquement leur partialité.

« Ces deux gouvernements avaient demandé, avec raison, des enquêteurs offrant plus de garanties d'impartialité.

« La commission a bien passé quelques jours à Salonique où des témoins, que j'ai entendus, lui ont amené des victimes des cruautés bulgares. Ces victimes ont montré leurs blessures, mais la commission n'a pas voulu les prendre en considération, disant que l'affirmation des intéressés n'était pas suffisante.

« Cette même commission a cependant reproduit, sans contrôle, toutes les affirmations qui ont été publiées dans la presse bulgare.

« Le président de la commission, votre compatriote, a été seul à Serrès où il a pu se rendre compte *de visu* de tout ce que les Bulgares y ont fait. Le rapport ne mentionne rien des excès formidables des soldats et comitadjis bulgares! Et pourtant il y avait en Macédoine grecque et serbe un vaste champ d'enquête : Serrès, Demir-Hissar, Nigrita, Doxato, Négotine, etc., et les innombrables villages détruits totalement racontent éloquemment ce que les Bulgares ont fait!

« Après ce que j'ai constaté, je ne peux considérer le rapport de la commission Carnegie que comme un plaidoyer des plus partiaux en faveur d'un des accusés : pour le Bulgare! Est-ce cela le but de la fondation humanitaire de M. Carnegie?

« Le rapport partial de votre commission a fait un tort énorme à deux valeureux peuples dont l'un se bat actuellement avec une bravoure incomparable contre un ennemi cruel et dix fois plus fort. Je crois qu'il est de votre devoir de réparer ce tort! Si je puis vous être utile dans cette tâche, je suis entièrement à votre disposition. Agréez... »

Les Bulgares ont tué un très grand nombre de personnes. D'après les données que j'ai pu recueillir, ils ont massacré deux mille sept cent trente et une personnes dans les seuls endroits où j'ai mené mon enquête. Leur rage s'est tournée tout spécialement vers les habitants musulmans. Dans quelques endroits la population turque fut presque entièrement massacrée. Mais aussi les habitants grecs ont eu à déplorer des victimes des Bulgares. Tout homme de cœur qui a passé à Serrès gardera toujours l'impression lamentable de toutes ces veuves et orphelins par la faute des Bulgares. Le langage populaire a dénommé le Serrès d'aujourd'hui : la ville des veuves. Il n'a pas tort.

Quelques personnes, après avoir été blessées, ont pu se sauver de leurs bourreaux. Les multiples cica-

trices sur leur corps, que j'ai examinées, ne sont qu'une preuve trop réelle de la sauvagerie des soldats et comitadjis bulgares. On ne peut lire qu'avec horreur, par exemple, la déposition de Tchataltchinos, ce rescapé de l'enterrement vivant. Mais les Bulgares ne se sont pas contentés de tuer du monde, ils ont aussi détruit la propriété par l'incendie et pillé les biens. Y a-t-il spectacle plus triste que les ruines de Serrès, jadis ville prospère et florissante? Ou bien encore les villages presque entièrement détruits comme Kirtchevo? Parfois ces sauvages ont démoli des maisons uniquement pour y arracher les bois pour les utiliser ensuite comme bois de chauffage. J'ai vu nombre de maisons qui n'ont plus ni portes ni fenêtres, parce que celles-ci ont servi aux soldats pour se chauffer.

Lors de leur occupation les Bulgares ont fait preuve d'une parfaite intolérance religieuse. Toutes les mosquées furent ou démolies ou transformées en églises ou utilisées comme cafés-concerts. Les minarets furent abattus. Même envers les chrétiens orthodoxes, les Bulgares ont montré une grande intolérance. Des gens furent forcés à devenir schismatiques. Le baptême par la force des Turcs était à l'ordre du jour.

Il n'est pas nécessaire de citer des exemples de toutes ces exactions, il suffit de lire les dépositions des témoins que j'ai interrogés. Je rappellerai à ce propos que j'ai choisi de préférence mes témoins parmi les villageois, etc., qui étaient connus comme favorables aux Bulgares. Mais ces gens-là aussi m'ont

raconté les méfaits des soldats et des comitadjis du Cobourg et, même si l'on admet que les témoins grecs et turcs peuvent parfois exagérer, le témoignage des bulgarophiles doit être cependant accepté comme sincère, car il les compromet directement vis-à-vis de leurs anciens amis.

***

III b.

STARTISTA : Papa Jlies Jconomides, pope. Pendant l'occupation bulgare, des réquisitions furent faites sans être payées et souvent sans quittances.

LOFTZE : Vosiki Georgiou Costa dit que les Bulgares prenaient aux villageois du bétail, etc., sans payer; par contre, les Grecs payent tout et même trop cher.

TERLIZ : Georgios Nakou déclare que, pendant l'occupation bulgare, les soldats leur ont pris beaucoup de bétail et des céréales sans les payer. On a fait payer aussi aux villageois des impôts très lourds, entre autres celui de la voirie et les impôts déjà payés à la Turquie en 1912.

KROUCHEVO : Georgi Tocho, 50 ans. Lors de l'occupation des Bulgares, ceux-ci ont fait des réquisi-

tions pour environ 25 000 livres turques et en ont donné des récépissés, mais ils ne les ont jamais payés. **Tocho** est allé à Demir-Hissar chez le préfet bulgare pour se faire payer ses récépissés et celui-ci lui a dit qu'il fallait les envoyer à la conférence de Paris. Après quoi il serait payé.

VETERNA : Georgius Petro *alias* **Petroff,** 38 ans. Les Bulgares lui ont pris des céréales sans les payer.

Constantino Velikis, 35 ans. Il avait trois bœufs que les Bulgares lui ont réquisitionnés sans les payer et sans les rendre. Il trouve ce procédé détestable : « Va-t-on dépouiller ainsi une famille? » me dit-il.

ANO-POROYA : Dimitri Tasi. Les Bulgares ont fait des réquisitions sans les payer.

Tantcho Kliffu, 57 ans. Les Bulgares ont pris à son fils du pétrole qu'ils n'ont jamais payé.

Trojanos Johanno Andoniades, 39 ans. Les Bulgares ont pris des bestiaux dont quelques-uns furent payés au dixième de leur valeur. La plupart d'ailleurs ne fut pas payée du tout.

MATINZE : Dane Vasil, 52 ans, ne sait rien des réquisitions faites par les Bulgares chez des chrétiens.

Dimitri Kotze. Les Bulgares ont réquisitionné, mais il ne sait pas si ces réquisitions ont été payées.

Jovan Dane. Les Bulgares ont fait des réquisitions et lui ont pris un cheval sans le payer. Ils lui avaient dit qu'ils allaient prendre son cheval seulement pour une course jusqu'à Poroya, mais ils ne l'ont jamais rendu.

Les quelques témoignages recueillis, concordant complètement en ce qui concerne ce sujet avec celles des réfugiés du territoire bulgare, montrent que les Bulgares, lors de leur occupation, ont fait des réquisitions sans les payer. Parfois ils ont donné des récépissés, qui n'ont pas été acquittés. Souvent ils n'en ont point donné du tout. Il résulte, par contre, des dépositions du chapitre I d. que l'armée grecque a toujours respecté ses engagements et a payé ses réquisitions. Il va sans dire que ces réquisitions impayées ont laissé de mauvais souvenirs à la population, même aux gens les plus bulgarophiles. C'est probablement une des causes, et peut-être pas la moindre, qui ont si vite réconcilié ces derniers avec le nouveau régime grec, car la bourse est, pour le paysan de tous les pays, l'endroit le plus sensible.

***

III c.

BUKIA : Nicola Bonjuka a été expulsé de Ghjoumouldchina le 4/17 novembre 1914. Il possédait une

épicerie dans cette ville. Il a été arrêté dans la rue par les gendarmes bulgares qui l'ont emmené à la gare sans lui permettre de rentrer d'abord chez lui. Sa famille l'a rejoint maintenant à Bukia. Les scellés furent mis sur son magasin et ensuite les marchandises furent vendues aux enchères. Il n'a plus rien vu de sa propriété. Ses immeubles ont été confisqués et loués par les autorités bulgares. Il y a à Bukia environ trente familles dans le même cas.

Athanasio Chevendoglou, commerçant en céréales de Gjoumouldchina, fut expulsé le 10 juin 1914. Il possédait à Ghjoumouldchina une grande maison, deux magasins et des vignes. Sa fortune était d'environ 28 000 francs. On voulait bulgariser la ville et le gouvernement avait envoyé pour cela des Bulgares de l'ancienne Bulgarie. Ainsi deux familles bulgares, dont une d'un officier de cavalerie, sont venues s'établir dans sa maison et lui-même fut chassé par les gendarmes. Il a dû partir comme il était, sans pouvoir emporter la moindre des choses. Toute sa propriété est restée entre les mains des Bulgares et l'officier a pris ses meubles et les a emportés en Bulgarie. Ses immeubles ont été confisqués.

Jani Eftimiou, épicier à Gjoumouldchina. Les Bulgares ont arrêté d'abord son fils et ensuite lui-même et l'ont retenu pendant trois heures. Après cela il fut expulsé. Son fils a dû donner aux officiers de gendarmerie 75 francs pour pouvoir rester encore quelques

jours pour vendre son mobilier, mais cette tolérance a été retirée. Jani Eftimiou lui-même a pu rester encore un mois en donnant 100 francs aux officiers de gendarmerie. Toutefois, pendant ce temps, il fut arrêté deux fois. On lui a confisqué deux maisons d'une valeur de 1 000 livres turques avec le mobilier estimé de 40 à 50 livres. Lors de son départ, les gendarmes lui ont extorqué encore 2 livres turques. Il n'a rien pu prendre avec lui, mais sa famille, partie un mois avant, a pu sauver quelque chose. A la gare de Xanthi, les gendarmes se faisaient encore payer 10 à 25 francs par famille.

JENNIKEUI. Parmi les trois mille réfugiés, la plupart viennent de Bulgarie. Deux tiers de ceux-ci se sont retirés avec l'armée grecque, le reste fut expulsé (près de mille). Tous ces expulsés ont été dépouillés de leurs biens et beaucoup d'entre eux ont été brutalisés avant leur départ. La grande majorité a dû partir à pied escortée de soldats bulgares. L'un des expulsés s'est noyé en passant le Nestos à pied.

OKDJILAR : Foti Kiriasi, ex-propriétaire du Grand-Hôtel à Xanthi. Le témoin est parti de Xanthi avec l'armée grecque et sa propriété a été séquestrée par l'État bulgare, qui en a fait l'hôtel des postes et des télégraphes. Le mobilier fut vendu par les Bulgares. Lors de leur retraite de Xanthi, les Bulgares avaient pris Foti comme otage. Moyennant 100 livres turques, qu'il donnait à des officiers et des comitadjis, on le laissa

s'échapper. Il revient alors à Xanthi, où il trouva l'armée grecque. Il a subi un dommage de 100000 francs, et de toute sa fortune il n'a pu sauver que deux tables et une commode.

Manoli Gregoriou, 22 ans, de Xanthi, a été expulsé de Bulgarie au mois de mai. Il était employé comme boucher chez un musulman et portait le fez, mais il est orthodoxe. On lui demanda de devenir Bulgare, mais il refusa. Alors il fut arrêté le 28 mai et resta enfermé pendant huit heures avec un ami qui était en prison déjà depuis cinq jours. Vers minuit, après les avoir menacés de mort, les gendarmes ont emmené les deux hommes à pied à la frontière (trois heures de marche). A la prison il fut fouillé et on lui prit sa montre. Les gendarmes, tout en le giflant, lui prirent encore 2 francs qu'il avait en poche. Ses effets lui furent envoyés plus tard par son patron. Les Bulgares ont commencé à enrôler aussi les Grecs dans l'armée, mais ceux-ci donnent de l'argent aux officiers qui les laissent s'enfuir. D'autres ont déserté.

Dimitri Theodoro Kechopoulo, originaire d'Andrinople et demeurant depuis quatre ans à Xanthi, 21 ans, a été employé chez l'épicier grec Metaxas. Le 19 ou 20 mai 1914 les Bulgares l'ont emprisonné avec son patron et fermé le magasin. A la prison on le fouilla et on lui prit quelques clefs. Le témoin avait ses effets et 12 livres turques au magasin et il demanda la permission de les chercher. La permission fut

refusée. Pendant cinq jours il resta en prison et fut ensuite envoyé à la frontière avec Manoli. Comme Manoli, il fut giflé par les gendarmes et ils lui prirent 3 francs qu'il avait sur lui. Son patron, Gavril Metaxas, avec Laurenzo Vasiloudi, un riche manufacturier, et Kotcho Hadji Joidi, marchand de tabac, a été emmené à pied et ligoté jusqu'à la frontière, à Jenikeui, d'où tous les trois furent expulsés. Les gendarmes ont pris 20 livres turques à Vasiloudi et les bijoux de sa femme à Hadji Juidi. Metaxas et Hadji Juidi sont à Salonique, Vasiloudi à Tarsos. Kechoupoulo fut expulsé parce qu'on voulait fermer le magasin de son patron et confisquer ses biens. Il n'a jamais reçu son argent resté au magasin. Il n'a jamais été accusé de quoi que ce soit. C'est le percepteur des impôts qui est venu l'arrêter. Le témoin sait qu'à Xanthi quelques Grecs ont été bâtonnés avec des fouets spéciaux à plusieurs fils en métal.

George Ousounoglou, de Gjoumouldchina, 37 ans, était employé depuis quinze ans à la Compagnie de chemins de fer. Lui et cinquante familles grecques furent poursuivis par les autorités bulgares. On les a cherchés le matin et emmenés à la gare. C'est là qu'on l'a arrêté lui-même. Une heure après son arrestation partait un train dans lequel on embarquait tout le monde. Pendant les deux derniers mois qu'il était à Gjoumouldchina, des comitadjis bulgares sont venus plusieurs fois chez lui et lui ont demandé de l'argent. Il leur a donné en tout 600 francs. Des perquisitions sans résultats furent aussi faites chez lui. Il a été

expulsé à la fin du mois de juillet et il ne sait pas ce qu'est devenue sa propriété. Ses deux frères ont été également expulsés. Ils sont actuellement à Drama. L'un est cultivateur, l'autre cafetier. A la gare de Gjoumouldchina, des comitadjis maltraitaient les Grecs. Parmi ces bourreaux il a reconnu les nommés Alexos et Petraki Vasiliou, fils d'un jardinier. Ils battaient et fouillaient leurs victimes, entre autres Costa Lala, 45 ans, Vasili Johannou, 50 ans, Fivo Avedi, 20 ans, dentiste actuellement à Salonique, Jani Dimitriou, charpentier, 40 ans, etc.

Parisi Kazara, 33 ans, marchand de produits manufacturés et de céréales à Gjoumouldchina, a été expulsé le 17 juin 1914. Deux jours avant, les Bulgares avaient donné un délai de vingt-quatre heures à deux autres commerçants pour partir. Ceux-ci n'étant pas partis, on les a amenés à pied (douze heures) à Okdjilar. Le témoin aussi a reçu un délai de vingt-quatre heures pour partir, faute de quoi il serait amené à pied à Okdjilar. Pendant ces vingt-quatre heures, quatre-vingts familles sont parties par chemin de fer. Les Bulgares ont expulsé en tout trois cent soixante familles de Gjoumouldchina et il n'y reste que vingt-huit familles grecques. Kazara avait dans son magasin et dans son dépôt des marchandises pour 160 livres turques et des céréales pour 80 livres. Tout cela fut vendu aux enchères pour 1 600 francs, que l'État s'appropriait. L'adjudication fut faite à un Bulgare habitant autrefois Drama et qui est maintenant installé dans son magasin. Kazara avait déposé au dépôt de la

Banque de Salonique à Xanthi deux wagons de céréales, wagons que la Banque lui a ensuite fait parvenir. Il voulait également déposer à la Banque pour 40 livres de marchandises manufacturées, mais le gouvernement bulgare a défendu de tels dépôts. Il a envoyé alors les marchandises à son ami Hadjioglou Halil à Duranza, mais les Bulgares l'ont appris et ont séquestré les marchandises chez Halil, qui fut emprisonné pendant deux jours. Il a en outre déposé à la Banque ottomane de Gjoumouldchina des marchandises d'une valeur de 200 livres turques qui n'ont pas été saisies. Le jour de son expulsion, le lieutenant Panajoti Bojanoff du 39e régiment d'infanterie bulgare, qui demeurait au premier étage de sa maison et qui lui avait promis de lui payer la valeur de son mobilier taxé d'un commun accord à 600 francs, est sorti de chez lui pour ne pas être là lors de l'expulsion de Kazara, ce qui lui évitait de payer ce qu'il devait. Ce jour-là sont aussi venus chez lui sept comitadjis et lui ont demandé 15 livres pour ne pas être expulsé. Kazara a donné la somme, mais une demi-heure après trois autres comitadjis sont venus pour l'emmener à la gare. Il n'a rien pu prendre avec lui.

INTZES : Christo Kosta, charretier de Jasikeui (à trois heures de Xanthi), a été expulsé de Bulgarie au mois de mai avec tous les habitants du village. Il possédait une maison, un jardin, des vignes, des champs, etc., qui ont été confisqués par les Bulgares qui s'y sont installés. Il n'a rien pu sauver de sa fortune, sauf quel-

que peu de son mobilier qu'il a transporté à Intzes. Auparavant on l'avait appelé à la préfecture où on lui a demandé 5 francs, ensuite 4 francs, sommes qu'il a payées mais dont on ne lui a pas donné quittance.

Nicola Dimitriou Gouvitza et son frère **Jane**, de Xanthi, cafetiers. Deux jours après le départ de l'armée grecque de Xanthi, les Bulgares leur ont fermé le café sous prétexte que le mobilier n'était pas à eux. Moyennant 300 francs donnés au percepteur, on leur permet ensuite de le rouvrir. Vingt jours après, le sous-préfet et le chef de police appellent Nicola et lui demandent chacun 400 francs. Il refuse de payer et on lui ferme de nouveau le café. Pendant un mois les deux frères essayent d'obtenir une nouvelle permission et ils envoient un télégramme au ministère à Sofia, mais sans résultat. Au mois de mars 1914, on arrête Nicola (Jane était déjà parti) et on le garde trois jours en prison jusqu'à ce qu'il promît de partir aussi. Son mobilier, d'une valeur de 2 000 francs, fut vendu par les autorités à un Bulgare. Un officier lui avait pris, avant, des chaises, des tables et des lampes et lui a laissé pour tout payement la quittance suivante que j'ai vue :

QUITTANCE

« Nous avons reçu pour le cercle des officiers : 1° cent chaises; 2° six tables; 3° quatre miroirs; 4° deux lampes Radios et une pompe pour les lampes.

« 30 XII. 1913
à Xanthi.

Le directeur du cercl ,
Lieutenant-colonel .
« D. Leounoff (? »

Le lieutenant-colonel avait expliqué à Gouvitza que les officiers avaient besoin de ces meubles pour un bal, mais ensuite il lui a dit qu'on ne lui rendrait pas les meubles.

Stephanos Angeli, 57 ans, fabricant de cigarettes de Xanthi, est parti, en novembre 1913, à Intzes. On lui avait demandé de trop forts impôts, plus que le double de ce qu'il payait lors du temps turc. Les Bulgares lui ont défendu de prendre avec lui quoi que ce soit, après lui avoir fait la vie impossible. Les jeunes gens de Xanthi sont recrutés pour l'armée. A Intzes, il y a treize familles de Jasikeui.

Réfugiés de **DRAMA** : **Emmanuel Delejanis**, de Xanthi, 50 ans, commerçant en tabac et denrées coloniales, s'est retiré avec l'armée grecque. Il a abandonné ses biens et immeubles d'une valeur de 600 000 francs et son mobilier estimé à 10 000 francs. Ce dernier fut confisqué par les Bulgares et vendu aux enchères. Un Bulgare s'est installé dans son magasin, qui lui appartenait en propre. Son dépôt de tabac fut occupé par la troupe, et un hôtel, qui est sa propriété également, est exploité actuellement par le

voïvode-comitadji Dane Nicoloff. Sa maison d'habitation est habitée par un avocat bulgare. Il n'a rien revu de sa fortune et on ne lui a pas permis de retourner en Bulgarie.

George Fotiati, 28 ans, commissionnaire de Xanthi, est parti avec l'armée grecque. A Xanthi il n'avait que son bureau, mais il possède des terres à Maronia, province de Gjoumouldchina, et une maison de denrées coloniales à Dedéagatch (maison Douga Leondaride). Tout fut confisqué par les Bulgares. Sa maison a été prise par le commandant bulgare et les marchandises ont été vendues aux enchères. Les biens des Turcs sont également confisqués et servent pour l'installation des réfugiés de la Dobroudja (Roumanie).

Christoph Parastchides, 30 ans, commerçant en tabac de Xanthi. Les Bulgares ont pris tout son ameublement du magasin et du bureau. Lorsque les Bulgares partaient de Xanthi (seconde guerre), ils ont pris d'abord trente-cinq otages qui ont été envoyés à Sofia, ensuite vingt et un, parmi lesquels le métropolite, et les ont enfermés au monastère Saint-Michel, près de Xanthi. Parastchides était du nombre. A 10 heures du soir (juillet 1913), deux cents soldats bulgares les ont emmenés à la gare. Là, on les a mis dans des fourgons à bestiaux et on les a envoyés à Gjoumouldchina où ils arrivaient le matin.

Un officier vint prendre livraison des expulsés et demanda des explications. Il lui fut répondu : « Ce sont des comitadjis de Xanthi », sur quoi l'officier s'étonna qu'on ne les ait pas tués de suite. Enfin, on fit faire aux otages trois fois le tour de la ville et on les incarcéra à la prison. Sous prétexte de fouille, ils furent dépouillés d'une partie de leur argent. Ils restèrent ainsi un jour dans une chambre, qui était anciennement une chambre de l'hôpital turc, sans qu'on leur donnât quelque chose à manger. On avait l'intention de les expédier en vieille Bulgarie, mais l'armée grecque s'approchait. Ils furent alors emprisonnés sans nourriture, et ce n'est qu'en donnant 500 francs à la garde qu'ils pouvaient se procurer de quoi manger. Les otages restent ainsi deux jours en geôle jusqu'à ce que le docteur Karapetsis put faire parvenir un message au pharmacien de l'endroit qui réussit à les faire relâcher moyennant 80 livres turques données aux Bulgares. Deux fermes de Parastschides sont confisquées par les Bulgares. Ceux-ci lui avaient pris déjà avant la guerre gréco-bulgare une maison et un terrain à bâtir. Sa mère est restée à Xanthi dans une maison qui lui appartient mais que les Bulgares désirent aussi s'approprier.

Dimitri Lalas, 78 ans, rentier de Gjoumouldchina. Son fils s'était retiré avec l'armée grecque. Lui était resté. Au mois d'octobre 1913, il est parti pour Constantinople, avec l'autorisation du gouvernement bulgare, pour y faire soigner ses pieds. Il est parti

avec sa sœur. Tous deux furent arrêtés à Dedéagatch et enfermés pendant une nuit. Le lendemain on les emmena à la gare et on les laissa continuer leur voyage à Constantinople. Lorsque Lalas voulut retourner en Bulgarie, on lui refusa le permis de rentrer. Pendant son absence on a confisqué sa fortune et le magasin de son fils plein de bois de construction. Le secrétaire de la préfecture, Moutavoff, s'était installé dans la maison de ce dernier. Le bois a été utilisé pour la construction d'une caserne. Moutavoff s'est également approprié le mobilier de son fils. Le mobilier du témoin fut pris par un certain Marco Atanasoff, inspecteur de la voirie.

Docteur C. Karapetsis, de Xanthi. Lors de l'arrestation du témoin comme otage, le 9 juillet (ancien style), on le menaçait pendant quarante minutes avec une baïonnette braquée à 3 centimètres de son cou. Il a été libéré avec les autres otages le 14 juillet à Gjoumouldchina. Il retourne à Xanthi pendant l'occupation grecque et part ensuite en voyage avec sa famille. Les Bulgares reviennent et refusent au docteur de rentrer dans ses biens. Sa maison, d'une valeur de 35 000 francs, est actuellement occupée par le commandant Safiroff qui paraît être comme il faut, mais la maison est confisquée par l'État. La clef de sa maison a été déposée chez son beau-frère, agent consulaire d'Autriche-Hongrie. Elle y fut prise par les Bulgares. Karapetsis possède encore un grand magasin de 30 000 francs et un plus petit de 15 000 francs, qui sont également

confisqués par les Bulgares. Le plus grand a été transformé en café.

Georgiou Sterziou, 78 ans, de Xanthi, marchand de tabac. Le témoin était malade le 22 octobre 1913 lorsque des soldats bulgares arrivèrent pour l'expulser en le maltraitant et en lui faisant une blessure au pied avec une baïonnette. Deux comitadjis l'emmenèrent à pied et le forcèrent de traverser le Nestos. Arrivé au milieu du fleuve on tira sur lui trois coups de fusil, mais il réussit à se cacher derrière un arbre flottant. Ses biens et immeubles ont été confisqués et occupés par les Bulgares. Son mobilier fut pillé. Il a perdu ainsi 30 000 francs.

Dimitri Kyriakides, 78 ans, ancien commerçant en soieries de Gjoumouldchina. Le 3/16 novembre 1914, à 10 heures du matin, pendant qu'il déjeunait, est arrivé un officier de police qui l'a amené avec lui. A la police se trouvaient encore d'autres Grecs. On les a emmenés tous, baïonnette au canon, à la gare. Kyriakides prie les Bulgares en pleurant de lui permettre de prendre quelques habits et un chapeau, mais on le lui a refusé. Il est ainsi arrivé à Drama sans rien. Il a perdu environ 10 000 francs.

Le docteur **Georges Matsopoulos**, de Gjoumouldchina, me fait, par écrit, le récit suivant de son expulsion : « Je soussigné G. Matsopoulos, docteur en médecine, sujet hellène, originaire de Gjoumouldchina,

prends la liberté de porter à votre connaissance l'histoire de mon expulsion sauvage par les autorités officielles bulgares de Gjoumouldchina et celle du sort de ma fortune.

« J'exerçais, depuis vingt ans, à Gjoumouldchina, la profession de médecin. Lors de la guerre balkanique, pendant l'occupation de Gjoumouldchina par l'armée bulgare, j'ai servi comme directeur de l'hôpital militaire et civil, et cela pendant toute la durée de la guerre, sans rien toucher pour mes services.

« Après la fuite des Bulgares et lors de l'occupation de la ville par les troupes turques irrégulières, les habitants de plusieurs villages des environs et même ceux de Gjoumouldchina risquaient d'être massacrés par les « Baschi-Bouzouks » et les bandes turques. Moi-même et quelques autres membres de notre communauté, risquant notre vie et sur notre responsabilité, nous avons sauvé toute la population bulgare du massacre imminent. Malheureusement, nos services ont été payés, lors de la seconde occupation bulgare, de la façon la plus cruelle (dite « méthode bulgare » connue de tout le monde civilisé).

« Après le traité de Bucarest et l'occupation de la Thrace occidentale, Gjoumouldchina est devenue la capitale des nouveaux territoires bulgares sous la direction de l'ex-préfet de Sofia Sfinaroff, l'un des membres les plus éminents du parti « libéral », homme qui a organisé l'expulsion de tous les Grecs et le pillage des fortunes des expulsés.

« Le 2/15 décembre 1913, pendant la nuit, le chef

de la police Donneff, accompagné de plusieurs gendarmes, m'a arrêté et emmené de force à la prison sous prétexte de me demander des renseignements sur la communauté grecque. Une demi-heure après on amène aussi ma femme et mon enfant. Après cela, on nous conduit à la gare et de là à la frontière.

« Pendant mon séjour dans la prison, j'ai demandé de nous permettre d'emporter quelques vêtements, car nous étions pour ainsi dire nus, mais le chef de la police me répondit que l'ordre d'expulsion ne permettait pas cela et que cet ordre devait être exécuté, fût-ce même à la baïonnette. Ainsi, de la façon la plus sauvage et barbare on nous expulsa, selon l'ordre du préfet de Gjoumouldchina Sfinaroff, sans même nous permettre de prendre du pain.

« Le jour de mon expulsion, tout le mobilier de ma maison a été pillé et la maison même transformée en succursale de la Banque Nationale bulgare. Le coffre-fort fut pillé (10 000 fr.), le mobilier et les bijoux furent partagés entre le préfet Sfinaroff et le commandant de la place, le général Kirkoff. Le chef de la police Doneff a volé les meubles de luxe, le directeur de la Banque Nationale bulgare, aidé par sa femme, a enlevé tous nos vêtements et les costumes de ma femme. Le reste enfin a été partagé entre les autres fonctionnaires selon la méthode bulgare.

« J'ai protesté contre ce procédé après mon expulsion et j'ai fait les démarches nécessaires auprès de la légation de France à Sofia, qui représente les intérêts des Grecs en Bulgarie, en lui fournissant les éléments

de ma fortune confisquée dont voici le dénombrement :

Fortune mobilière.

Mobilier de ma maison pillé, bijoux, argent liquide et fonds, bibliothèque médicale et instruments de chirurgie..	100 000 fr.
Contenu de la pharmacie à Jassikeui	3 000 —
Meubles divers de mon théâtre à Xanthi .	18 000 —
	121 000 fr.

Fortune immobilière.

Deux maisons à la rue Varouchi à Gjoumouldchina	35 000 fr.
Un magasin sur la place Tiriki bazar.....	40 000 —
Un théâtre et grand café à Xanthi.....	50 000 —
	125 000 fr.

Perte de loyers.

Loyer de ma maison occupée par la B. N. B.	4 000 fr.
Loyer de mon magasin transformé en Café du Commerce.....	3 000 —
Loyer de mon théâtre et café à Xanthi...	3 500 —
Loyer de ma maison rue Varouchi.....	500 —
	11 000 fr.

Athanase Tschanis, 65 ans, de Gjoumouldchina, a été expulsé avec le Dr Matsopoulos sans qu'il ait su pourquoi. On lui a confisqué : une maison de 10 000 francs; les meubles du club grec, dont il était président et qui lui appartenaient, 5 000 francs, mobilier de sa maison, 2 000 francs; une vigne, 1 000 francs; et une maison de campagne meublée, 7 000 francs. Le témoin a été expulsé par ordre du gouvernement.

Achisilos Ponides, 54 ans, habitant de Gjoumouldchina, sujet grec d'Athènes. Le 3/16 novembre 1914 un gendarme l'a arrêté dans la rue et l'a emmené à la police. Là il fut incarcéré sans qu'il ait pu prendre d'effets. On ne lui a point donné d'explications et sa qualité d'étranger ne l'a pas protégé. Il fut mis ensuite dans le train sans qu'il ait pu avertir sa mère de ce qui lui arrivait et sans qu'il ait pu lui demander de l'argent. Celle-ci et sa grand'mère, âgée de 100 ans, furent d'ailleurs expulsées trois jours après. On ne leur a permis de prendre quoi que ce soit avec elles. Le capitaine Liloff a conduit sa mère chez un notaire, sous prétexte de faire établir un permis pour prendre des meubles avec elle, et lui a fait signer des actes écrits en bulgare dont elle ne connaît pas le contenu. Son bien fut vendu aux enchères.

Alexandre Skoutaris, propriétaire de Gjoumouldchina, 30 ans, fut expulsé le 16 novembre (nouveau style) 1914. Le chef de police Bochkoff, accompagné de gendarmes et de soldats, baïonnette au canon, l'a arrêté le 16 novembre, selon ordre du général Teloff. Le matin suivant il fut emmené à la station frontière

sans qu'on lui eût permis de prendre même un paletot. Il laisse là-bas une maison avec les meubles habitée par le colonel Vasilieff et le procureur Karivanoff. Le mobilier et la maison valent 30 000 francs. Il a encore une ferme avec bétail, tabac, céréales, d'une valeur d'environ 100 000 francs. Cette ferme a été occupée par deux généraux en retraite, Dikoff et Vasoff, et Dimitri Sterieff, ancien maire de Cavalla. Une demi-heure avant son arrestation, l'avocat P. Topaloff a envoyé à Skoutaris sa carte de visite (que j'ai vue) avec le texte français suivant : « Monsieur Telonidis (erreur de nom), si vous voulez, venez pour un petit moment chez moi, pour des choses très importantes. — TOPALOFF. » Ce rendez-vous était probablement pour lui arracher une procuration. Toute la fortune de Skoutaris est de 500 000 francs environ.

Les témoins de Gjoumouldchina dernièrement expulsés m'affirment ce qui suit : le roi Ferdinand de Bulgarie a été à Gjoumouldchina du 30 octobre au 2 novembre (ancien style) 1914. Il était accompagné de son état-major et des généraux Fitcheff et Savoff. Sept heures après le départ du train spécial et sur ordre du général de la place Teloff, une foule de gendarmes, officiers et comitadjis ont attaqué le quartier grec et, après le pillage des maisons, ils ont conduit les habitants en prison.

Pour se faire relâcher, beaucoup de Grecs voulaient donner de l'argent au chef de police, mais celui-ci leur a répondu que l'ordre était donné par le roi et qu'il ne pouvait intervenir. Ce même chef avait souvent accepté de l'argent. Il s'appelle Doneff. C'est un ancien acteur et parent de Radoslavoff. Cette dernière expulsion fut générale. A Gjoumouldchina il n'y a plus que deux familles grecques, sujets autrichiens, les Stalon frères et Jean Pavlidis. Elles aussi sont toujours menacées. Les familles grecques ont été expulsées dans tout l'arrondissement de Gjoumouldchina et même, le premier jour de l'arrivée du roi, vingt familles du village Kutchukeui furent expulsées à la baïonnette en présence du roi Ferdinand.

STARTISTA : Pagonis Grammenos, 40 ans, réfugié du village Litiza, est actuellement garde champêtre. Le témoin s'est enfui le 29 janvier 1914. Après la constitution turque de 1909, six comitadjis bulgares sont arrivés à son village pour convertir les habitants au schisme. Mais ceux-ci résistèrent et donnèrent à trois citoyens, entre autres à Grammenos, le mandat de tuer les comitadjis, s'ils revenaient. Le 23 août 1909, ces trois citoyens tuèrent un des comitadjis, Nicola Bachtchevan. Les deux compagnons de Grammenos furent découverts par les Turcs et condamnés à quinze ans de prison. Grammenos n'a pas été pris. Quelque temps après, les deux condamnés ont été exilés à Rhodos, où les Italiens les ont libérés. Ils sont revenus dans leur village après la guerre balkanique. Lors de l'occupation par les Bulgares, ceux-ci voulaient venger la mort de leur comitadji et convoquèrent trente-deux habitants du village. Mais les villageois s'enfuient à la

montagne, où ils restent dix-sept jours. Pendant ce temps les Turcs réoccupent le village et les otages rentrent. A la conclusion de la paix de Bucarest, les Turcs abandonnent de nouveau Litiza et les Bulgares s'y installent. Les deux compagnons de Grammenos s'enfuient de suite, mais lui, il reste. Le 21 octobre 1913, on l'appelle à la « chancellerie » et le maire lui dit que les Bulgares voulaient l'arrêter et le tuer.

Il s'enfuit sur territoire turc. Le 17 décembre il rentre au village pour y fêter Noël. Les Bulgares l'apprennent, l'arrêtent, le ligotent et l'emmènent à la police. Là on lui demande combien de fusils il avait. Il répond : trois. Ils se les font remettre à sa maison en présence du procureur et du sous-préfet. Mais ceux-ci prennent aussi les bijoux, les vêtements de noce de sa femme et tout l'argent qu'ils trouvent. A ce moment, le maire était également dans la maison et des soldats gardaient l'entrée. Le procureur s'appelait Jlia.

Entre temps des soldats ramassent des fusils chez d'autres paysans. On en charge Grammenos et on les lui fait porter à Ortakeui, où il fut mis en prison. A 7 heures du soir on l'interroge de nouveau, le déshabille et, tout nu, on le place sur une malle, de sorte que le tronc repose sur le couvercle pendant que la tête et les jambes sont maintenues par deux soldats qui s'y asseyent. Alors deux autres soldats le battent jusqu'au sang avec des fouets. Le matin suivant on le fouette encore une fois. On voulait le soumettre

encore une troisième fois à cette torture, mais voyant son état, les Bulgares ne l'ont pas fait en disant qu'il était mieux de le tuer. Pendant huit jours on le fouettait cependant tous les jours et on le mettait tout nu dans un tonneau. On voulait ainsi le forcer à avouer le meurtre de Bachtchevan et d'autres choses qu'il ne connaissait pas. Le jour de Noël, son frère est allé à Ortakeui pour lui apporter à manger, mais le procureur Jlia lui a dit que Grammenos était mort et qu'il devait être enterré. Il était en réalité dans son tonneau, glacé et ne pouvant pas se mouvoir. Sa femme et sa sœur, averties de « sa mort », sont également venues et après les avoir battues, les autorités bulgares leur permirent de voir le « cadavre » à travers la fenêtre. Mais Grammenos trouve la force de parler, et pendant quinze jours ses parents lui apportent alors du lait et du beurre. Son frère se plaint trois fois auprès du préfet du traitement barbare subi par Grammenos. On le renvoie au commandant militaire et celui-ci fait amener le patient. Il lui met un écriteau sur la poitrine, et, le lendemain vers 6 heures du matin, trois soldats l'emmènent à la frontière bulgaro-turque et le livrent aux soldats bulgares de la frontière avec une lettre. Le caporal de ces derniers lui demande de l'argent pour le mettre en liberté, mais il n'en a point. Ce caporal le fait déshabiller jusqu'à la chemise, fait creuser une fosse devant lui et le remet à un soldat pour l'achever à coups de baïonnette et pour le jeter ensuite dans la rivière. Le soldat l'enferme provisoirement dans une cabane et Grammenos réussit

péniblement à s'enfuir sur le territoire turc. De là il est venu à Startista *via* Constantinople-Lesbos-Salonique. J'ai examiné le corps de cet homme et j'ai constaté les cicatrices des sévices suivantes : une cicatrice ronde de 3 centimètres de diamètre à 7 centimètres de la septième vertèbre et à 7 centimètres de la colonne vertébrale, côté droit; une grande cicatrice à 12 centimètres de la septième vertèbre et à 3 centimètres de la colonne vertébrale, côté droit; une grande cicatrice à 47 centimètres de la septième vertèbre et à 4 centimètres de la colonne vertébrale, côté droit; 7 centimètres au-dessous de cette dernière, une très grande et profonde cicatrice blanchâtre à bords rouges; 10 centimètres à gauche de celle-ci, deux grandes cicatrices du même aspect; à la hauteur des reins, à gauche, multiples cicatrices filiformes provenant des coups de fouet.

TERLIZ : Thomas Georgiou Koudchoglou dit : « Les réfugiés sont tous pauvres parce qu'on leur a pris leur fortune en Bulgarie. »

DEMIR-HISSAR : Xantip Delimichaelis, de Dedéagatch, 32 ans. Delimichaelis est né à Magri, à une heure de Dedéagatch. Son père fut tué par des comitadjis bulgares lorsqu'il avait 3 ans et sa famille est allé vivre à Dedéagatch. Sa sœur s'y est mariée avec Antoine Londoridis, qui gère la fortune considérable de la famille. Xantip et son frère ont fait leurs études à Dedéagatch, au gymnase d'Andrinople, à

l'école de commerce de Constantinople et à l'école industrielle d'Athènes. En revenant au pays, Xantip dirige son tschiflik comprenant 3000 hectares de terre et quatre mille oliviers et il achète un nouveau tschiflik à Magri contenant 1500 hectares, six cents moutons, deux cents chèvres et trois mille mûriers. Il achète aussi une huilerie à Stanatopoulo de Volo, huilerie située à Magri. Son frère prend la direction de ces biens et lui-même fait le commerce de tabac. Pendant la première guerre, il a peu perdu. Pendant la seconde, les Bulgares font couper ses mûriers et il perd 4000 ocques de tabac dans le village Dervent et à Rountschik dont 2000 ocques brûlées par les Baschi-Bousouks qui prennent aussi les moutons. Xantip part alors pour Salonique avec sa famille. Son frère, Georges, est emmené par les Bulgares à Sofia comme otage. Tous ses biens de Dedéagatch furent confisqués par les Bulgares. Ces biens étaient : un hôtel d'un loyer de 250 napoléons, un dépôt de tabac de 100 napoléons de loyer, un autre dépôt loué 60 napoléons, un dépôt loué à la Deutsche Orient Bank 30 louis, un moulin à quatre pierres d'un loyer de 80 napoléons, un moulin à Magri rapportant 40 napoléons, le tschiflik à Keuchetchik de 120 napoléons de loyer. Les Bulgares ont vendu le produit de ses oliviers de l'année 1913 pour 300 napoléons. La maison du témoin à Dedéagatch vaut 800 livres turques et les meubles 350 livres. Son frère avait une maison d'une valeur de 600 livres turques, un magasin de 36 livres de loyer et une

seconde maison d'un loyer de 38 livres. Xantip avait un revenu de 600 à 700 napoléons par an, deux voitures et cinq chevaux. Tout a été séquestré par les Bulgares. Il est allé à Sofia avec un passeport russe et y a pris un avocat qui devait aller à Dedéagatch pour y chercher trois cents ballots de tabac et prendre soin de sa fortune. Il y est allé, mais, au retour, il lui a déclaré qu'il ne pouvait rien faire, tout étant séquestré par les autorités. Xantip a ainsi perdu toute sa fortune et est forcé actuellement de vivre avec 150 francs par mois comme employé du gouvernement grec. Le consulat de France a averti Xantip que le docteur-dentiste bulgare Christoff a dévalisé sa maison à Dedéagatch. La fortune totale de Delimichaelis a été de 18000 livres turques.

Élisabeth Papazoglou, 45 ans, et sa fille, mariée à Vasiliki Zachara, réfugiées d'Ortakeui, déclarent : elles ont été expulsées au mois de mai 1914. Elles possédaient maison, terres, moutons, etc. Tout leur fut pris. Elles sont arrivées à Demir-Hissar avec une seule couverture. Les Bulgares, en les chassant, leur avaient dit : « Allez trouver votre roi Constantin. » Le gouvernement grec a donné à chaque famille réfugiée une paire de bœufs, de la terre, de la semence et on leur distribue chaque mois 40 à 50 francs en argent et une demi-ocque de farine de riz par jour. D'ailleurs, suivant les indications à moi données par le commissaire des réfugiés à Demir-Hissar, celui-ci paye 40 à 50 000 francs par mois seulement pour la location des terres des

tschifliks et pour la nourriture des réfugiés de vingt-deux villages.

Anastasio Emmanuel, 35 ans, médecin, **Johannes Kessinis**, 42 ans, commerçant, **Georges Mariou**, 30 ans, commerçant, de Melenik, membres de la commission de réfugiés de Melenik. Il y a mille sept cents réfugiés de Melenik à Demir-Hissar et parmi eux se trouvent soixante-dix familles tziganes musulmanes.

VETERNA : Dimitrius Emmanuel, 40 ans, réfugié du village de Soufli, de la Thrace bulgare, est parti de son village au mois de juillet. Les fonctionnaires bulgares sont entrés dans leurs maisons et les ont expulsés en leur défendant de prendre une seule pièce de leur mobilier. On a pris au témoin 650 livres turques en argent, six cents moutons, quatre paires de bœufs et tout le contenu de ses magasins d'une valeur de 1 000 livres turques. Il possédait, en outre, encore deux magasins et des terres qui ont été confisqués. Les expulsés ont été forcés d'aller à pied à Dedéagatch (dix-huit heures) et, de là, ils sont partis en bateau à Salonique. Tous les habitants de Soufli (deux mille familles) ont été expulsés de la même façon. Pendant la guerre, les Bulgares avaient tué deux cents personnes.

KATO-POROYA : Dimitrius Bourolitis, 62 ans, réfugié de Soufli. Bourolitis a été expulsé au mois de juillet 1914. Les gendarmes et le sous-préfet bulgares sont entrés dans les maisons et ont violé les filles (même le sous-

préfet s'est conduit de cette façon). Lui-même a été arrêté en chemise et en caleçon et a été battu avec des crosses de fusil jusqu'à ce qu'il saignât. Pendant trois mois il a craché du sang. Il a été emprisonné pendant vingt jours parce que les Bulgares prétendaient qu'il avait des fusils chez lui, ce qui n'était pas vrai. A la prison on lui a volé 300 francs. En payant une rançon de 20 livres turques, il fut mis en liberté, mais deux jours après, il reçut une nouvelle visite nocturne et fut de nouveau battu. Le lendemain il est parti parce qu'il avait peur pour sa vie. Tous ses biens sont restés là-bas et il n'en a rien pu emporter. Son billet du bateau fut payé par un autre. Il y a environ cent vingt familles réfugiées de Bulgarie à Kato Poroya. Je constate que Bourolitis a une fracture de la douzième côte droite, qu'il dit provenir des coups reçus.

Apostolis Christo, du village d'Akalan (Bulgarie), 65 ans. Le témoin fut expulsé le 14 juillet 1914. Les Bulgares lui avaient donné un délai d'une semaine pour partir. S'il ne partait pas, on le tuerait. On obligea les gens de payer des passeports de 30 à 60 francs, selon la fortune de l'expulsé. Les passeports ont été repris à Dedéagatch. L'armée bulgare leur avait pris les céréales, de la farine et quelques porcs. Les bestiaux qui leur restaient ont été pris par les paysans bulgares, assistés des autorités, qui disaient qu'ils leur appartenaient. Ou bien encore les autorités défendaient de les prendre avec eux, forçant ainsi les gens à les vendre aux Bulgares à des prix dérisoires : une chèvre

à 20 francs, des vaches pour 20 francs, etc. Christo n'a pu prendre avec lui que les vêtements qu'il a pu charger sur un âne puisqu'il devait marcher seize heures à pied, jusqu'à Dedéagatch. C'était la seconde fois qu'on expulsait les villageois. Des soldats bulgares les avaient déjà amenés à Dedéagatch une première fois, au mois de mars, après leur avoir pris pendant la marche tout l'argent qu'ils avaient sur eux. On les a retenus six jours dans cette ville et on les a forcés ensuite de rentrer à Akalan. A cette époque les Bulgares avaient tué dans leur village seize hommes dont les femmes et les enfants sont à Poroya. Parmi les tués il y avait le propre gendre du témoin, Janaki Christo Zukala.

Theodoro Risou, 65 ans, d'Akalan, a été expulsé le 17 juillet 1914. La plupart de son mobilier est resté là-bas. Un cheval lui a été pris par le sous-préfet d'Ortakeui. Il confirme les dires du précédent. Son fils Chrisaphis, 22 ans, fut tué le 17 mars sans raison. Toute sa fortune est restée à Akalan. Son mobilier seul avait une valeur de 300 livres turques. Il y a à Kato-Poroya soixante familles réfugiées d'Akalan. Un soir de l'hiver passé, un sous-lieutenant bulgare et le maire de Sarapoff sont entrés dans la maison de sa sœur et ont voulu violer sa nièce Marigo, 18 ans. Mais il a pu accourir et la sauver.

Chrisaphis Papazoglou, 63 ans, du village de Schikartikli du district d'Ortakeui (Bulgarie). Le 11 octobre 1913

des soldats accompagnés de comitadjis sont entrés au village et sont allés chez le témoin pour lui demander de l'argent. Ils l'ont torturé et lui ont pris 100 francs. Ils lui ont coupé d'abord les oreilles et ensuite ils ont voulu lui couper aussi le nez. Il a pu éviter cette torture en payant 40 livres turques. Il est parti la même nuit avec sa famille, composée de dix personnes, sans prendre une pièce de son mobilier. Il possédait un grand nombre de bestiaux. En tout, il avait une fortune de 40 000 francs. Tout a été confisqué par les Bulgares. J'ai examiné les oreilles de Papazoglou et j'ai constaté que l'hélix et l'anthélix des deux oreilles étaient coupés jusqu'au lobe.

Pope **Gregoriou Constantin**, 60 ans, et **Nicola Gregoriades**, 48 ans, instituteur, réfugiés du village de Plevna, arrondissement d'Ortakeui. Le 29 août 1914, le sous-préfet Stambouloff, avec l'ex-sous-préfet, sont venus à Plevna et ont expulsé tous les Grecs en les forçant de se procurer des passeports à 35 francs par pièce. Ils n'ont pu prendre avec eux qu'une petite partie de leur mobilier.

ANO-POROYA : Trajanos Johanno Andoniades, réfugié du village de Makrievo, près Stroumnitza. A Schounkovo, il y a vingt-cinq familles réfugiées de son village.

Au moment de mon enquête, 36 006 expulsés et réfugiés de Bulgarie se trouvaient en Macédoine grecque.

Pendant l'année 1913 et jusqu'au 15 février 1914 sont arrivés :

1 357	de	Gjoumouldchina.
1 145	de	Dedéagatch.
350	de	Kujun-Kioi.
1 440	de	Melenik.
186	de	Makri.
302	de	Maronia.
99	de	Nevrokop.
530	de	Petritch.
1 388	de	Stroumnitza.
6 797		

Depuis le 15 février 1914 jusqu'au 20 novembre 1914 sont arrivés :

27 695	de	68 villages de la Thrace bulgare.
1 514	de	la vieille Bulgarie.
29 209		
6 797		réfugiés de 1913.
Total : 36 006		

Dans le Kaza de Drama étaient installés les réfugiés et expulsés suivants :

Arrivés en 1913.		Arrivés en 1914.	Lieu d'installation.
De Xanti.....	1 200	800	Drama.
De Gjoumouldchina.	1 800	381	Doxato.
A reporter	3 000	1 181	

Report.....	3000	1181	
De Ortakeui.....	—	670	Drama-Tchataldja.
De Nevrokop.....	650	30	Prosotchani.
De Dedéagatch.....	90	60	Drama-Doxato.
De Kojunkioï.....	120	315	Doxato-Borjani.
De Chirka.....	450	112	Doxato.
De Kavasiki.....	—	300	Sirnovo.
De Jasi-Kioï.....	1	120	Drama-Doxato.
De Verezik.....	80	40	Startista.
De Tchekerdekli....	—	180	Hesme.
De Palikrava.....	—	160	Koumanitsi.
De Litista.....	—	165	Terliz.
D'Akala.....	—	72	Karakeui, Volaka-Borovo.
De Mandritsa.....	—	77	Belotista.
	4391	3482	
Total.....		7873	

Dans le Kaza de Serrès se trouvent actuellement les réfugiés et expulsés suivants de Bulgarie :

District de Serrès.

A Homondos.	78 de la Thrace bulgare, expulsées depuis.....	5 mois.
A Serrès.....	100 de Melenik, expuls. depuis	5 —
A Serrès....	70 de Xanthi et de Gjoumouldchina expulsées depuis.....	5 mois.
Total...	248 familles.	

District de Nigrita.

A Tcherpista.	73 de la Thrace bulgare, expulsées depuis.....	6 mois.
A Makes.....	15 de la Thrace bulgare, expulsées depuis.....	5 —
A Kinla.....	49 de la Thrace bulgare, expulsées depuis.....	5 —
A Mumuchi..	130 de la Thrace bulgare, expulsées depuis.....	1 mois 1/2
Total...	267 familles.	

District de Dchoumaja.

A Dchoumaja.	220 de la Thrace bulgare, expulsées depuis.....	6 mois.
A Orliako ...	48 de la Macédoine bulgare, expulsées depuis.....	1 an.
A Ramna....	167 de la Thrace bulgare, expulsées depuis.....	6 mois.
A Kulachli...	14 de la Macédoine bulgare, expulsées depuis.....	1 an.
Total...	449 familles.	

RÉCAPITULATION

District de Serrès.....	248
District de Nigrita	267
District de Dchoumaja.	449
Total.....	964 familles dans le seul Kaza de Serrès.

Ce qui frappe le plus l'enquêteur désintéressé, c'est le nombre énorme d'expulsés de la Bulgarie et le fait que tous ces gens furent dépouillés de leur avoir. L'expulsion sans cause légale, en temps de paix, d'étrangers ayant habité depuis longtemps le pays est déjà une mesure qu'on ne peut pas facilement justifier par les lois. En tout cas c'est une mesure draconienne, inadmissible dans l'état actuel des rapports internationaux en temps de paix. Mais ce qui dépasse tout et qui est contre toutes les règles du droit, c'est la confiscation des biens des expulsés. Je ne comprends pas comment un gouvernement, qui a la prétention que son pays compte parmi les États civilisés, puisse se laisser aller à une telle piraterie.

Le but ou plutôt les buts de la manœuvre ressortent très nettement de mon enquête : L'État bulgare veut à tout prix « bulgariser » les contrées, qu'il a occupées, pour pouvoir plaider ensuite par voie de déduction, auprès des grandes puissances de l'Europe et de l'Amérique, la thèse de la Macédoine bulgare. L'élément grec, qui est reconnu comme tel même par l'observateur le moins compétent, est trop gênant et ne cadre pas avec le « milieu entièrement bulgare » auquel on veut faire croire le public.

Le second but de l'expulsion et de la spoliation des Grecs de la Macédoine et de la Thrace bulgares est l'enrichissement de l'État et des particuliers bulgares. Les Grecs sont connus partout comme des travailleurs, des gens habiles qui savent acquérir et garder des économies et des biens. Les colonies grecques

d'Égypte, d'Amérique, de Marseille, etc., sont réputées pour leur richesse. L'État bulgare a trouvé dans la spoliation des biens grecs un moyen très commode de s'enrichir. Pour se convaincre de ce fait, on n'a qu'à lire les multiples dépositions des réfugiés que j'ai interrogés. Grâce à ce procédé inadmissible et illégal, des gens, autrefois millionnaires, sont aujourd'hui réduits à la misère.

Mais la cupidité des fonctionnaires et même de simples citoyens bulgares prélève un fort impôt sur les « gains » de l'État. Ainsi, on trouvera dans les récits de mes témoins des officiers et des simples gendarmes rançonnant les pauvres expulsés. Les fonctionnaires civils ne restent pas en arrière. Ainsi le préfet Sfinaroff, le général Kirkoff, le chef de la police Doneff de Gjoumouldchina se partagent le mobilier, les bijoux, etc., du docteur Matsopoulos, qui avait cependant rendu de signalés services aux Bulgares.

Et que dire du roi Ferdinand de Bulgarie qui assiste ou préside, d'après les dires de mes nombreux témoins de Gjoumouldchina, à l'expulsion à la baïonnette de vingt familles grecques de Kutchukeui? Le fait sera sûrement démenti par les Bulgares, comme ils ont l'habitude de démentir tout ce qui ne leur est pas favorable. Je crois cependant qu'il est vrai, car mes témoins, interrogés séparément, l'ont tous raconté de la même façon et sans se concerter préalablement.

Les expulsions furent parfois accompagnées de sévices, graves même. Je ne rappellerai que les dépositions de Dimitrius Bourolitis de Kato-Poroya, de

Chrisaphis Papazoglou de Kato-Poroya et de Georgiou Stergiou de Xanthi. Leurs blessures sont réelles, comme j'ai pu m'en convaincre par l'examen des cicatrices.

J'attire aussi l'attention sur le fait que les jeunes Grecs des contrées appartenant aujourd'hui à la Bulgarie sont recrutés dans l'armée. Les dépositions de Stephanos Angeli de Xanthi et de Manoli Gregoriou de Xanthi en témoignent. Ceci est autant plus significatif que les Bulgares reprochent amèrement aux Serbes d'enrôler les jeunes chrétiens de leurs nouveaux territoires. La Bulgarie s'arroge donc un droit qu'elle conteste aux autres.

***

III d.

PROSOTCHANI : Vasili Theodoro Jungurli, Athanase Johanno Toplio, Christacos Athanasi Miltchovlo, Dimitri Johanno Bosioglou déclarent qu'il n'y a plus d'agitation bulgare dans le village. Dans le temps il y avait deux ou trois comitadjis bulgares de l'endroit et des étrangers. Jungurli, Toplio et Miltchovlo étaient les trois membres les plus actifs du comité bulgare. Le sous-lieutenant comitadji Michael Daneff avait son siège à Kalapoti, Plevna et à Prosotchani. Le comitadji bien connu Panitza était, il y a cinq ans, à Laberchovo.

KATO-VRONDOU : Mehmed Latif, mouchtar. Beaucoup de comitadjis étaient venus pendant le dernier temps de l'occupation bulgare, mais ils se sont retirés avec l'armée. Les habitants ont peur des comitadjis.

Georgius Dimitriou Halvatchi et Johannes Michael Pramatakis. Le voïvode Milieff avait forcé les habitants de devenir schismatiques. Il fut tué lors de la constitution turque. Halvatchi fut battu par Milieff, qui voulait le tuer pour lui prendre son argent.

Dimo Petro Curti prétend qu'il n'y a plus personne au village qui sympathise avec les Bulgares.

STARTISTA : Nikos Afentiades, instituteur. Il se fait actuellement une propagande bulgare par lettres et par les habitants de Loftze très près de la frontière, qui viennent ici pour vendre leurs produits.

Jlias Jkonomides, pope. « Quelques habitants de Startista disent qu'on ne sait pas encore quelle langue aura la souveraineté ici. »

LOFTZE : Vosiki Georgiou Costa. Il y avait une organisation des comitadjis bulgares dite « de liberté » du temps turc, mais les villageois n'y avaient pas pris part. Il existait également un comité du parti macédonien Sandansky. Maintenant ces deux organisations se sont fusionnées. Il y a, à Loftze, sans doute des personnes qui sympathisent avec les Bulgares, mais le

témoin, ayant reçu une éducation grecque, est philellène. Les partisans des Bulgares sont surtout les jeunes gens ayant fait leurs études en Bulgarie.

TERLIZ : Georgios Nakou. Le village a été sous la pression de Sandansky et de Panitza. Du côté bulgare travaillaient les partisans de Sarofoff. Il y avait des partisans des deux clans et, lors de la constitution turque, beaucoup de meurtres furent accomplis des deux côtés. Nakou, qui était neutre, fut forcé de payer 8 livres turques à Sandansky.

Thomas Georgiou Komdchoglou, pope, dit qu'il n'y a plus d'agitation bulgare dans le village. S'il y en avait, elle n'aurait pas de succès.

KROUCHEVO : Constantinos Papachristo, maire, dit qu'il n'y a plus d'agitation dans le village. Il y a quelques mois, quelques-uns espéraient encore que le pays deviendrait bulgare, mais ces sympathies se perdent.

Johannis Samaras. Il existe encore des gens qui aimeraient que le pays soit bulgare, surtout parmi ceux qui étaient à la tête de l'organisation bulgare lors du temps turc. Mais ils sont tranquilles maintenant. Une propagande ne trouverait pas d'écho parmi les paysans parce qu'il y a peu de temps des comitadjis ont volé cinq cents moutons.

Johannes Rontcho. Il n'a pas connaissance d'une agitation bulgare, mais il suppose que les comitadjis

doivent travailler. « Est-ce possible que les Bulgares se tiennent tranquilles? » ajoute-t-il.

Georgi Tocho. A Krouchevo travaillait la bande de Sandansky, tout spécialement le voïvode Stoyo Kolechovali. La plupart des villageois appartenaient au parti bulgarophile. Il est bien possible que des comitadjis bulgares travaillent encore dans la contrée, mais s'ils entraient dans le village, le témoin s'enfuirait de suite, « même sans pantalon ». Les villageois ont trop souffert par eux.

SAVIAKO : Le frère **Arsenius** dit que les comitadjis ne viennent plus, mais ils envoient des lettres disant que le village deviendra de nouveau bulgare.

KATO-POROYA : Nikos Jean Kajano. La famille du témoin a été plusieurs fois inquiétée par les comitadjis bulgares pendant le temps turc. Elle s'est tirée d'affaire en exploitant les divergences existant entre les deux clans de comitadjis et en donnant de l'argent pour l'appui turc. Enfin la famille schismatique Dimtcheff, dont une fille a épousé son frère, les a aussi aidés à s'en débarrasser.

ANO-POROYA : Jvan Velikoff dit qu'on envoie encore des lettres de Bulgarie à Ano-Poroya. Lui-même a reçu des lettres qu'il m'a remises et qui contiennent les passages intéressants suivants :

« Est-ce qu'il y a un espoir de vous soulager de ce

fardeau qui pèse sur des milliers d'enfants bulgares? Moi, je répondrai oui et, si cela aura lieu, il doit arriver bientôt. Ne vous découragez pas. Soyez tranquilles et ne vous désespérez pas. »

« Mon intention était seulement d'apprendre si mon apparition à Belech ne vous a pas causé quelques désagréments, mais ayant appris, par votre lettre, que quelque chose de pareil ne vous est pas arrivé, je me suis rassuré ». « A peine que je trouve 25 centimes pour vous envoyer une lettre. Envoyez-moi, si vous le pouvez bien entendu, quelques francs, car je n'ai rien et je ne peux pas vous exposer la situation de celui qui vit à l'étranger sans argent. »

Les lettres sont signées Jlia Petcheff, cadet de la III[e] classe, V[e] section. École militaire Sophia.

Dimitri Tasi n'a pas reçu des lettres de Bulgarie et ne sait pas si d'autres en ont reçu.

Tantcho Kliffa n'a point reçu de lettres, mais il sait que d'autres en ont reçu.

Stergius Ginis, 33 ans, maire d'Ano-Poroya, a reçu trois lettres de menaces de Petritch. Une de ces lettres était anonyme, les deux autres étaient signées par le voïvode Karanfilovitch, originaire de Varna, et son aide Mousaikoff.

En substance ces lettres disaient : « Vous ne devez pas croire que nous vous ayons oubliés, car le jour viendra où nous vous ferons savoir ce que les Bulgares peuvent faire. Nous viendrons, nous vous tuerons et nous brûlerons vos maisons. Et toi, tu seras massacré. »

MATINZE : Dane Vasil ne sait pas si les comitadjis travaillent dans la contrée. En tout cas les villageois n'ont plus aucune relation avec eux.

Jovan Dane. Il n'y avait pas d'organisation de comitadjis dans leur village et il n'y a pas de propagande bulgare. Sandansky n'est pas venu chez eux, mais il est allé à Demir-Hissar. Par contre, le nommé Karamidroff, brûlé ensuite avec sept autres dans la prison par les Turcs, est venu.

Les témoignages obtenus sont contradictoires. Les uns prétendent qu'il n'y a plus d'agitation et de sympathies bulgares, les autres, par contre, laissent entendre qu'il se fait encore aujourd'hui une campagne assez active en faveur des Bulgares. Après ce que j'ai vu et entendu, je suis plutôt porté à croire aux seconds. Mais d'où vient la contradiction? Je me l'explique aisément parce que, en fait, quelques villages tout à fait gagnés au nouveau régime paraissent libérés des propagandistes bulgares. En plus, en prenant en considération que mes témoins sont presque tous des Macédoniens, quelques-uns même autrefois bulgarophiles, ils ne veulent pas se compromettre et n'avouent pas que, de temps en temps, ils sont encore sollicités par leurs anciens amis. Cette réticence est très naturelle.

Encore une fois, je ne crois pas me tromper, si j'admets qu'il y a encore aujourd'hui une agitation bulgare dans les villages, etc., bulgarophones de votre territoire, mais cette propagande, excepté dans quelques endroits comme Loftze, ne semble pas très intense et ses effets ne paraissent pas très dangereux. Toutefois, il sera bon d'y veiller et de chercher à attacher de plus en plus la population à sa nouvelle patrie.

Qu'il me soit permis à cette occasion d'attirer votre attention sur la bonne influence patriotique qu'exercent certaines sociétés comme les sociétés de tir, de gymnastique, d'éclaireurs pour les jeunes gens, etc. Dans nos pays, ces institutions ont joué un très grand rôle dans l'éducation civique et patriotique du peuple. Pourquoi ne les utiliseriez-vous pas pour vous attacher vos nouveaux compatriotes?

Mais, en les créant, n'oubliez pas de les pourvoir abondamment de drapeaux, uniformes, insignes, etc. L'homme reste l'homme et les signes distinctifs l'ont toujours attiré! Beaucoup de citoyens sont devenus d'excellents patriotes parce que, dans leur jeunesse, ils ont porté fièrement le costume, un peu trop voyant parfois, d'une fanfare patriotique ou d'un corps de pompiers. Rappelez-vous le succès des « sokols », succès obtenu en grande partie par le costume!

***

III e.

SIRNOVO : Dimitrio Papatanasiou, juge de paix à Sirnovo, déclare que le 1er juin 1914, dix comitadjis bulgares sont entrés dans le village de Koumanitzi et ont tué le nommé Théodoro Voda, autrefois schismatique et dernièrement revenu à l'orthodoxie. Voda, *alias* Nerulos, fut tué de cinquante-cinq coups de baïonnette. Sa femme en a reçu dix et fut grièvement blessée. Les comitadjis ont pris 10 livres turques et ont tiré cinq coups de fusil sur le mouchtar Moustapha qui passait dans la rue. Ce dernier, qui est un réfugié du village de Bjabovo (Macédoine bulgare), fut blessé à la main. Les comitadjis ont pu s'enfuir.

Dans la nuit du 2 au 3 septembre, une patrouille de soldats a appris qu'une bande bulgare se trouvait dans la forêt de Karagatch entre les villages de Terliz et Ano-Vrondou. Cette bande fut surprise dans sa cabane, où les comitadjis étaient en train de préparer leur manger. Ils furent entourés et un petit combat a eu lieu. Des quinze comitadjis qui formaient la bande, quelques-uns furent blessés, mais un seul fut pris, les autres se sont échappés. Le prisonnier a avoué que le comité bulgare de Sofia les avait envoyés pour chercher des renseignements sur les fortifications, sur les forces militaires et aussi pour détruire les fortifications. C'est pourquoi il y avait parmi eux des « ingé-

nieurs » munis de bombes, dont quelques-unes furent trouvées sur les lieux et que j'ai vues. C'étaient bien les bombes rondes, dites bulgares. Parmi les comitadjis il y avait aussi quelques anciens habitants de la contrée. Le prisonnier s'appelle Dimitrieff. Il donne neuf noms des membres de la bande : le voïvode Stoyane Philipoff, Jovan Bellik, Athanase Boltcho, Vasil Petro Tobalieff, Georgi Marcoglou, Jani Stavo Boukantinoff, Vantcho Kelbeck, Théodore Birboutchouk, Dimitri Marine. La bande était protégée par Nicola Kotchary et son fils, par Jovan Théodore Jghno, Jovan Nedeltcho, tous originaires de Koumanitzi; Velik Kouka, originaire de Startista; Gontcho, du village de Jurentchik, et Tako Miltcheff, de Prosotchani.

Dans la nuit du 24 juin 1914, quatre comitadjis en uniformes bulgares et portant des manlichers sont entrés dans le village d'Alistrati et ont volé, à main armée, 3000 francs chez un marchand de bestiaux nommé Angelo Constantino.

Des soldats bulgares ont pénétré dans la nuit du 27 au 28 mai 1914 dans le village de Rakitza et y ont volé environ soixante-quinze moutons des musulmans Ali Hodschali et Ahmed Mohamed. L'officier bulgare du poste frontière en a rendu quarante.

Des comitadjis bulgares ont pénétré sur territoire grec, dans la nuit du 17 au 18 juin 1914, jusqu'à la distance d'une demi-heure près du village de Jsbista et cela dans le but de voler le bétail de Sakir Jsein. Celui-ci s'en est aperçu et voulait fuir. Mais les comitadjis ont tiré sur lui et l'ont grièvement blessé. Les

soldats grecs étant accourus, ils se sont enfuis en abandonnant le bétail.

Dans la nuit du 8 au 9 juillet 1914 une bande de comitadjis s'est rencontrée avec une patrouille de gendarmes. Un petit combat a eu lieu au cours duquel Marco Georgieff, originaire du village grec de Volaka, fut tué. Il portait un manlicher bulgare et l'on trouva sur lui soixante-quinze cartouches, 3 francs et une médaille de guerre bulgare.

Le 28 août 1914, à 9 heures du soir, quatre individus en uniformes turcs et quatre en uniformes bulgares entrèrent dans le village de Jstarentchik et pillèrent la maison de Halimoglou Kara Houssein. Ils lui ont pris 75 livres turques et des objets d'une valeur de 15 livres.

La mule d'Abdulah Sali de Bukovo fut volée dans la nuit du 18 septembre par deux Bulgares.

STARTISTA. Le nommé Velik Kouka, de la bande Stoyane Philipoff (voir note de Sirnovo et aussi celle de Startista I a.), fut arrêté le 17 novembre à Startista par le sergent de gendarmerie Alexandre Karidis sur mandat d'amener du juge d'instruction de Drama. Le frère de Kouka est recherché pour brigandage.

LOFTZE : Helen Costa Gospodin. Son mari a pris part, avec d'autres villageois de Loftze, au combat avec des troupes grecques. Il a été tué.

KROUCHEVO : Johannes Samaras. Quelques comi-

tadjis sont venus il a quelque temps et ont volé cinq cents moutons.

Johannes Rontcho. Les comitadjis bulgares ont fait cette année deux essais d'entrée à Krouchevo et ils ont commis un attentat contre le berger Athanase Tasio Megari.

VETERNA : Georgius Petro *alias* **Petroff.** Depuis l'occupation grecque, les habitants du village sont tranquilles; cependant, il y a un mois, des comitadjis ont volé dans les champs du village quarante bœufs des réfugiés.

KATO-POROYA : Dimitrius Jlie Hadjichristo. Depuis que le village est grec, les comitadjis bulgares sont venus une ou deux fois à la frontière et ont volé, la première fois du bétail, la seconde fois ils furent chassés par les gendarmes. Au cours de l'engagement, un gendarme fut tué.

ANO-POROYA : Tontcho Kliffu. Des comitadjis bulgares ont volé du bétail sur la montagne Belès.

Un télégramme de la sous-préfecture de Sarichaban dit que le chef-gardien de la station près du village de Beklemes a rapporté que, le 10 novembre 1914, à 6 heures du soir, trois comitadjis ont passé le Nestos et sont entrés en territoire grec. Le garde a tiré des coups de fusil et en a essuyé lui-même deux coups. Une patrouille a poursuivi les comitadjis, mais elle a perdu leur trace.

L'enquête que j'ai faite sur la frontière gréco-bulgare a démontré très nettement que les comitadjis bulgares, comme dans la zone frontière serbo-bulgare, continuent à faire des incursions. Toutefois j'ai l'impression que ces incursions sont beaucoup moins fréquentes de vos côtés que du côté serbe.

J'ai constaté aussi, comme en Macédoine serbe, que les bandes sont composées en partie par des anciens habitants des contrées visitées. Ce fait a donné prétexte au gouvernement bulgare de prétendre que la Bulgarie n'avait rien à faire avec ces histoires de comitadjis, comitadjis qui étaient tous des ressortissants des territoires actuellement occupés par la Grèce et la Serbie. Inutile d'ajouter que cette assertion est fausse. Comme je l'ai dit, il y a des anciens villageois des contrées grecques et serbes, villageois qui sont partis avec l'armée bulgare parce que, la plupart du temps, ils étaient affiliés ou en relation avec les organisations bulgares. Mais ces gens du pays sont accompagnés de comitadjis venant de Bulgarie, et c'est de ce pays qu'ils reçoivent les ordres. En plus, après chaque coup, ils se retirent sur territoire bulgare. Les bandes de comitadjis qui commettent des méfaits sur territoire grec sont donc des organisations bulgares paraissant travailler souvent pour le compte du gouvernement bulgare, comme la bande de Philipoff, par exemple.

J'ai pu me convaincre aussi que, comme en Macédoine serbe, ces comitadjis ne sont fréquemment rien d'autre qu'une bande de voleurs et d'assassins de droit

commun. Les fréquents vols de bestiaux et les assassinats des bergers en sont la preuve.

Si aussi, dans le temps, l'organisation des comitadjis était compréhensible, vu l'état anarchique de la Macédoine, ces bandes ont complètement dégénéré aujourd'hui, et il me semble urgent que les gouvernements des pays intéressés prennent des mesures énergiques pour les faire disparaître au plus vite.

Je suis arrivé à la fin de ma tâche. J'ai cherché à faire aussi peu que possible de commentaires personnels en m'efforçant d'exposer la situation par les dépositions mêmes de mes témoins. J'espère que j'ai réussi et que ce présent rapport pourra vous servir comme l'exposé des impressions d'un désintéressé qui a parcouru la zone frontière gréco-bulgare de vos nouveaux territoires. Je sais d'avance, et les articles déjà parus dans les journaux bulgares me l'ont confirmé, que du côté bulgare on essayera d'anéantir mon témoignage en me faisant passer pour un « vendu ». Vous savez, monsieur le Président, ce qui en est de ce reproche. Ces attaques ne me troubleront pas, car j'ai la conviction d'avoir fait mon devoir et d'avoir ainsi servi à la manifestation de la vérité. Je suis d'ailleurs suffisamment armé pour démontrer la fausseté des attaques qui sont et seront encore entreprises contre mon œuvre.

Il ne me reste qu'à vous remercier, monsieur le Président, de la grande confiance que vous avez eue en moi en me chargeant de cette enquête. Sans vouloir vous dire une flatterie, car je n'aime pas ces bassesses-

là, je vous assure que le souvenir d'avoir été choisi pour une mission de confiance par un homme comme vous, me sera un des meilleurs souvenirs de ma carrière professionnelle.

(Signé) : Prof. Dr R.-A. Reiss.

Lausanne, le 15 février 1915.

FIN

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, rue Garancière